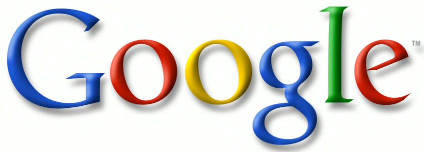
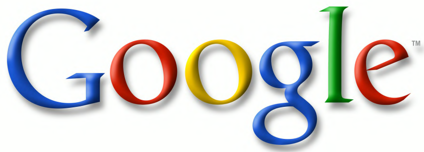
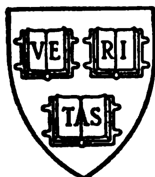
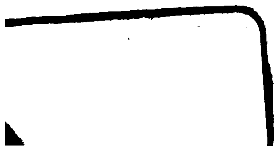
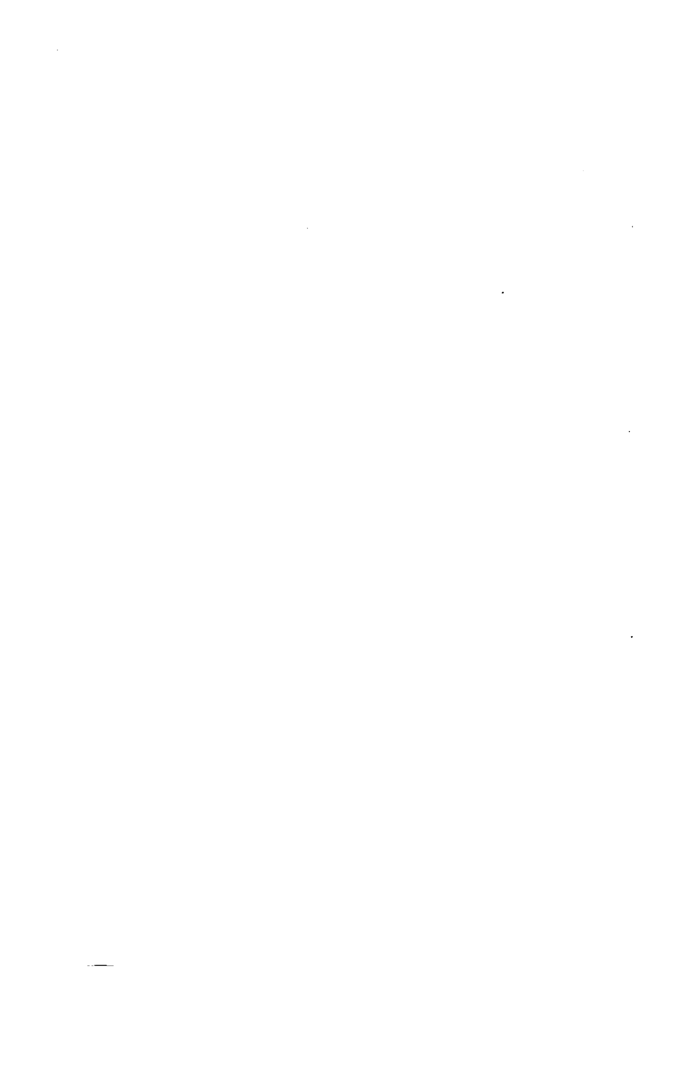





VE RI
TAS

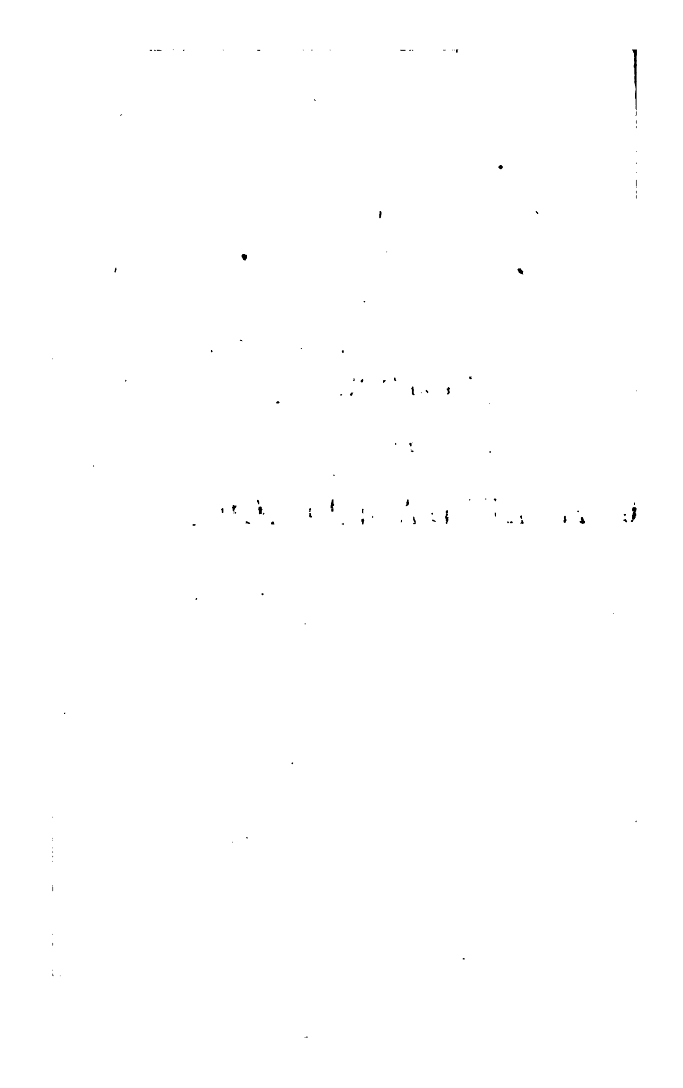




HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.



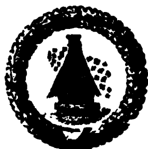
HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

PAR LE SAGE.

TOME SECOND.



Paris.

CHEZ A. HIARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, N° 131.

1834.

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE V.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolède, et de ce qui se passa entre eux.

J'allais de si bon pied, qu'après une marche de deux nuits je me trouvai le matin au milieu de la *Sagra*[1], près d'un bois que l'on appelle Açuqueyca, et qui n'est qu'à deux petites lieues de Tolède. J'entrai dans ce bois pour m'y reposer presque toute la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre d'un arbre fort touffu, et je commençai à rêver

1 *La Sagra. La Sagra de Toledo*, est le nom d'une contrée qui est à l'entour de Tolède : du latin *sacra*, sous entendu *regio*, la sacrée contrée, le territoire sacré. Ce qui tient, je pense, à la même origine que celle qui a fait appeler l'église cathédrale de cette ville, *le saint siége de Tolède*, comme si c'était une nouvelle Rome. Voyez *le Bachelier de Salamanque*, chap. VIII. E. J.

aux emplettes que je ferais : il m'eût fallu quatre fois plus d'argent que je n'en avais pour acheter toutes les choses que je me proposais d'avoir. Il me serait possible de dire toutes les visions qui me passèrent par l'esprit. Je ne craignais plus de paraître comme un gueux devant mes parens; car je ne songeais uniquement qu'à Gênes, et je ne faisais tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

En me repaissant l'imagination de toutes ces chimères, je ne pus voir couler à mes pieds un ruisseau d'une onde pure et nette, sans être tenté de me rafraîchir un peu; avec cela, comme je commençais à me sentir de l'appétit, je mis la main dans mon panier, et j'étalai sur l'herbe le reste de mes provisions pour déjeuner. A peine eus-je mangé quelques morceaux, que j'entendis du bruit. Je tournai aussitôt la tête, et je vis avec une frayeur mortelle, un homme à quatre pas de moi, appuyé contre un arbre, au pied duquel il était assis; mais l'ayant considéré avec attention, je me rassurai : c'était un garçon à peu près de mon âge. Il paraissait si neuf, qu'il avait encore, comme on dit, le lait sur les lèvres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu, et qu'il eût à côté de lui un gros paquet, où j'entrevoyais des habits et du linge, il avait un air piteux qui ne prévenait pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devait être un chevalier errant de mon espèce, le-

quel avait aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le pays. Nous nous envisageâmes l'un l'autre pendant quelques momens sans nous rien dire; mais comme je remarquai qu'il attachait ses regards sur mes provisions d'une manière à me persuader qu'elles lui faisaient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappella celle que j'avais devant ce moine qui me fit part de son dîner dans une hôtellerie, et je ne fus pas moins charitable que sa révérence. Je demandai à ce jeune garçon fort poliment s'il voulait me faire l'honneur de déjeuner avec moi. La honte l'empêcha de se résoudre d'abord; cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façon, et alors il m'avoua qu'il y avait près de vingt-quatre heures qu'il n'avait mangé; ce que je n'eus pas de peine à croire quand je vis de quelle manière il expédiait les morceaux de pain, de viande et de fromage que je lui servais.

Nous nous fîmes pendant le repas des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venait de Tolède, et qu'il allait à Madrid; et moi je lui dis que je venais de Burgos, et que j'allais à Cordoue. Il me fit un roman du sujet de son pélerinage, et je ne fus pas plus sincère que lui. Pour un novice, il savait assez bien mentir, et il ne démentait point la réputation que les gens de Tolède ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai

pourquoi il se mettait en chemin sans munitions de bouche; il me répondit qu'il n'avait pas eu le temps de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, et qu'il était plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis-je, tant pis; l'argent est la meilleure pièce du sac d'un voyageur. Quand vous iriez à Saint-Jacques en Galice par dévotion, je ne vous conseillerais pas de compter sur la charité du monde, car elle s'est fort refroidie : il faut au pélerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord, repartit le Tolédan : je sais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit; mais je n'ai pu faire autrement, et il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaisant d'une partie de vos hardes; aussi bien je crois que ce gros paquet doit vous charger : l'argent est plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, et vous vous imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nippes sitôt que je serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être, lui repliquai-je, que, sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, et à vous compter des espèces sonnantes. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, et je mettrai à part ce qui m'accommodera. Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me

prit pour un fripon qui avait envie de lui faire payer son écot en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du moins pour un gaillard qui voulait s'égayer ; car mon habit, dont il n'aurait pas donné quatre maravédis, ne lui permettait pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui : l'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connaissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

Je remarquai bien à son trouble, ou pour mieux dire, je lus dans son âme que mes intentions lui étaient suspectes ; et comme il ne me répondait pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs ; je le déliai, mis la main dedans, et faisant briller à ses yeux une poignée de réaux : Mon petit seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà bien assez pour payer quelqu'une de vos nippes. Il changea de visage à mon action, il cessa de manger, courut d'un air gai à son paquet, et me l'apporta en me disant que tout ce qu'il avait était à mon service. En même temps il voulut me montrer ses plus belles hardes ; mais je m'y opposai. Attendez, lui dis-je, cela ne presse pas ; achevons de déjeuner auparavant. Ces mots furent une nouvelle sauce pour son appétit. Il se remit à manger comme s'il n'eût pas déjà fait honneur à mes provisions, et de temps en temps il laissait éclater des transports de joie qu'il ne pouvait rete-

nir. Pour détruire la mauvaise opinion qu'il avait de ma figure, et l'empêcher de soupçonner que l'argent qu'il venait de me voir fût un bien mal acquis, je lui tins ce discours : Seigneur cavalier, tel que je vous parais, je ne laisse pas d'être d'aussi bonne famille que vous. C'est ce que je veux vous apprendre, pour vous faire connaître que les apparences nous trompent souvent. J'avais, en partant de Burgos, un habit et des hardes aussi propres que les vôtres. Je les vendis à la première ville par où je passai, pour me débarrasser d'un fardeau incommode, et je me couvris de ces haillons pour faire peur, ou du moins compassion aux voleurs, qu'un riche habillement aurait tentés. Si je n'eusse pas eu l'esprit d'en user ainsi, j'aurais été volé cent fois pour une, et je serais à l'heure qu'il est sans argent. Comme j'ai dessein de m'arrêter à Tolède, et d'y faire même un assez long séjour avant que de me rendre à Cordoue, j'ai besoin présentement d'un bon habit ; et si vous en avez un qui me convienne, je suis prêt à l'acheter. »

Le Tolédan, brûlant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala sur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel et bon drap gris-musc, qu'il accompagna de deux chemises fines et d'une paire de bas de soie. J'essayai le tout, qui semblait avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne cessait de me le dire,

pour me donner plus d'envie. On eût dit qu'il appréhendait que mon argent ne lui échappât, ou que je ne vinsse à changer de sentiment ; ce qu'il ne devait pas craindre. Il voulait vendre, je voulais acheter ; notre marché fut bientôt conclu. Il me demanda cent réaux ; je les lui comptai. Ensuite nous fîmes un troc. Il me donna pour mon panier un sac de cheval où étaient quelques hardes, et dans lequel je mis mon argent avec les deux chemises et les bas de soie. Pour l'habit, je le laissai sur mon corps, et je pendis le vieux à un arbre avec tout le reste de mes guenilles, comme un monument de ma gueuserie. Le Tolédan, de son côté, remplit le panier de nippes et des vivres qui restaient ; car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupés de tous ces soins, le soleil baissait insensiblement. Enfin l'heure de notre séparation arriva. Nous nous embrassâmes avec mille démonstrations d'amitié ; après quoi chacun continua sa route, tous deux également satisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre après nous être quittés, pour nous dire encore adieu par signes, et nous souhaiter un heureux voyage.

CHAPITRE VI.

arrive à Tolède. Il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses aventures galantes.

Il était plus de neuf heures lorsque j'entrai
is la célèbre ville de Tolède. Je me donnai
x coups de peigne, et surtout j'eus grand soin
suyer mes pieds poudreux, afin de pouvoir
effrontément que je venais d'arriver en car-
e. Je me fis enseigner la meilleure hôtollerie,
'allai demander à souper et à coucher en
e homme qui paraissait en état et dans la
osition de faire de la dépense. Voilà les gens
aime dans ces sortes d'endroits. On me
n une belle chambre où il y avait un bon lit,
a me servit comme un prince. Je soupai
on bien, et dormis encore mieux.
itement lendemain, après m'être fait donner mon
lat, afin que l'on crût par là que je n'étais
homme du commun, j'ordonnai qu'on
n chercher un chapelier, un cordonnier et
rât fourbisseur, pour avoir un chapeau, des sou-
et une épée qui répondissent au reste de
équipage. Mais l'essentiel était de faire ve-
tailleur pour déguiser, autant qu'il serait
le, l'habit que j'avais acheté, de peur que
hasard je venais à rencontrer dans la rue

quelques parens du jeune garçon qui me l'avait vendu, je ne donnasse matière à des soupçons dangereux pour moi. Comme en effet je devais craindre que cet habit ne fût reconnu, et que l'on ne m'accusât de l'avoir volé, et peut-être assassiné le jeune homme qui le portait. La justice sur cela s'en serait mêlée, et il n'en aurait pas fallu davantage pour me perdre. Je demandai donc un tailleur; on m'en amena un qui me servit à souhait. En moins de quatre ou cinq heures il déguisa si bien l'habit en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, et en mettant un collet de velours au manteau, que le diable lui-même y aurait été trompé.

Je contentai mon tailleur; et ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement me fît des affaires, j'allai vers le soir me promener au *Zocodover*[1], où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout métamorphosé que j'étais, je ne laissais pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connaissance. Cette crainte toutefois

[1] *Zocodover*. C'est le nom d'une place de Tolède où se tient le marché aux bestiaux. Il me paraît composé de *zoco* ou *çoco*, place où l'on tient le marché ou la foire, *de* de, et de *overo*, qui vient du latin *oviarium* ou *oviaria*, troupeau de brebis, et signifie la place aux troupeaux de brebis. C'est ainsi qu'il y avait à Rome une place dans le Champ-de-Mars, appelée *Ovilia*, parce que les Romains y entraient l'un après l'autre, et y étaient parqués comme des moutons pour donner leurs voix lors des élections. E. J.

ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies dames de moyenne vertu, qui me regardant comme un jouvenceau qui n'avait point encore été à Cythère, voulaient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre les œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon tailleur s'était donnée pour l'ajuster et l'enjoliver, paraissait si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le temps que je formais cette résolution, un gentilhomme, monté sur une belle mule, traversa le *Zocodover*. L'habit qu'il portait me charma; je le trouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut que, dès le soir même, je n'envoyasse chercher mon tailleur pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que, sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurais sous cet habit nouveau. Néanmoins, quelque envie que j'eusse de m'en voir revêtu, des réflexions sensées venaient la combattre, lorsque je songeais à combien pourrait monter cette dépense.

Hé bien, monsieur Guzman, mais disais-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, et damer le pion aux galans de Tolède?

C'est fort bien fait à vous. Courage, mon ami; dépensez vos réaux sans considérer que vous avez joué gros jeu pour les gagner; cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille; il s'en ira. Faites faire ce bel habit que vous avez dans la tête, et vous jetez dans le commerce des femmes, vous serez bientôt obligé de reprendre le cabas; comptez là dessus: mais on ne rencontre pas tous les jours des apothicaires qui se laissent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que se présenter à mon esprit sans le frapper. Il ne fut pas sitôt jour que j'envoyai chercher mon tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint fidèlement l'habit que j'avais vu, et il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui était nécessaire pour cela, m'assurant que je serais servi promptement; car je lui demandai surtout de la diligence, comme si je n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique; l'or y brillait de toutes parts. Quand je l'eus sur le corps, je fus ébloui de ma bonne mine et de ma taille, qui était déjà bien marquée, quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étais alors la vivante image de mon père dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blanc et vermeil, et les cheveux d'un

blond roux. Je me regardais sans cesse dans le miroir, et bientôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il fallait être aussi enchanté que je l'étais de ma figure pour satisfaire mon tailleur sans le chicaner sur son mémoire, que j'aurais pu en conscience réduire aux deux tiers ; mais je m'imaginais qu'un habit de si bon goût ne pouvait trop se payer. Mon hôtesse, me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquait tout au moins un laquais. J'en arrêtai sur-le-champ un qui avait l'air d'un page, et je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un maître tel que moi.

Dès le premier dimanche je me rendis à la grande église avec mon laquais, à qui j'avais donné des leçons sur la manière dont il devait me suivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes et de femmes du bel air ; je fendis fièrement la presse, et visitai les chapelles l'une après l'autre, ce qui fit penser à bien du monde que ce n'était pas sans dessein, et toutefois je n'en avais point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux chœurs, ayant observé que les principales dames se mettaient dans cet endroit.

C'est là que je jouai le rôle que j'avais vu faire à quelques jeunes fous de Madrid, et que j'avais répété vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choisis d'abord une place d'où je pouvais être

examiné depuis les pieds jusqu'à la tête ; ensuite j'avançai l'estomac et me soutins sur une jambe, pendant que je tendais l'autre avec tant de roideur, qu'elle ne touchait presque point à terre, affectant avec cela de faire voir que j'étais bien chaussé, et que j'avais des jarretières à la mode de ce temps-là, c'est-à-dire à l'allemande. Comme cette posture me gênait fort, j'étais obligé d'en changer à tout moment, et je faisais diverses grimaces aux dames qui me regardaient. Je souriais à l'une, j'envisageais l'autre d'un air froid, j'avais des yeux languissans pour celle-ci, et des yeux éblouis pour celle-là. Enfin, j'en fis tant, que les femmes et les hommes, dont mon visage inconnu attira les regards, s'en étant aperçus, commencèrent à rire à mes dépens ; mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer : j'avais trop bonne opinion de moi pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes manières.

Cependant toutes les dames ne se moquèrent point de mes airs extravagans ; il y en eut même parmi elles qui en furent charmées ; car, sans vouloir offenser les femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens semblent être faits. J'eus, entre autres, le bonheur de plaire à deux jolies personnes qui ne purent se défendre de me le témoigner : la passion de l'une fut l'ouvrage de mes regards et de mes grimaces ; mais pour les sen-

timens de l'autre, je ne les dus qu'à mon étoile. La première de mes deux conquêtes était une éveillée qui avait l'œil fripon et le visage piquant. Je la lorgnai en novice ; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les apprentis que les maîtres. Elle répondit à mes mines, et cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la messe, pour savoir sa demeure. Elle marchait fort lentement, comme pour m'avertir que ce serait ma faute si elle m'échappait ; j'allais derrière elle du même pas, en lui disant de temps en temps des choses flatteuses, le plus spirituellement que je le pouvais à mon âge. Elle gardait le silence, et se contentait de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me persuadait qu'elle n'osait me rien dire à cause de la duègne dont elle était accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de Saint-Cyprien, dans une petite rue détournée où elle demeurait. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvait pas mauvais que je l'eusse suivie, et elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour et de joie. Je remarquai bien sa maison ; et, me proposant de venir dès ce jour-là même me présenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied léger le chemin de mon hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre rue, qu'une es-

pèce de soubrette, couverte d'une épaisse mante, me dit en passant près de moi assez vite : Seigneur cavalier, je vous prie de vouloir bien suivre mes pas ; j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai point ; je marchai sur ses talons, et nous nous arrêtâmes tous deux à l'entrée d'une porte cochère que nous rencontrâmes ouverte. Là, voyant que personne ne pouvait nous entendre, elle m'adressa ce discours : Charmant inconnu, vous êtes si bien fait et si aimable, que vous ne serez pas surpris, sans doute, quand je vous dirai qu'une femme de qualité, qui vient de vous voir dans une église, est enchantée de votre air noble et galant ; elle voudrait avoir avec vous un entretien secret. C'est une dame nouvellement mariée, et si belle, que... Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage ; il faut vous laisser le plaisir de la surprise que sa vue doit vous causer.

J'avalais tout cela doux comme lait, et je ne me possédais pas, tant j'étais enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste ; je répondis à cette intrigante que sa maîtresse me faisait trop d'honneur ; que j'en étais confus ; que je ne doutais pas que ce ne fût une dame de la première volée ; et qu'enfin j'avais une grande impatience d'aller chez elle me jeter à ses genoux pour la remercier de ses bontés. Seigneur, me

répliqua la confidente, vous ne sauriez la voir dans sa maison, ce serait trop risquer : elle a un mari des plus jaloux; mais enseignez-moi où vous logez, et je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle, chez vous, une conversation particulière. Je parus très-sensible à cette promesse ; j'appris ma demeure à l'officieuse suivante, qui sur-le-champ me quitta d'un air empressé pour aller rejoindre sa maîtresse, qui l'attendait impatiemment, disait-elle, pour savoir si elle avait des grâces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires; mais je crus devoir donner toute mon attention à la première : ce n'est pas que la seconde ne me fît plaisir; elle flattait infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disais-je, d'être un joli homme! A peine suis-je arrivé à Tolède, que j'enchante deux femmes, qui, selon tontes les apparences, sont des plus qualifiées : que sera-ce donc si je demeure long-temps dans cette ville? j'y enflammerai toutes les dames. Je retournai à mon hôtellerie l'esprit tout plein de ces charmantes chimères, qui pourtant ne m'empêchèrent pas de bien dîner; après quoi je me remis en campagne, sitôt que je le pus, sans être incommodé du soleil. Je volai vers Saint-Cyprien; je passai et repassai devant les jalousies de la maison où j'avais vu entrer la dame qui m'avait regardé

favorablement : point de nouvelles ; aucune femme ne se montra. Cependant je ne me rebutai point ; je fis le pied de grue jusqu'au soir, et ma persévérance fut enfin récompensée : une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit, je m'en approchai, et, dans une nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée, je reconnus ma princesse, qui me dit d'un air inquiet qu'elle avait pour voisins des gens fort médisans, qu'elle me priait de ne plus paraître dans la rue, et de me retirer pour quelque temps; que je revinsse dans deux heures; qu'elle était seule au logis avec ses domestiques, et que, si je voulais, nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition, que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle ; en même temps je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire, me répondit la dame; mais comme les choses que j'ai à vous donner pourraient n'être pas de votre goût, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fûmes convenus de nos faits je disparus, de peur de faire jaser les voisins et d'abuser des bontés qu'on avait pour moi. Je rejoignis mon page, qui m'attendait par mon ordre au bout de la rue ; je lui donnai de l'argent pour aller chez un traiteur faire préparer une poularde fine, deux perdreaux, une tourte de lapins, avec quatre bouteilles d'un vin déli-

cieux, du pain et des fruits excellens. Tout cela fut prêt et envoyé à neuf heures précises chez la dame, où je me rendis, en même temps. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main, et me conduisit dans une chambre assez bien meublée : c'était là qu'elle couchait dans un lit de brocart jaune à fleurs d'argent, et je remarquai que dans la ruelle, sous un pavillon de taffetas couleur de rose, il y avait une cuve où la *Senora* se baignait quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée, un couvert propre avec un buffet paré de mes bouteilles et de mes fruits. Je considérai avec plaisir ces préparatifs, qui me promettaient quelques heures agréables; j'aurais seulement souhaité que mon aimable hôtesse eût paru d'une humeur plus gaie : elle avait beau s'efforcer de me faire bonne mine, je m'apercevais qu'elle avait quelque peine secrète.

Mon infante, lui dis-je, souffrez que je m'informe du sujet de cette tristesse qui est peinte sur votre visage, et que vous voulez en vain me cacher. Bel inconnu, me répondit-elle en soupirant, puisque je n'ai pu empêcher ma douleur de se découvrir à vos yeux, je vous avouerai que je suis mortifiée d'un contre-temps qui est arrivé depuis tantôt. Mon frère, de qui je dépends, et que je croyais encore occupé à la cour à solliciter une charge considérable, est de retour à To-

lède depuis une heure : je vous en aurais fait avertir si j'eusse su votre demeure ; néanmoins, ajouta-t-elle, comme il est allé souper en ville chez une dame dont il est amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la satisfaction de souper et de nous entretenir ensemble ; et ce qui doit achever de nous consoler, c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid, où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serais inconsolable de son arrivée ; c'est un homme des plus violens qu'il y ait au monde, et d'une délicatesse outrée en matière d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici ; mais nous en serons, s'il plaît à Dieu, bientôt délivrés pour long-temps.

Cette confidence modéra bien ma joie. Le retour imprévu d'un frère, et d'un frère violent, ne présenta pas à mon esprit une image riante ; j'en tirais un très-mauvais augure. J'enrageais entre cuir et chair de n'avoir pas plus tôt reçu cet avis. Quoique je ne fusse pas des plus poltrons, j'aimais mieux me battre dans une rue que dans une maison, où il fallait nécessairement se défendre ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois, puisque le mal était sans remède, devoir marquer du courage et de la fermeté. Je priai la dame de faire toujours servir à bon compte, en lui disant d'un air d'intrépidité

que si son frère venait nous troubler, quelque parti qu'il voulût prendre, il aurait affaire à un gaillard qui lui ferait voir du pays. On apporta les viandes, et nous nous assîmes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat, que nous entendîmes frapper rudement à la porte. O ciel! s'écria la dame en se levant avec toutes les démonstrations d'une fille éperdue, voici mon frère, que vais-je devenir?

Tu crois peut-être que, pour soutenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronnade pouvait avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs, comme je m'en étais fait fort; tout au contraire. Je fus si étourdi, si effrayé de ce qu'il s'avisait de revenir sitôt, que je ne songeai qu'à chercher un asile contre sa fureur. J'avais envie de me mettre sous le lit; mais la sœur, jugeant que je serais mieux dans la cuve, m'y fit entrer, et me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve était fort sale et encore toute mouillée; de plus, je n'y étais pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce temps-là à ce diable de frère, qui ne fut pas sitôt dans la chambre, qu'étonné, ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table et un buffet si bien garnis, il demeura quelques momens sans parler; puis tout à coup rompant le silence : Que vois-je,

ma sœur ? dit-il d'un air de maître ; pourquoi toutes ces viandes? Qui de nous deux se marie aujourd'hui? Quelle nouveauté est-ce donc ceci? Pour qui ce festin? Pour vous, répondit la tremblante sœur, je vous attendais. A d'autres, répliqua-t-il ; est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement? Vous ne sauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupais en ville. Je conviens de cela, mon frère, repartit la dame, mais vous savez bien qu'il vous arrive assez souvent, après m'avoir dit la même chose, de venir me surpendre ; et, s'il vous en souvient, vous vous êtes quelquefois mis en colère contre moi à cause que vous n'avez pas trouvé votre souper prêt. Je ne suis pas satisfait de vos raisons, reprit le frère, et je crains fort que les médisances de nos voisins ne soient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point assez de circonspection dans vos démarches. Écoutez : Vous connaissez ma délicatesse sur la réputation ; gardez-vous de faire quelque pas qui puisse la blesser : mais, ajouta-t-il, soupons ; je veux bien, pour ce soir, penser que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions.

A ces mots, il se mit à table ; sa sœur si assit aussi, et il commencèrent tous deux à manger, à gruger mon pauvre souper. Ce matamore faisait le grondeur en se bourrant l'estomac à mes

dépens. La dame ne disait pas une parole qu'il ne s'emportât : il jurait, il blasphémait ; et quand elle osait le contredire, il se débattait comme un possédé, l'accablait d'injures, et semblait vouloir l'assommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachait pour voir la mine de ce méchant homme, mais l'appréhension que j'avais qu'il ne m'aperçût ne me permettait guère de le considérer attentivement.

Le temps lui durait moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenais pas comment un homme si colère et si emporté pouvait avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des mâchoires, et cette heure me parut un siècle. S'il mangeait bien, il buvait encore mieux. Il vida trois de mes bouteilles pendant le repas ; et quand on eut desservi, il se fit apporter des pipes et du tabac, pour expédier, disait-il, la quatrième. Alors la dame, pour me persuader qu'elle ne demandait pas mieux que de se défaire de cet incommode, le pria d'aller fumer dans sa chambre, et de la laisser en liberté dans la sienne ; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avait qu'à se retirer où il lui plairait ; et que pour lui il prétendait passer la nuit dans l'endroit où il se trouvait.

Ces terribles et dernières paroles achevèrent de me désoler. Jusque là j'avais compté que cet abominable homme, lorsqu'il aurait bu et mangé

tout son soûl, s'en irait dans sa chambre, et que je demeurerais dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il aurait laissés : j'espérais du moins que la fin de la nuit serait plus agréable pour moi que le commencement; mais je ne pouvais plus me flatter de cette espérance. La dame, comme si elle eût partagé mes peines, essaya de le détourner de sa résolution; et n'ayant pu en venir à bout, par ses prières ni par ses pleurs, elle sortit en faisant toutes les grimaces d'une personne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre, qu'il se mit à faire les actions d'un homme ivre ou privé de jugement. Tantôt il se tenait assis, et tantôt il se promenait la pipe à la bouche; ensuite il dansait; puis prenant son épée, il s'escrimait contre la muraille. Enfin il sifflait, il chantait, il parlait tout seul en jurant comme un Juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oseraient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire, il posa par précaution son épée avec deux pistolets auprès du lit, sur lequel il se jeta sans se déshabiller, et s'étendit sur le dos tout de son long. Dieu soit béni ! dis-je alors en moi-même; je crois que pour s'endormir il n'a pas besoin qu'on le berce; il va bientôt jouer des narines de la belle manière. Je me trompais encore dans mon calcul : son vin n'était pas de la nature des autres. Cet enragé, au lieu de

s'abandonner au sommeil, ne fit, pendant deux heures, que s'assoupir et se réveiller de moment en moment, en criant de toute sa force : *Qui va là ?* comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisais pourtant point d'autre dans ma cuve, que celui que je pouvais faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormait; ce qui m'arrivait assez souvent, dans l'impatience où j'étais de sortir de cette maudite maison. Enfin le ciel eut pitié de moi; ce rodomont, à la pointe du jour, se mit à ronfler : alors, m'exposant à tout événement, je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible; je gagnai la porte de la chambre en marchant sur la pointe du pied et mes souliers à la main; je levai tout doucement le loquet; puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue, je pris le large, et me sauvai vers mon hôtellerie.

Tout le monde y dormait encore, et particulièrement mon page, qui, s'imaginant que je devais passer la nuit dans les bras de l'amour, s'était couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne; et, remarquant qne l'on ouvrait chez un pâtissier du voisinage, j'entrai dans la boutique en disant au maître qu'il voyait en moi un gentilhomme mourant de faim, et qu'il me ferait plaisir de me donner quelque chose à manger. Il me ré-

pondit qu'il y avait dans son four des petits pâtés dignes d'être présentés à l'archevêque de Tolède, et qu'ils seraient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu : et, en attendant que l'on tirât les pâtés du four, je m'occupai l'esprit de ma cruelle aventure, à laquelle plus je pensais, et plus je m'estimais heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le pâtissier n'avait pas eu tort de me vanter sa marchandise : je trouvai ses pâtés excellens, ou bien mon appétit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avaient point. Quand je sortis de la boutique, il était jour dans mon hôtellerie; je montai dans ma chambre, et me mis au lit, où je m'endormis profondément, après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frère et de la sœur, et des rôles différens qu'ils avaient joués tous deux.

CHAPITRE VII.

Suite des galanteries de Gusman, et qu'elle en fut la fin.

J'aurais fort bien dormi la grasse matinée, si deux dames ne me fussent pas venues demander à l'hôtellerie. Il y en avait une si richement vêtue, que mon laquais, ébloui de la magnificence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser

de venir troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'était la soubrette à qui j'avais parlé le jour précédent, et qui, pour me faire connaître qu'elle aimait à tenir sa parole, m'amenait chez moi sa maîtresse.

Je n'eus pas sitôt dit qu'on les fît entrer, que je vis paraître une grande dame fort bien faite, et de très-bon air. A sa démarche noble et à ses manières aisées, je m'imaginai que ce devait être quelque dame titrée. Elle s'avança aussitôt, et s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me mis en mon séant, et, tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui fis cinq ou six inclinations de tête très-respectueuses; ensuite je la priai de m'excuser si je la recevais de cette sorte, en lui disant que j'aimais mieux pécher contre la bienséance, que de laisser attendre à une porte une dame de son mérite et de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, et venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité : depuis quand êtes-vous à Tolède? Quelle affaire vous y amène? Y serez-vous long-temps?

Ces questions n'embarrassèrent point du tout un homme qui savait composer sur-le-champ des fables; et je lui en fis de si belles sur ma naissance et sur les vues de fortune que j'avais, qu'elle demeura persuadée que j'étais un illustre seigneur : mais il m'échappa une vérité qui gâta

tous mes mensonges : au lieu de lui dire que j'étais à Tolède au moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venais seulement pour me divertir quelques jours. Je m'aperçus que cela ne produisait pas un fort bon effet. Elle avait apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcertaient ; et, me regardant comme un oiseau de passage qu'elle allait incessamment perdre de vue, elle résolut de m'arracher quelques plumes auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença par ôter sa mante d'un air libre et gracieux, découvrant un visage d'une beauté parfaite, des mains plus blanches que la neige, avec une partie de sa gorge qui me charma. Elle leva sa robe, qui était du plus beau taffetas d'Italie, et sans affectation tira de sa poche un grand rosaire de corail, où étaient attachés quelques reliquaires avec plusieurs croix d'or et autres bijoux. Elle semblait n'avoir aucun dessein, et badinait avec ce rosaire en me parlant, comme si elle n'eût pas pris garde à ce qu'elle faisait, lorsque tout-à-coup elle affecta une extrême surprise en le regardant : elle n'acheva pas un discours qu'elle avait commencé, et elle se mit à fouiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentait de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paraissait être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre, devant, derrière et autour

d'elle ; puis appelant sa suivante qui se tenait à la porte de la chambre : Marcie, lui dit-elle, ma chère Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée! Que je suis malheureuse! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit la soubrette, vous vous affligez peut-être mal à propos. Que savez-vous si elle n'est point au logis? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout-à-l'heure être éclaircie, reprit la dame. Retournons sur nos pas. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir, en lui représentant qu'il y avait de pareilles croix chez les orfèvres, et que, si elle voulait bien y consentir, je lui en achèterais une. Elle rejeta mon offre, et me dit d'un air engageant : De grâce, seigneur cavalier, ne vous opposez pas au dessein que j'ai de m'en aller : que je retrouve au logis ma croix, ou qu'elle soit perdue, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle sortit de ma chambre, où elle me laissa fort content de sa figure, et fort affligé de son départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela, je ne fis que rêver à ma bonne fortune et aux plaisirs qu'elle me promettait, jusqu'à ce qu'il fût temps de me lever pour dîner. Alors, m'étant

habillé, je m'assis à une petite table sur laquelle on me servit plus de mets que six personnes n'en pouvaient manger. Au milieu du repas, je vis revenir Marcie, qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'était point trouvée. Ce qu'il y a de plus chagrinant pour moi, ajouta-t-elle, c'est que ma maîtresse m'accuse d'en être la cause; je l'ai, dit-elle, trop pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vite pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un orfèvre, pour voir s'il n'aurait point de croix d'or à peu près semblable; et par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie voulait dire par là; et, tranchant aussitôt du généreux, je lui dis que si elle avait le temps d'attendre que j'eusse dîné, j'irais avec elle chez l'orfèvre acheter la croix qu'elle y avait vue. Comme c'était justement ce qu'elle demandait, elle me répondit qu'elle ferait tout ce qu'il me plairait; puis, se mettant à louer sa maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas, nous allâmes chez l'orfèvre, où je fis l'emplette; que je donnai à la suivante, en la priant de dire à sa dame qu'étant en quelque manière la cause de la perte qu'elle avait faite, il était de mon devoir de la réparer. La soubrette, ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle allait bien faire va-

loir mon procédé galant, et que sa maîtresse ne manquerait pas le lendemain de m'en venir témoigner sa reconnaissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occasion de revoir la dame du quartier Saint-Cyprien. Quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'était une friponne et son frère un spadassin, j'aimais à me tromper moi-même; et oubliant le tour qu'ils m'avaient joué, je retournai dans leur rue. J'aperçus la dame à une jalousie, et j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit signe du doigt qu'elle avait quelqu'un avec elle; mais que je ne m'en allasse point. Je demeurai, et peut-être un quart d'heure après je la vis sortir de chez elle, je la suivis de loin. Elle se rendit à la grande église, y entra; et l'ayant traversée pour gagner la rue des Patins, et de là celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique, d'où elle m'appela par des signes. Je m'approchai d'elle et la saluai. Que la matoise joua bien son personnage! Elle fondit tout-à-coup en pleurs de commande; et se plaignant au ciel d'avoir un si méchant frère, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avait eue pour l'amour de moi. Elle me jura cent et cent fois que ce n'était pas sa faute s'il m'était arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite que, pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avais passée, elle m'en préparait une meilleure; que son frère

allait partir dans un moment pour la campagne, où il serait au moins deux jours, et que je n'avais ce soir-là qu'à retourner chez elle; enfin elle me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la faiblesse de lui promettre que je me rendrais à sa maison d'abord que la nuit serait venue.

Comme la dame était entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes, et elle en acheta pour cent cinquante réaux; mais lorsqu'il fut question de payer, elle dit au marchand : Voulez-vous bien me laisser emporter cette marchandise et me faire crédit jusqu'à demain : je vous enverrai de l'argent par ma femme de chambre. Le marchand qui ne la connaissait point du tout, ou qui peut-être ne la connaissait que trop, refusa de se fier à elle; sur quoi le seigneur Guzman, prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux dames, dit au marchand : Mon ami, ne voyez-vous pas bien que madame veut rire? elle n'est pas à cette somme près; je porte sa bourse, et j'ai l'honneur d'être son intendant. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche, de la meilleure grâce du monde, de beaux et bons écus, et je satisfis le marchand : après cela, nous nous séparâmes, la dame et moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement; souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir : mais je vous dé-

fends absolument de faire préparer à souper; je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel et de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maison de cette dame, au hasard d'y passer une seconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empressement que je m'en étais éloigné le matin. Je fais le signal dont nous sommes convenus; point de réponse. Je recommence; je ne vois ni n'entends personne. J'en suis surpris, et je m'imagine que le frère, averti du dessein de sa sœur, n'est point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avais mal fait le signal, qui était de frapper avec une pierre au dessous d'une fenêtre basse, je redoublai mes coups, et c'était comme si je les eusse donnés au pont d'Alcantara. Je frappai même plusieurs fois à la porte; j'y prêtais l'oreille; et n'entendant pas le moindre bruit dans la maison, je demeurai dans la rue jusqu'à minuit, sans savoir ce que je devais penser d'un silence si extraordinaire.

La patience enfin commençait à m'échapper, et j'étais prêt à me retirer, quand j'aperçus une troupe de gens armés qui venaient de mon côté. Je gagnai par provision le bout de la rue, et me mis à les observer. Ils s'arrêtèrent à la porte de ma nymphe, y frappèrent rudement; et comme on s'obstinait dans la maison à ne vouloir pas leur

répondre, ils appliquèrent sur la porte de si grands coups de bâton, qu'ils l'auraient bientôt mise en pièces, s'il n'eût pas paru à une fenêtre une servante qui leur demanda ce qu'ils souhaitaient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un alguazil, c'est la justice. A ce mot terrible, je sentis quelque frayeur, et je fus tenté de prendre la fuite, ne sachant si ce n'était pas moi que ces archers cherchaient. Lorsqu'on se sent coupable, on ne voit pas ces gens-là sans émotion. Je me rassurai toutefois, en faisant réflexion que j'avais bien la mine d'être la dupe de ma princesse et de son prétendu frère, qui, selon toutes les apparences, s'étaient attirés par leur bonne conduite l'attention de la justice.

Je m'avançai même vers la maison dès que l'alguazil et les archers y furent entrés; et me mêlant parmi les voisins, qui étaient descendus dans la rue pour voir les choses de plus près, j'en entendis un qui disait aux autres : « Ils se disent frère et sœur; mais ils ne le sont que du côté d'Adam : c'est un aventurier de Cordoue, qui, depuis quelques mois, tient ménage à Tolède avec une drôlesse de Séville, aux dépens des jeunes sots qu'ils attrapent; mais, pour leur malheur, ces deux fripons se sont joués à un greffier, qui, pour se venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez. »

A ce discours, tous les voisins se mirent à rire

aux dépens du greffier, d'autant plus qu'ils l[e] connaissaient pour un homme nouvellement marié; mais quoiqu'ils fusssent bien aise qu'on l'e[ût] dupé, ils ne laissaient pas d'applaudir à sa vengeance : tant il est vrai que personne ne plai[t] les malhonnêtes gens! On peut même dire qu[e] ce fut une comédie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent les alguazils et ses archer[s] mener en prison la dame tout en désordre, ave[c] son galant bien lié et garrotté. Pour moi, malgr[é] le souvenir de la cuve, je pris peu de plaisir à voir cette misérable femme dans l'état où *elle* s[e] trouvait. Je fus le seul des spectateurs qui en eût quelque pitié, quoique je fusse celui qui devait en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur sur son compte, je retournai à mon hôtellerie, assez sot encore pour me flatter que l'autre dame était de meilleure foi ; mais je l'attendis inutilement le lendemain presque toute la journée. Je ne revis pas même sa suivante ; de sorte que, ne pouvant plus douter que je ne fusse aussi la dupe de ce côté-là, je me promis bien que désormais je serais en garde contre le beau sexe.

CHAPITRE VIII.

Guzman prend une fausse alarme et sort brusquement de Tolède. Autre aventure galante. Origine de ce proverbe : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade le père et le fils.*

Telle fut la fin de mes galanteries de Tolède; et, pour surcroît d'infortune, je rencontrai, en arrivant dans mon hôtellerie, un alguazil que l'on me dit être de Madrid, et l'on ajouta qu'il s'informait de l'hôte avec beaucoup de soin d'un certain *quidam* qu'il cherchait. Je n'appris point cela sans altération : néanmoins, tout troublé que j'étais, je tins une assez bonne contenance; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laissa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin, et, l'esprit toujours occupé de ce maudit alguazil, j'allai me promener au *Zocodover*. Je n'eus pas fait le tour de la place, que j'entendis crier : *Deux mules de retour pour Almagro.*

J'employai plus de temps à écouter ce cri qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux mules, comme si j'eusse pressenti que je trouverais à Almagro une compagnie de soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au crieur. Nous convînmes de prix; après quoi j'en-

voyai mon laquais payer mon hôte et chercher mon bagage, qui consistait en une valise, dans laquelle était mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge et le reste de mon argent. Aussitôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des mules, je montai sur l'autre; et, charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Tolède, dont le séjour ne pouvait plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avait dans l'hôtellerie une jolie servante qui semblait s'élever au-dessus de sa condition par son esprit et par des manières gracieuses. Je liai conversation avec elle, et dans cet entretien je sentis naître des désirs que je lui témoignai; ce qui ne l'effaroucha point : elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendrait me trouver pendant la nuit. Mais, ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-je compter sur votre parole? Sans doute, me répondit-elle; vous êtes un trop joli seigneur pour qu'on vous en fasse accroire. Vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où il y avait de l'orge, et dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugerait la plus commode. Je m'endormis en attendant ma belle, quoiqu'on ne dorme guère ordinairement dans une si agréa-

ble attente; mais l'inquiétude que l'alguazil m'avait causée la nuit précédente ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avais encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la servante; et voulant la recevoir avec toute la reconnaissance que son exactitude à tenir sa parole me semblait mériter : Venez, lui dis-je tout bas; approchez, mon aimable; je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usait ainsi pour mieux irriter mes désirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la saisir. Je sentis sous ma main quelque chose de douillet, mais d'un douillet qui révolta mon imagination; comme en effet, c'était l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie, avait été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y était. L'animal qui, dans le temps que je le touchai, avait la tête baissée, la releva tout à coup pour mes péchés, et m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires, et mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant, et dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête, qui, par bonheur pour elle, fut effrayée du bruit que je fis, et prit aussitôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour,

et en renouvelant le serment que j'avais déjà fait de me défier de ses piéges.

Un moment avant le jour, je commençais à m'assoupir; mais le muletier vint m'avertir que le déjeuner était prêt, et que, si je voulais arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avais point de temps à perdre. Je fus bientôt debout, et, après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plut à l'hôte de me servir, je voulus monter sur ma mule, qui me lança une ruade dont j'aurais été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçu le coup de plus loin; mais j'étais si près de la quinteuse bête, qu'elle ne put me faire un grand mal. Au diable toutes sortes de femelles! m'écriai-je dans le moment; Je suis né pour en être maltraité. Pour divertir mes compagnons de voyage, et me désennuyer moi-même, je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne : ce qui fut un récit bien intéressant pour le muletier, qui nous dit, après avoir ri tout son soûl, que Luzia (c'était le nom de la servante) en avait agi de meilleur foi avec lui; qu'elle lui avait tenu compagnie une bonne partie de la nuit; et qu'enfin il voulait bien m'apprendre que les servantes d'hôtelleries appartenaient de droit aux muletiers, pour le bien qu'ils faisaient gagner aux hôtes en leur menant des passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon, d'où, grâces au ciel, je partis le lendemain sans que

la fortune m'eût joué quelque nouveau tour, si ce n'est que je m'aperçus, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avait volé une bouteille d'excellent vin. Vive dieu! dis-je alors en riant, ce vol justifie bien le proverbe qui dit: *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade le père et le fils.* Là-dessus le muletier me demanda si je savais l'origine de ce proverbe. Je répondis que non, et qu'il me ferait plaisir de me l'apprendre. La voici, reprit-il, s'il faut en croire un bon vieillard de qui je la tiens :

En 1236, don Fernand, surnommé le Saint, roi de Castille et de Léon, étant à Benevente, eut avis un jour que les chrétiens venaient d'entrer dans Courdoue, et qu'ils s'étaient déjà rendus maîtres du faubourg qu'on appelle Axarqnia ; mais que les Maures, à qui cette place appartenait alors, et qui se trouvaient fort supérieurs en nombre, se préparaient à les en chasser. Ce monarque, zélé pour sa religion, résolut de voler au secours des chrétiens. Il manda son dessein à don Alvar Perez de Castro, qui était alors à Martos, et à don Ordono Alvarez. Ces deux seigneurs, des principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du roi, qui se mit aussitôt en chemin avec eux. Comme il n'avait que cent cavaliers, il envoya ordre à tous ses vassaux et à tous les gens de guerre qui pouvaient être dans les villes, bourgs

et villages de sa domination, de marcher vers Cordoue. Ses ordres auraient été suivis d'une prompte exécution si le temps l'eût permis; mais on était alors dans le mois de janvier, et les pluies avec la neige avaient partout grossi les ruisseaux et fait déborder les rivières; de manière que les troupes, ne pouvant avancer, se trouvèrent dans la nécessité de s'arrêter tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un soldat dans chaque maison, et deux chez les bourgeois les plus aisés. Le commandant de ces troupes, et son fils, qui en était aussi officier, tombèrent en partage à l'alcade. Quoique le bourg fût assez gros, il y avait tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le temps continuait d'être rude. Les soldats, se voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils se vendaient, commencèrent à voler pour subsister. Tandis que ces choses se passaient, un paysan de bonne humeur allant à Tolède, rencontra près d'Orgaz une troupe de cavaliers qui lui demandèrent d'où il était. Il répondit qu'il était de Malagon. Sur quoi l'un des cavaliers lui dit: Apprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le paysan lui fit cette réponse, qui depuis est devenue un proverbe: *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade le père et le fils.*

C'est donc mal à propos, poursuivit le muletier, qu'on explique ce proverbe au désavantage des habitans de Malagon, puisqu'ils furent les volés et non pas les voleurs. On peut dire même à leur gloire, que, depuis Madrid jusqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'hôtellerie, où l'on soit mieux traité et moins écorché qu'on l'est à Malagon. Au reste, je ne prétends pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs; mais je vous assure que ce ne sont pas les plus malhonnêtes gens de ce pays.

Comme le muletier achevait ces paroles, il passa près de nous un ânier de sa connaissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro, d'où il venait. Il nous dit qu'il y avait une compagnie de soldats nouvellement levés, et destinés à ce qu'on croyait pour l'Italie. Je tressaillis de joie à ce rapport, et pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avait fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'offrait de contenter le désir violent que j'avois d'être à Gênes.

CHAPITRE IX.

Gusman se présente pour servir dans une compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du capitaine, et de quelle façon ils vivent ensemble.

Toute ma crainte était que l'ânier n'eût menti; mais je fus persuadé, en entrant dans Alma-

gro, qu'il avait dit vrai. J'aperçus un drapeau à la fenêtre d'une maison, où je jugeai que le capitaine demeurait. J'allai descendre à une hôtellerie tout auprès, et je ne songeai qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin.

Alors m'étant paré de mon bel habit et de mon linge le plus fin, je me rendis à la première église, où j'entendis la messe, et de là chez le capitaine, que je saluai d'un air à lui faire croire que je ne pouvais être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venais exprès à Almagro pour y prendre parti dans sa compagnie, ne respirant que l'honneur de servir le roi. Mon ajustement ne manqua pas de jeter de la poudre aux yeux de cet officier, qui savait fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde. Il commença par me témoigner la joie qu'il avait de me voir dans la disposition d'entrer de si bonne heure dans la carrière de la gloire; puis il me remercia de la préférence que je donnais à sa compagnie, qui se trouvait fort honoré de posséder un cavalier de de noble race, comme il était aisé de connaître que j'en étais un. Ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que tous les emplois sont remplis; mais si je ne puis vous en offrir un, du moins je pourrai partager le mien avec vous, et nous vivrons ensemble de même que si vous étiez capitaine comme moi.

Pour me prouver que des discours si honnêtes

n'étaient pas des complimens en l'air, il me retint à dîner, et me régala fort bien. Il ne laissa pas, sans faire semblant de rien, de charger un de ses valets de s'informer du mien qui j'étais. Mon page, qui m'avait entendu dire plus d'une fois que je me nommais don Juan de Guzman, de la maison de Toral, assura que je portais ce nom, avouant au reste qu'il n'en savait pas davantage. Cela fut rapporté au capitaine, qui crut pieusement que j'étais un jeune cadet de cette illustre race. De mon côté, dès le jour suivant je lui donnai à manger dans son hôtellerie, et je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un cavalier qui aurait effectivement été ce que mon valet avait dit que j'étais. Je ne me tins pas à ce dîner; j'en donnai tant d'autres au capitaine et aux principaux officiers de la compagnie, que ce n'est pas merveille s'ils m'aimaient tous et me regardaient comme un sujet qui faisait honneur à leur corps. Le capitaine, surtout, avait tant d'attention pour moi, que j'en étais quelquefois tout honteux. Il est vrai que pour entretenir son amitié je lui envoyais presque tous les jours, par mon page, quelque petit présent, qu'il voulait bien recevoir pour me marquer son affection.

Cependant ma bourse, qui n'avait pas comme la mer un flux et un reflux, se désemplissait à vue d'œil sans se remplir. J'avais déja dissipé plus de la moitié de mes réaux, tant en habits, en ga-

lanteries et en frais de voyage, qu'en festin et en présens, sans compter ce que j'avais perdu en jouant avec les officiers, dont la plupart savaient encore mieux que moi se rendre au jeu la fortune favorable. J'étais pourtant assez en fonds pour soutenir quelque temps le beau personnage que je faisais, lorsque le temps de nous mettre en marche arriva. Je suivis la compagnie en qualité de volontaire, jusque sur la côte, où elle avait ordre de s'arrêter, en attendant que les galères, qui devaient la transporter en Italie avec d'autres troupes, fussent arrivées à Barcelonne, où elle allait s'embarquer; mais il plut à Dieu que cet embarquement ne se fît que trois mois après; ce qui acheva de me ruiner; car voulant continuer de vivre avec le capitaine et les officiers ainsi que j'avais commencé, je me trouvai bientôt réduit à me servir de mon corps de réserve, je veux dire de mes trente pistoles d'or, auxquelles je n'avais point touché jusque-là, et que je dépensai avec aussi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernières pièces, je vendis mon bel habit, ensuite mon linge; puis je me défis de mont valet, qui alla chercher fortune ailleurs; et n'ayant plus d'argent pour jouer, je cessai de fréquenter les officiers, qui ne devinèrent que trop bien les raisons qui m'obligeaient à changer de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule se pré-

senter à l'enfant prodigue. Si j'étais incapable d'en faire quand j'avais de l'argent, en récompense j'en faisais des millions quand je n'avais plus rien. Je rappelai mes folies passées, et je me fis tous les reproches qu'un pédagogue de profession m'aurait pu faire. Je pris la résolution d'être à l'avenir bon ménager, comme si j'eusse encore eu des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentais principalement d'avoir donné tant de grands repas au capitaine, qui, remarquant que j'étais mal en espèces, ne m'invitait plus depuis quelque temps à dîner avec lui. Les autres officiers, jugeant que je n'avais plus rien à perdre, me tournaient le dos. Les sergens, qui venaient auparavant me rendre visite comme à un capitaine en second, et qui se faisaient honneur de mon entretien, ne me recherchaient plus; il n'y avait pas jusqu'aux soldats qui ne m'évitassent. Je ne sais même si les goujats n'auraient pas dédaigné ma compagnie, si j'eusse voulu devenir leur camarade; mais il était juste, après avoir tant fait d'extravagances, que j'en fusse si bien puni.

Si quelque chose pouvait me consoler dans un état si malheureux, c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avais pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon capitaine, qui, me croyant plus que jamais un garçon de naissance, conserva toujours

pour moi de l'estime malgré ma misère. Il avait trop profité de ma mauvaise conduite pour ne me la point pardonner dans le fond de son âme. Il me recevait assez bien quand je l'allais voir ; sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires, il ne laissait pas d'en être touché, et il ne put s'empêcher de me le dire un jour que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Guzman, il faudrait que je fusse bien dur et bien ingrat si j'étais insensible à vos peines, après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnés ; mais apprenez que ma fortune n'est guère meilleure que la vôtre, et que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté : tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez d'être secouru, c'est un logement dans ma maison, et la table de mes gens ; car j'ai cessé par nécessité de manger chez moi, étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

Cette proposition, qu'il ne me fit pas sans rougir, fut accompagnée de tant de manières obligeantes, que je l'acceptai. Il ne sied à personne de faire le fier, encore moins à un homme qui n'a pas le sou et qui ne sait pas où donner de la tête : c'est un caméléon qui ne se nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque sorte domestique du capitaine, après avoir été

son compagnon. Mais je lui dois cette justice : bien loin de me traiter comme un valet, il avait des considérations particulières pour moi. S'agissait-il de faire quelque chose pour son service, il m'en priait au lieu de me le commander. De mon côté, pour conserver son amitié, et gagner le pain qu'il me donnait, je me montrais plus ardent que ses domestiques à le servir; je prévenais ses désirs. Comme il me croyait autant de discrétion que de fidélité, et même beaucoup de prudence, quoique j'eusse assez prouvé le contraire par la dissipation que j'avais faite de mon argent, il voulut achever de m'instruire de l'état présent de ses affaires, pour me faire connaître, disait-il, qu'il avait une entière confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il était tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avait encore faisaient son unique ressource. Savez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité? C'est le temps que j'ai été obligé de consumer à solliciter mon emploi, et les présens qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oui, j'y renoncerais si j'étais à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un gentilhomme espagnol d'acquérir de la gloire par la voie des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a coûté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion, combien ai-je passé de journées, le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences

jusqu'à terre, à traverser des cours, tantôt pour parler à celui-ci, et tantôt en accompagnant celui-là; enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant et le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avait promis ma commission. Après plus de huit mois de sollicitations et de démarches comme celles que je viens de vous dire, j'accompagnais le ministre dont j'avais besoin, et qui sortait du palais. Je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carrosse. Il monta dedans, et je me couvris par malheur un moment devant que le carrosse partît. Le ministre s'en aperçut; il me lança un regard furieux, et me fit bien sentir que mon action lui avait déplu, puisque ma commission ne me fut délivrée que quatre mois après : je courus même risque d'être renvoyé aux calendes grecques pour ma peine et pour mon argent.

Dieu préserve, continua-t-il en levant les yeux au ciel, Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir et la mauvaise volonté tout ensemble! Dans quel aveuglement sont ces idoles de cour, qui veulent qu'on les adore comme des divinités? Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que de misérables comédiens qui jouent de beaux rôles, et qu'à la fin de la pièce, c'est-à-dire de leur vie, ils disparaîtront aussi bien que nous.

Mon capitaine m'attendrit par ce discours, et je me sentis plus pénétré de son malheur que du mien. Je lui témoignai, dans les termes les plus forts que mon cœur et mon esprit me purent fournir, qu'il n'y avait rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyais; en un mot, que j'exposerais volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté. Mais quel secours, poursuivit-t-il en souriant, puis-je attendre de vous dans la situation où vous êtes? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en récompense la nécessité aiguise l'esprit, et peut suppléer à l'expérience : laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le capitaine sourit encore à ces paroles, et, sans me répliquer, branla la tête pour me marquer qu'il faisait peu de fond sur des discours qu'un zèle indiscret m'inspirait. S'il eût connu mes talens, il aurait mieux jugé de moi; mais je le forçai bientôt à me rendre justice.

Comme les galères tardaient à venir, nous étions obligés de changer souvent de quartier, et nous logions par étapes dans les villages. A chaque logement, je donnais une douzaine de billets qui nous rapportaient pour le moins douze réaux chacun, et quelques uns jusqu'à cinquante chez les riches laboureurs. Pour moi, j'avais mon en-

trée franche dans toutes les maisons, sans loger dans aucune, et il n'y en avait point où je ne jouasse de la griffe. J'aurais, je crois, emporté de l'eau du puits, plutôt que de sortir sans rien prendre. Par ce moyen je relevai la marmite renversée de mon capitaine. Il se remit à tenir table, et la substilité de mes mains lui fournissait abondamment de quoi faire bonne chère à bon marché. Les poulets, les chapons, les oies, et les pigeons tombaient dru comme grêle dans sa cuisine, et je ne le laissais point manquer de jambons.

Si par hasard il arrivait que le maître d'une maison me prît sur le fait, si le vol n'était pas considérable, on n'en faisait que rire; et s'il était de conséquence, j'en étais quitte pour être mené devant mon capitaine, qui me reprenait d'un air sévère, et m'envoyait en prison dans une chambre, où je recevais par son ordre cent coups de fouet que je ne sentais point, quoique je les accompagnasse de cris si perçans que toute la maison en retentissait. Il semblait qu'on me mit en pièces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentait les personnes volées, et sauvait l'honneur de l'officier. Quelquefois aussi les plaignans intercédaient eux-mêmes pour moi, et par pitié, conjuraient le capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces

petits coups, j'en voulus faire de plus importans. Je choisis pour cela cinq ou six déterminés de la compagnie, avec lesquels je me déguisai pour aller exploiter sur les grands chemins. Nous arrêtâmes quelques passans, qui nous donnèrent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous aurait pu faire commettre. Mais notre capitaine ne fut pas sitôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, et il fallut m'en tenir à de plus innocens, comme à trouver des passe-volans[1] quand il était question de passer montre. C'est ce que j'entendais à merveille. Je savais si bien faire changer de figure au même soldat, soit par une barbe postiche, soit par un emplâtre sur l'œil, qu'il recevait trois fois la paye sans que l'on reconnût la supercherie. Enfin je devins si utile au capitaine, qu'il m'avoua que mon industrie lui valait mieux toute seule que les revenant-bons de la compagnie.

[1] *Des passe-volans*. On appelle ainsi des hommes qui, sans être enrôlés, se présentent dans une revue pour faire paraître une compagnie plus nombreuse, et pour tirer la paye au profit du capitaine. Ce mot a encore d'autres significations, et l'auteur l'emploie lui-même dans un même sens, ou en fait une autre application, liv. III, chap. VI. E. J.

CHAPITRE X.

Gusman se rend avec la compagnie à Barcelonne. Il y joue un tour à un orféve, et s'embarque pour l'Italie.

Les galères arrivèrent enfin à Barcelonne. Dès que nous en eûmes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer; mais le temps ne se trouva point favorable pour cela, et nous fûmes obligés de faire un assez long séjour dans cette ville. Ce n'était plus là ce pays de ressource où l'on pouvait, avec un peu d'adresse, vivre grassement à bon marché. Je vis bientôt mon capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devrais bien connaître sa maladie, puisque j'étais le médecin qui l'en avait déjà guéri.

Pour cette fois-là, je sentais mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelonne, et le génie de ses habitans. Je ne laissai pas, à tout événement, d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là dessus, d'un air très-sérieux, que nous n'avions plus affaire à des paysans, et qu'il fallait aller la sonde à la main. Les difficultés ne firent qu'irriter mon esprit, et il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déjà dit que le capitaine avait des bijoux qu'il gardait comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux était un reli-

quaire d'or, garni de quelques pierreries, et dont il parlait de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, et je lui demandai s'il avait assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrais avec usure. A ces mots, il prit un air gai, et me répondit en souriant : Oh, oh! mon petit ami Guzman, méditeriez-vous, par hasard, quelqu'un de ces tours de passe-passe que vous savez si bien faire? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, et tenez-vous gaillard. Si, malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur et de porter toute l'iniquité.

Mon capitaine se rendit à cela ; il m'abandonna le reliquaire, en me disant qu'il souhaitait que je vinsse heureusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avait plus d'intérêt que lui, puisque tout le profit lui en devait revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein, et dont je passai les cordons dans une boutonnière de mon jupon, après quoi j'entrai chez le premier orfévre qu'on m'enseigna, et qui, par bonheur pour moi, était connu dans la ville pour un insigne usurier. Je lui demandai s'il vou-

lait acheter un beau reliquaire, et en même temps je lui montrai celui que j'avais. Je m'aperçus qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectât de ne le point paraître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions ; jé lui dis que j'étais soldat dans une compagnie de nouvelles levées, laquelle devait passer en Italie ; que j'avais mangé tout l'argent que je possédais, et que, n'en ayant plus, je me trouvais réduit à vendre ce bijou pour n'être pas sans espèces. Allez, poursuivis-je ; allez vous informer de mon capitaine, des autres officiers et des soldats même, qui je suis ; ils vous apprendront que je me nomme don Juan de Guzman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi, vous verrez si vous pouvez acheter mon reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informations, je vais vous attendre sur le port, où une affaire m'appelle.

L'orfévre, qui ne voulait pas laisser échapper ce bijou, prit son manteau, et courut sur-le-champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers et des soldats même pour savoir ce que c'était qu'un certain don Juan de Guzman, qui se disait de leur compagnie. Les uns et les autres (car j'étais généralement aimé) l'assurèrent que j'étais un jeune homme de qualité, qui avait dessein de passer avec eux en Italie, et qu'ils m'avaient vu faire une figure des plus brillantes ;

enfin ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher sur le port, où il n'eut garde de ne me pas trouver, puisque je n'étais là que pour l'attendre et le friponner. Il me dit en m'abordant qu'il me priait de lui faire voir encore le reliquaire, et qu'il l'achèterait. Je le veux bien, lui répondis-je; mais tirons-nous un peu à l'écart; nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse, et le lui donnai à considérer. Il le regarda de tous côtés, et, après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que j'en voulais. Je lui dis deux cents écus d'or, et ce n'était pas la moitié de ce qu'il valait. Le vieil usurier feignit d'être étonné de ce prix, et commença de dire que l'or n'était pas du plus fin; outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail comme dans les pierreries; néanmoins il m'en offrit cent écus. Je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez, m'écriai-je; c'est se moquer: vous abusez de ma situation; mais quelque besoin que j'aie d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore que j'en rabattis trente; de sorte que le marché fut conclu à cent vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir; ce que je refusai de faire, en lui disant que j'attendais un homme, et que je ne pouvais m'éloigner du port; qu'il n'avait qu'à retourner chez lui chercherla somme dont nous

étions convenus, et qu'il me retrouverait au même lieu où il me laissait. L'orfévre, voyant que je m'obstinais à ne vouloir pas l'accompagner, et craignant que la personne qui devait me venir joindre ne fût un de ses confrères, auquel j'avais peut-être donné rendez-vous pour le même sujet, courut au logis avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait plus d'envie d'avoir le reliquaire.

J'aperçus bientôt ce vieux fripon qui revenait tout essoufflé : il portait dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, et lui offris à la place la bourse où avait été le bijou, mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avais exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avait à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprît un peu, il était si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, et ne se doutant nullement du piége que le lui avais tendu.

Je le laissai faire quelques pas; puis je fis signe à un de mes camarades, qui ne valait pas mieux que moi, et que j'avais posté dans un endroit, avec ordre d'accourir quand je l'appellerais. Je le chargeai des écus d'or, que je lui dis de porter a notre capitaine; ensuite, courant après mon orfévre, que je n'avais pas perdu de vue, je l'at-

teignis dans un carrefour où il y avait par hasard une troupe de soldats assemblés; et le montrant au doigt, je me mis à crier : Au voleur, seigneurs soldats, au voleur! Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé! ne le laissez point échapper! Les soldats, dont il y en avait quelques uns de notre compagnie, arrêtèrent aussitôt l'orfévre, en lui demandant pourquoi il me donnait sujet de me plaindre ainsi de lui. Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte et d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole; d'ailleurs, quand il aurait parlé cela eût été inutile; la voix de son accusateur eût étouffé la sienne : on n'entendait que moi, je criais sans cesse; et, pour faire plus d'impression je me jetai à genoux devant eux, en implorant leur secours avec de fausses larmes.

Mes seigneurs, leur disais-je, vous voyez dans ce vieux scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étais tout à l'heure avec lui sur le port. Il a remarqué une bourse dans mon sein; il m'a demandé ce qu'il y avait dedans. C'est, lui ai-je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin sur le chevet de son lit, et que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer, en me disant qu'il était orfévre et qu'il se connaissait en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé

de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même temps je l'ai remis dans ma bourse, qui était attachée à mon jupon. Là dessus mon voleur, en m'amusant de paroles, à tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le fouiller, et vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les soldats le fouillèrent aussitôt; ils tirèrent la bourse et le reliquaire qu'il avait mis dans son sein; et s'apercevant qu'en effet les cordons avaient été coupés, ils demeurèrent convaincus que l'orfévre était un fripon. Il avait beau protester et jurer que je lui avais vendu ce bijou, ils réfusèrent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil orfévre eût été capable d'acheter d'un jeune soldat un reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une fois, seigneurs soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes qu'il doit avoir actuellement sur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour, vous lui trouverez ces pièces d'or, qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les soldats, pour le contenter, se mirent à me visiter partout, et voyant que je n'avais point d'argent, ils commencèrent à l'accabler

d'injures, et même à le battre. Néanmoins, comme il ne cessait de les prier de nous mener l'un et l'autre devant le juge, ils nous y conduisirent tous deux.

Là je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avais contée aux grivois, lesquels, ayant été interrogés par le juge, en dirent plus qu'ils n'en fallait pour faire croire que l'orfévre m'avait effectivement pris de force le reliquaire. D'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort intéressé et très-peu scrupuleux, on n'était que trop disposé à le croire coupable. Le magistrat toutefois, voulant avoir quelque considération pour sa famille qui était des meilleures de la bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande, et me remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître; ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le capitaine, quand je lui fis le récit de cette aventure, rendit grâces au ciel dans le fond de son âme de ce qu'elle avait eu une si heureuse fin. Il avait craint, avec beaucoup de raison, que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse, et ma hardiesse le fit trembler, Quoiqu'il eût seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon ; il eut peur que je ne le perdisse à la fin par quelques uns de mes tours. Il attendait avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce jour si désiré de lui arriva peu de temps

après. Les galères sortirent du port de Barcelonne, et nous transportèrent heureusement à Gênes. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que mon capitaine me dit en particulier : Mon cher Gusman, nous voici enfin dans le pays où vous avez tant souhaité d'être ; car je lui avais fait confidence du dessein que j'allais voir mes parens ; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les diables vos petits coups de main ; ils pourraient un jour me porter malheur. Adieu, mon ami, poursuivit-il, en me mettant dans la main une pistole, je suis fâché de n'être pas en état de mieux reconnaître vos services. En achevant ces paroles, il s'éloigna de moi, me laissant si étourdi du compliment qu'il venait de me faire, que je ne puis lui dire un seul mot. Mais que lui aurais-je dit ? Fallait-il lui représenter tous les périls que j'avais affrontés pour lui ? Il ne les ignorait pas : c'était même à cause de cela qu'il me chassait. Je ne devais pas être si surpris de son procédé. J'avais le destin que les méchans ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles ; comme des vipères et des scorpions, on en tire la substance pour en composer des remèdes, et l'on en jette le reste.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gusman, arrivé à Gênes, prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De qu'elle manière ils le reçoivent.

Aussitôt que j'eus quitté mon capitaine, ou, pour mieux dire, quand je vis qu'il m'abandonnait, je ne songeai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'était plus propre à me le faire oublier, que de penser qu'enfin j'étais à Gênes, après avoir si long-temps souhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville, où je demandai des nouvelles de mes parens. J'appris qu'ils étaient hauts et puissans seigneurs, et des plus riches de la république. Cela me causa bien de la joie, et me fit juger que je recevrais d'eux de grands secours, lorsqu'ils sauraient que j'étais un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fusse en état de les aller saluer chez eux, je jugeai à propos de chercher une petite hôtellerie où je pusse vivre à peu de frais. Ma pistole ne pouvait me mener loin. Encore fallût-il en employer une partie en souliers, dont j'avais un extrême besoin. Mon habit était

déjà bien usé, aussi bien que mes bas et mon chapeau. Tout mon équipage commençait à menacer ruine. Tant mieux, disais-je ; mes parens ne souffriront pas que je demeure comme je suis ; ils ne voudront pas que je leur fasse déshonneur. Ne perdons point de temps, hâtons-nous de nous faire connaître, pour sortir promptement de misère.

Me voilà donc à chercher mes parens, et à demander le chemin de leur maison, en me vantant publiquement d'être de leur famille ; ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimaient guère, et qui, jugeant que la vue d'un jeune homme si mal équipé ne leur ferait pas grand plaisir, s'étaient empressés à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parens en furent au désespoir. Il leur semblait que ma pauvreté les couvrait d'infamie; et je ne voudrais pas jurer que s'ils eussent pu, sans se compromettre, me faire poignarder, ils n'y auraient pas manqué; outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce pays-là. Mais comme on s'entretenait déjà de moi dans toute la ville, et que l'on s'y souvenait encore de mon père, si l'on m'eût vu tout à coup disparaître, on n'en aurait pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens. Je m'imagine qu'à leur place tu ne ferais pas autrement

qu'eux. Suppose-toi pour un moment aussi riche qu'ils l'étaient, et me dis de quelle façon tu recevrais un gueux qui, tout à coup tombé des nues, viendrait te saluer au milieu d'une rue, en te disant : Bonjour, mon oncle, je suis fils de votre frère ou de votre mère : tu trouverais cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux : aussi je n'en abordai pas un qui ne me traitât d'imposteur et de fripon. Ils accompagnèrent même de menaces ces deux épithètes. Croyez-nous, me dirent-ils, ne vous arrêtez point à Gênes, de peur d'y passer fort mal votre temps. J'avais beau nommer mon père et protester qu'il avait tenu son rang parmi les nobles Génois, tous ses mauvais parens l'avaient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard, qui, sans se découvrir, m'aborda d'un air doux et honnête. Mon fils, me dit-il, n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnaître pour un homme de leur sang ? Je répondis qu'oui, et je lui dis qui était mon père. Vous me parlez, reprit le vieillard, d'un noble que j'ai vu autrefois. Il est constant qu'il a dans cette ville des parens qui sont des gens considérables. Je vous dirai même que je connais un banquier qui doit avoir été des amis de votre père, et qui demain, car il est trop tard aujour-

d'hui, vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous mène chez lui, continua-t-il, venez loger dans ma maison; je suis indigné de l'accueil que vos cousins vous ont fait; ils devaient plutôt vous recevoir avec affection. Mais suivez-moi, et comptez que le banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisait de me donner un logement, en rendant grâces au ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avais garde de me défier d'un pareil personnage. Il avait l'air grave et débonnaire; sa tête chauve et sa barbe blanche rendaient sa mine vénérable. Il s'appuyait sur un bâton, et portait une longue robe : je le regardais comme un autre saint Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison, qui me parut un hôtel magnifique, il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe; mais le vieillard ne la quitta point, par un excès de politesse, et renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles italiennes, qui furent pour moi de l'hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une salle, où, pendant une heure entière, il m'entretint des affaires d'Espagne; puis venant insensiblement à celles de ma famille, il me fit force questions, particulièrement sur ma mère, et je n'y répondis point en sot. L'entretien commençait à m'ennuyer, quand le valet revint. Ils eurent encore ensemble une petite conversation en italien, à laquelle

je ne compris rien non plus qu'à la première; mais immédiatement après, le bon homme, s'adressant à moi, me dit en espagnol : Je suppose que vous avez soupé; il est temps de s'aller coucher; vous devez avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis se tournant vers le domestique : Antonio Maria, poursuivit-il, conduisez ce gentilhomme au plus bel appartement de ma maison.

J'avais plus d'envie de manger que de dormir, ou plutôt je mourais de faim, ayant par malheur dîné ce jour-là fort sobrement à mon auberge, pour mieux ménager ma pistole, qui tirait à sa fin : néanmoins, de peur d'abuser des bontés d'un hôte qui paraissait si disposé à me rendre service, je suivis son valet comme si j'eusse eu le ventre plein. Ce domestique me fit d'abord traverser une enfilade de sept à huit pièces pavées d'albâtre, et toutes plus propres les unes que les autres; de là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre où il y avait un lit fort riche et bien garni, avec une tapisserie magnifique. Vous voyez votre chambre, me dit Antonio Maria, et le lit qui vous est destiné : il n'y couche jamais que des princes ou des parens de mon maître.

Ce valet, après m'avoir laissé considérer un peu la richesse des ameublemens, s'offrit à me déshabiller; mais je m'en défendis pour cause :

outre que je n'étais pas bien aise qu'il vît une chemise toute déchirée, mon habit avait besoin d'une main plus intéressée que la sienne à me l'ôter délicatement. Cependant, soit par malice, soit qu'il crût que je ne m'opposais à sa bonne volonté que par politesse, il revint à la charge; et se mettant en devoir de me servir malgré moi, il me prit et me tira brusquement une manche, que si je n'eusse pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'aurait sans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laisser en repos, j'allais tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colère. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles qui ne tenaient qu'à deux lacets, je me fourrai vite dans le lit, dont je sentis que les draps étaient propres et parfumés; après quoi je dis au valet qu'il pouvait emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il; ce serait le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre, dont le plafond est fort élevé, de grandes chauve-souris qui sont assez communes dans ce pays-ci, et dont vous seriez incommodé si vous demeuriez sans lumière; ajoutez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette ville certains esprits malfaisans, dont on serait infailliblement tourmenté si l'on négligeait d'avoir dans les

chambres des chandelles allumées, dont ces lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisait tous ces contes d'un air ingénu, et je les écoutais avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet Antonio Maria, dont la mine fourbe me devait être suspecte.

Il ne fut pas sitôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer ma porte aux verroux, moins dans la crainte d'être volé, que dans l'espérance d'empêcher par là les esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en sûreté, je me recouchai, et me mis à faire des réflexions sur les bontés du respectable vieillard chez qui je me trouvais. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais dessein, ce que je n'aurais pas manqué de faire si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me représentai qu'il fallait que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avait pas voulu se faire connaître ce soir-là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerais bien, disais-je, qu'à mon réveil je verrai venir un tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurais bientôt toutes mes petites commodités. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est ainsi qu'en me berçant des plus agréables pensées, je livrai peu à peu mes pensées au sommeil le plus profond.

Quoique Antonio Maria m'eût dit que les esprits malfaisans étaient ennemis de la lumière, ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de diable qui entrèrent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces démons ; mais leur intention n'étant pas de respecter mon repos, ils s'approchèrent de mon lit, tirèrent les rideaux, me saisirent tous quatre, deux par les mains, deux par les pieds, et m'enlevèrent. Je me réveillai enfin, et me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre diables, je demeurai tellement épouvanté, qu'on peut dire que j'étais plus mort que vif. Ils avaient la forme sous laquelle on représente un démon ; de grandes queues, des masques effroyables et des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix; à peine me restait-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore assez pour invoquer quelques saints, dont les noms se présentèrent à mon esprit ; mais quand j'aurais récité des oraisons, c'eût été autant de bien perdu ; je n'aurais pu chasser ces lutins : les exorcismes même auraient été inutiles. J'avais affaire à des diables baptisés. Ils me mirent dans une de mes couvertures, en prirent chacun un coin, et commencèrent à me berner avec tant de vigueur, qu'ils me lançaient jusqu'au plafond, contre lequel je m'imaginais à tout moment que j'allais me casser la tête ou

quelqu'un de mes bras. J'en fus quitte toutefois pour des contusions et des meurtrissures. Ils cessèrent enfin de me faire voltiger, soit par fatigue, soit qu'ils sentissent que ma peur était laxative. Ils me couchèrent tout rompu ; puis, m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumière, et s'en retournèrent par où ils étaient venus.

Je demeurai dans ce pitoyable état jusqu'au lever du soleil ; et la frayeur dont j'avais été saisi m'agitait encore, lorsque je fis un effort pour me lever, dans le dessein de sortir au plus vite d'une maison où l'on remplissait si mal les devoirs de l'hospitalité ; mais je ne me levai ni ne m'habillai point sans ressentir de vives douleurs, dont je ne pouvais me rappeler la cause sans donner mille malédictions au vieillard qui m'avait fait traiter si cruellement. Ce n'était plus pour moi ce personnage si digne de vénération, cet homme de bien que je m'applaudissais d'avoir rencontré ; c'était alors un vieux sorcier, damné dès ce monde.

Avant que de sortir de la chambre, je fus curieux de savoir par où les esprits malins y étaient entrés. J'examinai d'abord la porte ; et la trouvant au même état où je l'avais laissée en me couchant, c'est-à-dire fermée aux verroux, je ne pouvais croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par là ; mais ayant levé une tapisserie, j'aperçus une grande fenêtre qu'elle couvrait, et qui don-

nait sur le corridor. Elle était même encore ouverte, les lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit, de peur que les battus ne payassent encore l'amende, et je n'aspirais qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étais déjà dans la galerie, lorsque Antonio Maria vint au-devant de moi pour me dire que son maître m'attendait dans une église à deux pas de là. Je ne lui répondis qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue ; ce qu'il fit d'un aussi grand sang-froid que s'il n'eût pas été un des démons qui m'avaient si bien berné. Dès que j'eus la clef des champs, je ne demandai pas mon reste ; je m'enfuis tout à coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force ! J'allais comme la pensée.

D'abord, que je me vis en liberté, ma faim, que la crainte avait suspendue, recommença de se faire sentir, et devint telle, qu'il me fallut, pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite et un morceau de pain, que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville ; mais alors apercevant une taverne, j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage ; de manière qu'après un petit repas je pris la route de Rome en m'occupant du gracieux accueil que mes parens m'avaient fait, et surtout de celui du vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la

détestable nuit que ce vieux loup gris m'avait procurée en me menant loger chez lui, et d'en tirer vengeance si la fortune m'en fournissait l'occasion.

CHAPITRE II.

Du parti que Guzman prit en sortant de Gênes.

Je m'éloignais de Gênes sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblais à un échappé de la bataille de Roncevaux, et je marchais toujours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin j'arrivai à un bourg à dix milles de Gênes, et je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole; ensuite, m'abandonnant à la Providence, je poursuivis mon chemin.

Je me trouvai bien heureux d'être accoutumé à la mauvaise fortune, et d'avoir déjà quelques principes de l'art de gueuser; sans cela, que serais-je devenu? J'aurais été fort à plaindre; au lieu, qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut sans argent, voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens, qu'il n'y a point dans le monde de nation plus cha-

ritable que la leur. Pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçus en chemin, et que je gardai. On me donnait dans les villages plus de viande et de pain que je n'en pouvais manger. La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprits malaisés qui veulent sacrifier à la paresse; aussi je m'acoquinai si fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il est vrai, que me voyant dans la capitale du monde catholique, avec assez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller présenter mes services à quelque grand seigneur; mais je résistai courageusement à ce désir, qui me parut une tentation du diable.

Oh, oh! Guzman, me dis-je à moi-même, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Tolède? Si, par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point de condition, qui vous nourrira, mon ami? D'ailleurs pensez-vous qu'un bel habit neuf soit propre à rendre le monde charitable? Détrompez-vous; vous ferez beaucoup mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi, profitez de vos vieilles folies, au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille, et n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte, je tirai ma bourse et lui fis un nouveau

nœud ; puis, apostrophant les espèces qui étaient dedans : Demeurez enfermées là, leur dis-je jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome, et à demander l'aumône en gueux qui déjà se croyait un maître, et qui pourtant n'était encore qu'un apprenti, en comparaison des mendians de ce pays-là. Il y en eut, entre autres, un jeune qui, remarquant de quelle façon je m'y prenais, jugea que j'avais besoin de leçons, et voulut bien m'en donner. Nous nous associâmes tous deux; et, pour me rendre plus utile à la société, il m'apprit les différentes manières et les tons divers dont il fallait demander aux uns et aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devait tenir. Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives et lamentables dont les gueux font retentir les airs; ils mettent plus volontiers la main à la poche quand on leur demande simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes sont dévotes à la Sainte-Vierge, les autres à Notre-Dame du Rosaire, c'est par là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres et des méchantes langues. Ces sortes de vœux, faits

en termes énergiques et d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'âme.

Il m'enseigna de plus de quelle manière on pouvait inspirer de la compassion aux riches, et ce qui est encore plus difficile, aux dévots de profession. En un mot, je reçus de lui de si bonnes instructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne savais que faire de tout ce qu'on me donnait.

Je connaissais déjà Rome, depuis le pape jusqu'au dernier de ses marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avais divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitais régulièrement un chaque jour. Je n'étais pas moins exact à parcourir les églises, quand on y célébrait des fêtes, et je faisais alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menues monnaies. A l'égard des morceaux de pain qui m'étaient ordinairement donnés aux portes des maisons, j'en vendais le superflu aux pauvres honteux qui, par la secrète assistance des fidèles, étaient en état de les payer comptant. Des villageois, et d'autres gens qui engraissaient de la volaille et des cochons, en achetaient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étaient ceux de mes chalands avec qui je trouvais le mieux mon compte. Je faisais encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'apportaient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne

pouvaient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, surtout pendant l'hiver.

Depuis ce temps-là, ayant fait connaissance avec les premiers docteurs de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils et par leur exemple. J'allais avec eux dans les grandes maisons, quand on y faisait des aumônes publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'hôtel de l'ambassadeur de France, j'entendis un de mes confrères qui disait derrière moi : Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol, il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en veut point. Cela nous perd : on juge par là que les pauvres, pour la plupart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connaissait, ayant ouï ces paroles, dit au gueux qui venait de les prononcer : Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un étranger qui n'est pas encore instruit de nos règles. Laissez-moi faire; je veux l'endoctriner : il n'a pas la tête dure, et je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appela tout bas, et, me tirant à l'écart, il me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne j'étais, comment je me nommais, depuis quel temps je demeurais à Rome; et quand

j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me représenta, mais avec beaucoup de douceur, les considérations mutuelles que les pauvres se devaient les uns aux autres, pour le *decorum* de la gueuserie; qu'ils étaient obligés d'être unis et de s'entendre comme des frères en foire. De là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des secrets qui me firent bien connaître que j'étais encore fort au-dessous de ces grands hommes. Il m'apprit, entre autres choses dont je n'avais de ma vie entendu parler, de quelle façon je pouvais élargir mon estomac, et manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devais, lorsque je mangerais devant le monde, faire paraître une extrême avidité; ce qui était essentiel, disait-il, pour persuader que les pauvres mouraient de faim. Après cela, il finit en me disant à quelles heures il fallait que j'eusse soin de me rendre à tels ou tels endroits, dans quelles maisons il m'était permis d'entrer dans la cuisine, et même jusque dans la chambre, et il me marqua celles dont il m'était défendu de passer la porte.

Je m'imaginais qu'il avait épuisé la matière, et cependant toutes ces choses n'étaient encore rien au prix des lois de la gueuserie. Il me les fit lire chez lui, où il me mena dès que l'aumône de l'ambassadeur de France eut été distribuée.

Il ne se contenta pas de me donner la lecture de ces lois admirables ; il m'en laissa prendre une copie, afin, me dit-il, que, cessant d'y contre-trevenir par ignorance, je ne commisse plus d'actions scandaleuses. Je n'ai pas cru, lecteur, devoir supprimer ces statuts. Je vais te les rapporter tels qu'ils me furent communiqués. S'il y a des personnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs basses, est-il juste que, pour m'accommoder à l'excès de leur délicatesse, je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaisir?

CHAPITRE III.

Les lois de la gueuserie.

Comme les gueux de chaque nation se font distinguer par la manière dont ils demandent l'aumône ; que les Allemands mendient par troupes et en chantant, les Français en priant, les Flamands en faisant des révérences, les Bohémiens en disant la bonne aventure, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglais en injuriant, et les Espagnols en grondant d'un air orgueilleux : nous leur ordonnons à tous d'observer les statuts suivans, sous peine de désobéissance :

1° Nous défendons à tout mendiant blessé ou estropié, de quelque nation qu'il soit, de paraître dans les endroits où seront d'autres gueux pleins de vigueur et de santé, à cause de l'avantage qu'il aurait sur eux; comme aussi nous faisons défense à ceux qui n'ont aucune incommodité de faire aucune liaison, de quelque façon que ce puisse être, avec des aveugles, diseurs d'oraisons, saltimbanques, poètes, musiciens, captifs rachetés, ni même avec de vieux soldats échappés d'une déroute, non plus qu'avec des matelots sauvés d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour subsister, leur manière de gueuser étant différente, il est nécessaire que chaque société s'en tienne à ses réglemens.

2° Nous ordonnons que dans chaque pays les mendians aient des tavernes fixes, où puissent présider trois ou quatre de leurs anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité; auxquels dits anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir, dans lesdites tavernes, de toutes les affaires du monde, et de dire avec liberté tout ce qu'ils en pensent : permettons en même temps aux autres gueux de conter leurs faits héroïques, ainsi que les exploits de leurs prédécesseurs, et de parler de batailles où ils ne se seront point trouvés.

3° Que tout pauvre mendiant soit tenu de

porter à la main un bâton, ferré même s'il se peut, pour s'en servir dans l'occasion, à peine de s'en repentir.

4° Qu'il prenne garde surtout d'avoir sur lui quelque chose de neuf; que tous ses vêtemens soient usés, déchirés ou rapiécetés; rien ne produisant un plus mauvais effet que de gueuser avec un habit neuf : bien entendu toutefois que si en demandant l'aumône un mendiant reçoit quelque harde neuve, il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçue, mais non pas plus long-temps; nous voulons qu'ils s'en défasse dès le lendemain.

5° Pour prévenir toute dispute qui pourrait naître entre les confrères pour les postes, nous entendons que l'ancienneté de la possession prévale, et qu'on n'ait aucun égard pour les personnes.

6° Que deux mendians infirmes ou estropiés gueusent ensemble s'ils veulent, et se traitent de frère; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour à tour d'un ton de voix différent, et de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent sur la même ligne des deux côtés d'une rue, en chantant chacun ses disgrâces, et qu'ils partagent ensuite ce qu'ils auront gagné.

7° Qu'il soit permis à un gueux de porter, pendant l'hiver, un vieux torchon sur sa tête en guise de bonnet, tant pour se garantir du froid

que pour faire le malade. De plus, il pourra se servir de deux potences, et avoir un pied attaché au derrière.

8° Tout mendiant peut avoir bourse et bourson; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans son chapeau.

9° Qu'aucun de nos confrères n'ait l'indiscrétion de découvrir les mystères de notre société aux personnes qui n'y seront pas initiées.

10° Si quelqu'un de nos pauvres est assez heureux pour faire une découverte dans l'art de gueuser, il faut qu'il la communique à la compagnie, afin qu'elle puisse s'en servir; les biens de l'esprit devant être communs entre tous les frères gueuseurs. Cependant, pour récompenser l'inventeur et mieux exciter son génie à découvrir de nouvelles ruses, nous lui accordons un privilége exclusif pour jouir trois mois de son travail; et pendant ce temps-là nous défendons à tous ses autres confrères de le contrefaire, à peine de confiscation, à son profit, de tout ce qu'ils pourraient avoir gagné par ce moyen.

11° Nous exhortons les frères à s'indiquer franchement et de bonne foi, les uns aux autres, les maisons où ils auront appris que l'on doit faire la charité publiquement ou en particulier, spécialement les maisons où l'on joue, et celles où les galans vont courtiser leurs dames, les aumônes étant certaines dans ces endroits-là.

12° Que nos gueux soient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chasse, comme chiens couchans et lévriers, ni même des roquets; les aveugles seuls ayant le droit de se faire ac compagner dans la ville par un petit chien attaché à une ficelle. Cette défense pourtant ne regarde pas ceux de nos frères qui ont des chiens à talens. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires; qu'ils les fassent danser ou sauter dans des cerceaux; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'arrêter devant la porte d'une église où il y aura d'autres gueux de la société, attendu que cela porterait à ceux-ci un notable préjudice.

13° Qu'un mendiant se garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poisson pour son compte, à moins que la nécessité l'y oblige; car cette action est d'une très-dangereuse conséquence.

14° Nous permettons aux gueux qui n'ont point d'enfans d'en louer jusqu'à quatre pour les mener avec eux dans les églises les jours de fêtes, mais qu'ils n'en prennent pas au-dessus de cinq ans, et, s'il se peut, que ces enfans paraissent jumeaux. Si c'est une femme qui les mène, qu'elle ne manque pas d'en avoir un pendu à la mamelle; et si c'est un homme, qu'il ait soin d'en porter toujours un entre ses bras; il tiendra les autres par la main.

15° Que ceux qui auront des enfans les dressent, jusqu'à l'âge de six ans, à bien quêter dans les églises; qu'ils les laissent aller seuls, sans pourtant les perdre de vue, après leur avoir appris à demander l'aumône pour leurs pères et mères qui sont dans leur lit malades à l'extrémité. Mais sitôt que ces mêmes enfans auront attrapé leur septième année, nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre conduite, comme déjà majeurs, et qu'on se contente de les assujettir à se rendre au logis aux heures réglées.

16° Les gueux de la vieille roche, ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs ancêtres qui les ont élevés dans la gueuserie, ne consentiront jamais que leurs enfans embrassent une autre profession que la leur, ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un; et si ces enfans veulent se montrer dignes de leurs pères, ils auront en horreur toute autre condition.

17° Quoique la sainte paresse soit la première divinité dont nous encensions les autels, nous jugeons à propos de prescrire à nous mendians les heures auquelles ils doivent se lever. Qu'ils soient habillés et même sortis de chez eux à sept heures en hiver, et à cinq en été; qu'ils se mettent encore plus tôt en campagne s'ils se sentent le cœur au métier; et qu'ils se retirent dans leurs gîtes une demi-heure avant la nuit, si ce n'est dans les cas extraordinaires, et qui leur

seront annoncés par les anciens de la société.

18° Seront déclarés infâmes et bannis de la compagnie tous ceux qui seront assez hardis pour escamoter, recéler, dépouiller les petits enfans, ou faire d'autres friponneries.

19° Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous statuons et ordonnons qu'à l'avenir un frère qui aura douze ans accomplis ne sera plus obligé de faire que trois années de noviciat, au lieu de cinq; et nous prétendons qu'après ledit temps de trois années il soit tenu pour profès, et reconnu pour un sujet qui a dûment satisfait à l'institution.

20° Nous exigeons en même temps dudit frère qu'il fasse serment d'être fidèle à la société, de ne la point quitter, et de ne songer jamais à se soustraire à notre obéissance sans congé spécial; promettant encore de garder religieusement nos statuts, sous les peines portées par eux.

CHAPITRE IV.

De l'aventure désagréable qui arriva au pauvre Guzman en gueusant dans la ville de Rome pendant le temps de la méridienne.

Outre ces lois, le docteur qui venait de me les communiquer m'en apprit encore d'autres, qu'il

me dit avoir été établies par les plus fameux mendians d'Italie, et particulièrement par le célèbre Albert, surnommé par excellence Messer Morcon [1], c'est-à-dire Grand-Boyau, que l'on regardait à Rome comme le généralissime des gueux. Il méritait véritablement ce titre, et même celui de prince de la gueuserie, ou, si vous voulez, d'archigueux de la chrétienté.

Il était digne de gouverner l'empire des fainéans, tant à cause de sa bonne mine, que de ses mœurs et de son esprit. Il mangeait dans un seul repas deux fressures entières de mouton, avec les pieds, une tétine de vache, et dix livres de pain, sans parler des graillons dont il était rarement dépourvu : ajoutez à cela qu'il buvait à proportion. Il est vrai qu'il recevait, en récompense, plus d'aumônes lui seul que dix pauvres des plus estropiés : aussi avait-il besoin d'une plus grande assistance que les autres. Quoiqu'il mangeât toutes les provisions qu'on lui donnait, et qu'il employât tout son argent à boire, il se trouvait souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres gueux, qui, comme ses vassaux, se faisaient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais soûl ni de vin ni de viande. Il allait ordinairement, en hiver comme

[1] *Morcon* signifie en effet en espagnol *grand boyau*, gros boudin, mais l'auteur n'aurait pas dû emprunter à cette langue le nom d'une excellente italienne. E. J.

en été, l'estomac et le ventre nus. Point de chemise, point de bas. Il avait la tête découverte en tout temps, le menton bien rasé, et la peau si luisante, qu'elle semblait avoir été frottée de lard.

Entre autres règlemens que fit ce Messer Morcon pendant son règne, il y en a un qui mérite bien d'être rapporté. Il ordonna aux mendians de sa société de coucher sur la terre sans matelas ni oreillers, et de cesser de gueuser dans la journée dès qu'ils auraient gagné de quoi vivre tout le jour, disant qu'un véritable gueux devait être entièrement abandonné à la Providence et ne songer jamais au lendemain,

J'appris par cœur toutes les lois de gueuserie que mon docteur m'avait enseignées; mais je me contentais d'observer les plus essentielles. Néanmoins, comme j'avais l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassais, il m'arrivait souvent de basarder des démarches qui ne tournaient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut, entre autres, celle que je fis un jour du mois de septembre. Il faisait une chaleur excessive; je m'avisai l'après-dînée, entre une heure et deux, d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étais mis dans la tête qu'on ne manquerait pas de croire qu'il fallait que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un

temps si chaud. Je comptais que ce serait à qui m'apporterait des vivres ou de l'argent; néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faisais retentir l'air, que des rebuffades et des injures.

Je gagnai un autre quartier, dans l'espérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton : personne ne me répondit. Je recommençai jusqu'à trois ou quatre fois très-rudement; mais dans le temps que je m'obstinai à vouloir que quelqu'un de la maison me fît connaître qu'on m'y entendait, il parut à une fenêtre un garçon de cuisine qui lavait apparemment la vaisselle, et qui, pour prix de mon opiniâtreté, me versa sur la tête une chaudronnée d'eau bouillante; après quoi il se mit à crier : *Gare l'eau là-bas.*

Sitôt que je me sentis baptiser si chaudement, je poussai un cri si effroyable et fis mille grimaces, comme si j'eusse souffert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde : les uns blâmèrent le garçon de cuisine; mais tous les autres me dirent que j'avais tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormaient, et que si je n'avais point envie de prendre du repos, je ne devais pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchés de compassion, et qui, pour me

consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnaie, avec quoi je me retirai pour aller m'essuyer au logis. C'est fort bien fait, me disais-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point?

J'étais déjà fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre société, et mon voisin, m'appela. J'entrai dans une cave où il faisait sa résidence; il me présenta un vieux tabouret boiteux, et quand je fus assis, il me demanda d'où je venais, de quel bain je sortais, et qui m'avait si bien ajusté. Je lui contai mon aventure; il en rit de tout son cœur: c'était un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé et destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Guzman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il coule dans tes veines un sang trop chaud. Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes? Mais puisque nous sommes tous deux du même pays, et que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premièrement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi: les bourgeois, aussi bien que les personnes de qualité, font, dans ce temps-là, ce que nous appelons la sieste en Espagne; et c'est leur faire de

la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, et qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis, ou qu'on n'y veut pas être; et par conséquent il doit passer son chemin, sans s'arrêter à perdre là son temps. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui savent bien nous distinguer des autres hommes, et qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haïssent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner, pousuivit-il, c'est de t'avertir que tu es Espagnol; ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches qui non seulement ne nous assistent jamais, mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ces discours durs que par des paroles pleines de douceur et d'humilité. Autre conseil très-important : si, par hasard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'approches d'un cavalier qui dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôte son gant et met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action; mais si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que

pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin, et ne gronde pas entre tes dents; car peut-être a-t-il près de lui un autre cavalier qui veût te faire l'aumône, et que tes murmures détourneraient de son dessein.

Après que le vieux Cordouan m'eut donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle manière on pouvait faire naître une fausse lèpre et des ulcères; comme on faisait enfler une jambe; par quelle adresse un bras paraissait tout disloqué, et avec quoi l'on rendait un visage plus pâle que celui d'un mort. Il possédait enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi, que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissés à personne. En effet, il cessa de vivre peu de jours après.

CHAPITRE V.

De l'agréable vie que Gusman menait avec ses confrères. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Histoire d'un gueux qui mourut à Florence.

Malgré la disposition textuelle du dixième statut de la gueuserie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes confrères des secrets du Cordouan, qui ne les avait révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une

union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze, et nous passions le temps à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventait; il y avait même des gueux qui découvraient des manières de bénédictions dont ils faisaient trafic, et qu'ils vendaient aux autres, qui les achetaient à cause de la nouveauté.

Les jours de fète nous étions de grand matin dans les églises où il y avait indulgence plénière; nous nous empressions à occuper les meilleures places : c'était à qui serait auprès du bénitier, ou à l'entrée de la chapelle de la Station. Nous y demeurions toute la matinée, et le plus souvent nous sortions de la ville le soir pour courir les villages des environs, aussi bien que les fermes et les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guère sans être chargés de pièces de lard, de pain, d'œufs et de fromage, quelquefois même de vieilles hardes; tant nous savions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venait à paraître sur notre chemin, du plus loin que nous l'apercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives et à demander l'aumône, pour lui donner tout le temps de mettre la main à la poche; autrement elle aurait pu passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs bourgeois

ensemble, et que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouait un rôle : l'un faisait le boiteux, l'autre l'aveugle; celui-ci le manchot, celui-là le muet; un autre se tordait la bouche, ou marchait les jambes renversées ; un autre marchait avec des potences; nous faisions enfin toutes sortes de figures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête, pour rendre la scène plus touchante.

Il fallait entendre les vœux que nous faisions pour tirer la moelle de leur bourse : nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfans, bénir leur commerce, et leur conserver la santé; par des semblables souhaits, nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne se faisait pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aile : nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnait la fête, et d'y trouver nos franches lippées. Hôtels d'évêques, de cardinaux, d'ambassadeurs, toutes les grandes maisons nous étaient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eussions rien.

Je ne sais comment mes camarades se trouvaient affectés quand ils recevaient la charité des mains d'une dame jolie; pour moi, misérable pécheur, lorsque je me présentais devant une

jeune personne qui m'enchantait par sa figure, je lui demandais l'aumône en face, et la regardais fixement entre deux yeux. Si elle me donnait elle-même de l'argent, je pressais tendrement sa main entre les miennes, et la baisais avant qu'elle m'échappât. Mais je faisais cette action téméraire d'un air si respectueux, ou, pour mieux dire, si hypocrite, que la dame, n'étant point en garde contre mon plaisir, prenait ce trait insolent pour un transport de reconnaissance.

Les plaisirs de la vie, que l'on croit faits pour les grands du monde et les riches, sont plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût et de tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auraient pas d'autre avantage que celui de pouvoir demander et recevoir sans peine et sans honte, c'est un privilége que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains, qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples ; mais la différence qu'il y a entre les souverains et les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres et qu'au contraire les autres n'en demandent guère qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des mendians; mais tous ne connaissent pas leur bonheur. La plupart, uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur féli-

cité; ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès, et sans crainte d'avoir mal placé son argent, d'être au-dessus des intrigues d'état, des affaires du négoce, et de tous les embarras où les autres sont plongés jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devait être un grand philosophe !

Je croirais volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de temps en temps cette malicieuse déesse ne prenait plaisir à l'exercer sur eux, en leur faisant éprouver de petites disgrâces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulais aller par curiosité, n'imaginant pas qu'un homme qui pouvait déjà se donner pour habile dans le métier ne serait pas plus tôt dans ce pays-là, qu'il tomberait sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas sitôt rendu, que me couvrant la tête d'une fausse teigne, que je savais admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hasard, et, après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitans des deux sexes suivirent son exemple, et ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fête, me paraissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcère à la jambe, et je m'en fis bien-

tôt venir un, en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avait enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qu'il me semblait, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causait mon ulcère, je m'attirai les yeux des personnes qui passaient. Il me parut même que j'excitais leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avais négligé de le rendre pâle, démentît mes plaintes, et dût inspirer de la défiance ; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près : et je recevais plus d'aumônes seul que tous les autres gueux qui étaient là, et qui m'auraient voulu voir au diable avec mon ulcère.

Le gouverneur, pour mes péchés, s'avisa de venir entendre la messe dans cette église. Il jeta la vue sur moi, et me reconnut à la voix. Il lui aurait été impossible de me démêler autrement, puisque j'avais alors la tête enveloppée d'une serviette qui me descendait jusque sur le nez. C'était un homme qui avait de l'esprit et beaucoup d'expérience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même : Depuis quatre jours que j'ai vu ce drôle-là, se peut-il qu'il lui soit venu un ulcère à la jambe ? Il y a quelque chose là-dessous ; approfondissons un peu cela. Mon

ami, me dit-il en m'adressant la parole, vous êtes tout nu; votre misère me touche; suivez-moi, je veux vous faire donner une chemise.

J'eus l'imprudence de lui obéir, sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein; car, pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avait, je te réponds que, malgré les gens de sa suite, je me serais dérobé au châtiment qu'il me préparait. Lorsque nous fûmes arrivés chez lui, il m'envisagea d'un air si froid et si sévère, que j'en conçus un malheureux présage; puis il me demanda si ce n'était pas moi qu'il avait vu à la porte d'une église, la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette question, et n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête; et n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit: Apprends-moi par quel remède singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avais il y a quatre jours: de plus, ajouta-t-il, je ne conçois pas comment avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcère à la jambe. Seigneur, lui répondis-je, tout déconcerté et ne sachant ce que je disais; je l'ignore... mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signifiait, et j'aurais fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été fermée; mais elle l'était, et

il n'y avait pas moyen de m'échapper : enfin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe, et, tout habile homme qu'il était, il y aurait peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui eût dit tout bas les raisons qu'il avait pour me faire croire un fourbe. Après cela, le chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité. Il observa de nouveau l'ulcère, et dit d'un air de capacité : Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil : qu'on m'apporte de l'eau chaude, et je vous prouverai ce que j'avance. On fit aussitôt chauffer de l'eau, avec quoi le chirurgien me lava et frotta la jambe, qui devint en un instant si nette et si saine, que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le gouverneur, jugeant qu'il était de son devoir de récompenser mon adresse, me fit donner la chemise qu'il avait eu la bonté de me promettre; elle me fut appliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux domestique, qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage; après quoi on me pria de sortir de la ville sur le champ, en m'assurant que j'en recevrais bien davantage si je m'avisais d'y revenir.

Il y avait du superflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte; il suffisait, pour m'en ôter l'envie, que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite

ville en serrant les épaules, et je regagnai le plus tôt qu'il me fut possible les terres du pape. Je donnai mille bénédictions à ma chère Rome, dès que je l'aperçus; je pleurai de joie en la revoyant, et souhaitai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser.

J'allai rejoindre mes camarades, à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sue, ils se seraient long-temps moqués de moi, d'avoir été de gaité de cœur me faire fouetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avais parcouru par curiosité quelques villages voisins; mais qu'il me semblait que hors de Rome il n'y avait point de salut pour les gens de notre espèce. J'ai effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction, où nous étions si bien nourris, et où nous recevions tous les jours quelques menues monnaies. Grain à grain la poule remplit son ventre. Nous amassions notre argent, et après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtemens, sous des pièces qui cachaient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvait dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avait parmi nous de vieux coquins qui portaient sur eux des trésors. Les pauvres sont avares et cruels; ils possèdent ces deux vices au suprême degré. Je puis te citer un exemple fort singulier de leur avarice et de leur cruauté, en t'apprenant l'histoire d'un gueux que

j'ai connu; elle est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Un pauvre mendiant génois, nommée Pantalon Castello, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir. Pour cet effet, abusant de la facilité qu'il y a de disloquer et de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau-né, il eut la barbarie d'estropier le sien. Peut-être, lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux gueux. J'en demeure d'accord : les mendians de toutes les nations du monde sont sujets à cette inhumanité pour exciter la compassion des peuples; mais notre Pantalon, comme Génois, voulut surpasser tous les pères là-dessus ; il défigura son fils de telle façon, qu'il en fit un monstre sans pareil. Ce malheureux enfant, en qui tout était contrefait, à l'exception de la langue et des bras, auxquels on n'avait pas touché, étant sorti de l'enfance, allait par les rues, dans une espèce de cage, sur un petit âne qu'il conduisait lui-même avec ses mains.

Si son corps n'avait pas la forme humaine, en récompense son esprit était excellent. Il en donnait des marques à mesure qu'il avançait en âge. Il faisait surtout des reparties si plaisantes et si spirituelles, que tout le monde en était charmé.

Il recevait de grandes aumônes, qu'il ne devait pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspirait. Fait comme il l'était, il ne laissa pas de vivre soixante-douze ans, après lesquels il tomba malade et sentant bien qu'il mourrait de sa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour confesseur un habile et bon religieux qu'il connaissait;, et s'étant entretenu avec lui de ses affaires tant spirituelles que temporelles, il fit venir un notaire, et lui dicta son testament en ces termes: « Je laisse mon âme à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre, et je veux être enterré dans ma paroisse. *Item*, j'ordonne que mon âne soit vendu, et que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à payer les frais de mon enterrement. Pour le bât, je le lègue au grand-duc mon seigneur, à qui il appartient de droit, et que je nomme exécuteur testamentaire et mon héritier universel.

Ce gueux mourut peu de jours après, et son testament, rendu public, devint le sujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avait été toute sa vie un plaisant et un rieur, s'imaginait qu'il n'avait fait cet acte, qui paraissait burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le public; mais le grand-duc en jugea tout autrement. Comme il avait cent fois entendu parler du testateur et de son bon esprit, il soupçonna

que le testament n'était pas sans mystère. Pour s'en éclaircir, il se fit apporter dans son palais le bât dont il avait hérité. Il ordonna qu'on le défît en présence de toute la cour, qui ne fut pas peu surprise d'en voir sortir diverses pièces d'or, jusqu'à la valeur de trois mille six cents écus de quatre cents maravédis chacun. On sut après cela que c'était par l'avis de son confesseur qu'il avait ainsi disposé de son bien, dont le grand-duc, en prince juste et pieux, fit un très-bon usage, puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelqus messes à perpétuité pour le testateur.

CHAPITRE VI.

De la compassion que Guzman fit à un cardinal, et quelle en fut la suite.

Un beau jour, m'étant levé de grand matin, suivant ma coutume, j'allai m'asseoir à la porte d'un cardinal qui passait pour un des plus charitables de Rome. J'avais pris la peine de faire enfler une de mes jambes, sur laquelle on voyait un ulcère à braver l'examen des plus clairvoyans chirurgiens. Je n'avais pas oublié pour le coup de rendre mon visage pâle : je n'aurais pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus tristes accens que

ma voix pouvait former; et, demandant douloureusement l'aumône, j'attendris plusieurs domestiques qui entrèrent ou sortirent. Ils me donnèrent quelque chose. Mais je ne faisais que peloter en attendant partie. C'était au maître que j'en voulais. Il parut enfin. Sitôt que je l'aperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, et je l'apostrophai dans ces termes : « O noble chrétien, ami de Jésus-Christ, ayez pitié de ce pauvre pécheur affligé, qui se trouve estropié à la fleur de son âge : que votre éminence, monseigneur, soit touchée de ma misère, et louée soit la passion de notre Rédempteur. »

Le cardinal, qui était un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre; et ne regardant que Jésus-Christ dans ma personne, il dit aux domestiques qui le suivaient : Prenez ce pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon appartement : qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent; qu'on lui donne du linge blanc; qu'on le mette dans mon propre lit, et qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur-le-champ. O charité! qui dois faire honte à tant de prélats, qui croient que le ciel leur doit encore du reste quand ils font la moindre attention à la misère d'un pauvre! Mon cardinal ne se contenta point de cela; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur

recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir; et, après leur avoir promis de les bien récompenser, il sortit pour aller où ses affaires l'appelaient.

Sur la foi de cette promesse, les chirurgiens commencèrent à considérer mon ulcère, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il semblait effectivement que la gangrène y fût déjà. Néanmoins, cela n'était que l'effet de quelques herbes, et ne durait qu'un certain espace de temps; après quoi, si l'on n'avait soin de renouveler le secret, la jambe redevenait dans son état naturel. Mes examinateurs quittèrent leurs manteaux, tirèrent leurs étuis, demandèrent du feu dans un réchaud, du linge blanc et fin, du lait et des œufs. Pendant qu'on se disposait dans la maison à donner ce qu'ils souhaitaient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avais, et si je ne savais point qu'elle en pouvait être la cause; si je buvais du vin, et quelle était ma nourriture ordinaire : en un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion, et auxquelles je ne répondis rien, tant j'avais l'esprit troublé et effrayé du terrible appareil qui se présentait à ma vue. J'étais dans une grande perplexité, ne sachant à quel saint me vouer; car je ne croyais pas qu'il y en eût au ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins

alors de ce qui m'était arrivé à Gaëte, et je craignois même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné et retourné vingt fois ma jambe, se retirèrent dans une autre chambre pour s'entretenir plus en particulier, et se communiquer leurs observations. J'eus un affreux pressentiment de cet entretien; j'appréhendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre et les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyais déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte; et prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces messieurs qui disait à l'autre : Confrère, voilà de quoi nous occuper long-temps, pour peu que nous voulions nous entendre : le feu est à cette jambe, et nous pouvons mener cela bien loin. Vous moquez-vous? répondit l'autre. Il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main; c'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avait parlé le premier; par saint Côme, je me connais en ulcères, et je soutiens qu'en voici un gangrené. Non, non, mon ami, repartit l'autre; croyez-moi, notre patient est un fourbe; il n'a point de mal véritable. Je sais bien de quelle facon il s'est fait venir ce faux ulcère. J'en ai déjà vu de semblables, et je connais les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est.

A ces mots, le chirurgien qui avait été ma dupe en fut tout honteux : mais s'imaginant qu'il y allait de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se rendit point à celui de son camarade ; ce qui fit naître entre eux une dispute qui serait devenue très-vive, si le plus habile des deux n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son confrère de vouloir examiner de nouveau ma jambe. Faites-y, lui dit-il, plus d'attention ; vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre chirurgien ; je vais y regarder de plus près ; et si je trouve en effet l'ulcère tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'est pas assez, répliqua le premier ; en reconnaissant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'est pas juste, s'écria son compagnon ; ne vous applaudissez pas tant d'une pareille découverte, je la pouvais faire aussi bien que vous, et je prétends que nous partagions également l'honoraire que son éminence nous donnera. Ils s'échauffèrent tous deux là-dessus ; et plutôt que de céder l'un à l'autre, ils résolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtaient à cette résolution, je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai brusquement dans la chambre où ils étaient ; je me jetai à leurs pieds ; et pleurant à chaudes larmes, car j'avais un talent tout parti-

culier pour cela, je leur adressai ces paroles : « Mes chers seigneurs, ayez pitié de votre semblable : je suis un homme comme nos seigneuries. Vous savez qu'aujourd'hui les riches sont si durs, que les pauvres, pour les attendrir, sont obligés de se couvrir le corps de plaies, et de se martyriser : encore nous arrive-t-il souvent de nous mettre sans fruit dans un état de souffrances, ou du moins pour une misérable aumône qui nous en revient. Au reste, que gagnerez-vous à découvrir ma tromperie? Vous perdrez la récompense qui vous a été promise, et qui ne peut vous échapper si vous voulez que nous agissions tous trois de concert. Vous pouvez hardiment vous fier à moi; la crainte du châtiment vous répond de ma discrétion. »

Mes chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, se déterminèrent à profiter de l'occasion qui se présentait d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord, nous repassâmes dans la chambre de son éminence, où ces deux messieurs m'ayant fait asseoir sur le lit recommencèrent à considérer ma jambe. Ils y mirent des emplâtres avec les drogues qu'ils jugèrent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle était. Ils la bandèrent ensuite, l'enveloppèrent d'une serviette, puis voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, et me

recouchèrent. Son éminence, inquiète et très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcère, qui lui avait paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable : il a déjà la gangrène à la jambe ; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu ; mais il nous faudra du temps pour en venir à bout. Il est bien heureux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains : un jour plus tard il était mort ; et c'est sans doute pour lui sauver la vie que le ciel l'a envoyé à la porte de votre éminence.

Ce rapport fit plaisir à monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvaient employer tout le temps qu'ils voudraient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il aurait soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avait en eux, et l'assurèrent qu'ils ne manqueraient pas de me venir voir l'un et l'autre deux fois par jour, attendu qu'il leur faudrait, disaient-ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourraient faire sur mon mal. Ils se retirèrent après avoir parlé de cette sorte, ce qui me rendit l'esprit plus tranquille ; car, jusquà ce moment, je m'étais toujours défié de ces deux bourreaux : j'avais

craint qu'ils ne découvrissent ma fourberie, quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus longs que trois siècles, tant il est difficile de perdre l'habitude de jouer et de gueuser. J'avais beau être couché et nourri comme monseigneur même, tout cela ne m'empêchait point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils cédèrent à mes importunités. Ils cessèrent d'entretenir l'ulcère; et quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, et renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son éminence pendant le cours de ma fausse maladie, m'était venue visiter fort souvent. J'avais eu plusieurs entretiens avec ce saint prélat, qui, m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissait, m'avait pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, et me mettre au nombre de ses pages; honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser.

CHAPITRE VII.

Il devient page de son éminence, et fait mille espiégleries.

Me voici donc tout-à-coup devenu page. C'était avoir fait un grand saut, quoique de fripon à page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près ce soit la même chose. Mais c'était tirer un poisson hors de l'eau, que de m'arracher à ma mollesse. La gueuserie était mon élément. Accoutumé aux soupes d'Égypte, je n'aimais que la taverne; c'était là mon centre. Je trouvais bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisait que par compas et par mesure; où tantôt, le flambeau à la main, j'étais occupé à monter ou à descendre pour éclairer les personnes qui entraient ou qui sortaient; et tantôt j'étais obligé de faire le pied de grue dans une chambre, où je demeurais debout deux heures entières en attendant les ordres qu'on me voudrait donner; toujours prêt à suivre les carrosses la nuit comme le jour, ou bien à servir à table et à dévorer des yeux tous les plats que je voyais dessus. En un mot, il fallait que je fusse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services, et cela depuis le premier jour de janvier jusqu'au dernier de décembre.

Ah, misérable esclave! me diras-tu; quel pro-

Et tirais-tu de tant de peines pendant l'année ! Hélas ! te répondrai-je, j'étais valet de tout le monde ; on me donnait un habit, mais c'était moins pour m'en couvrir que pour faire honneur à mon maître. Je ne gagnais que la gale et des rhumes, avec quelques bouts de bougies que je dérobais et vendais à des savetiers ; encore avais-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous, si nous étions pris sur le fait ! nous étions sûrs d'avoir les étrivières. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux, nous mettions quelquefois la main sur des friandises que nous mangions à la dérobée ; mais ces sortes de tours demandaient une subtilité que tous mes camarades n'avaient pas ; et je me souviens qu'un jour il arriva un accident désagréable à un page des moins déniaisés : le sot, en desservant, s'avisa d'escamoter quelques rayons de miel, qu'il enveloppa dans son mouchoir à la hâte et fourra dans sa poche. Comme il faisait alors une chaleur excessive, le miel se fondit, et commença de couler le long de la jambe du page. Le hasard voulut que le cardinal s'en aperçût ; et, se doutant bien de ce que c'était, il se prit à rire de toute sa force ; ensuite s'adressant à ce nigaud : Page, lui dit-il, je vois sortir du sang de votre jambe : quelle blessure y avez-vous ? A cette question, tous les convives, qui étaient en assez grand

nombre, jetèrent les yeux sur la jambe du voleur, ainsi que les autres domestiques de son éminence, et le pauvre diable de page eut la confusion de remarquer que son crime était découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'essuyer toutes les risées qu'il excita ; mais il paya bien plus cher ses rayons, dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ses confrères étaient aussi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux ; et comme je ne pouvais m'empêcher de suivre mes anciennes habitudes, je m'occupais à les redresser. Je leur volais ce qu'ils avaient de meilleur, quelque soin qu'ils prissent de se garantir de mes griffes, ce qui les dégourdit en peu de temps. Monseigneur avait dans un cabinet voisin de sa chambre une grande caisse de bois blanc remplie de toutes sortes de confitures sèches, qu'il aimait beaucoup. Il y avait entre autres choses, de la bergamote d'Aranjuez, des pruneaux de Gênes, des melons de Grenade, des citrons de Séville, des oranges de Placencia, des limons de Murcie, des concombres de Valence, des pommes d'amour de Tolède, des pêches d'Aragon, et des racines de Malaga ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus vanté en fait de confitures se trouvait dans cette bienheureuse caisse, qui me faisait venir l'eau à la bouche toutes les fois que son éminence m'en donnait la clef pour en tirer ce

qu'elle désirait. Mais ce qui me fâchait fort, c'est qu'elle affectait toujours d'être présente, comme si ma fidélité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avais de tâter de ces beaux fruits confits. Enfin la tentation devint telle, que, n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse, large d'une aune et longue de deux et demie, avait une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis, fourrant d'autres bâtons plus gros de distance en distance jusqu'à la serrure, je fis de cette manière, au coin par lequel j'avais commencé, une ouverture assez grande pour y passer mon petit bras; mais comme je ne pouvais choisir que jusqu'où ma main s'étendait, j'eus l'industrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignés. C'est ainsi que je me rendis maître de la caisse sans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai si souvent mes bâtons qu'il y parut. Le cardinal aperçut par-ci par-là des creux qui lui donnèrent bien à penser; et un jour, entre autres, qu'il eut envie de goûter d'un très-beau citron de Séville qu'il avait remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il appela ses principaux officiers : il leur dit d'un

air irrité qu'il voulait savoir lequel de ses domestiques avait eu l'insolence d'ouvrir sa caisse, et de toucher à des fruits qu'il conservait avec tant de soin. Il chargea le *mayordomo*, qui était un prêtre sévère et mélancolique, de faire une exacte recherche de l'auteur d'un coup si hardi. Le majordome fit tomber ses soupçons sur les pages. Il nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre ; mais il eut beau visiter nos poches, et nous faire des menaces, il n'en fut pas plus avancé : j'avais mangé et déjà digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit; on n'en parla plus : cependant monseigneur ne l'oublia point; et moi, de mon côté, je me tins sur mes gardes. Je n'osai, pendant quelques jours, retourner à la caisse, pas même la regarder : cela ne laissait pas de me faire de la peine. J'avais pris goût aux confitures; et, loin d'y renoncer, je n'attendais que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offrait une après-dînée que mon maître jouait avec d'autres cardinaux. Je m'imaginai que, tandis qu'il serait occupé du jeu, j'aurais tout le loisir de faire ce que je désirais. Dans cette confiance, j'allai chercher mes outils, que j'avais bien cachés, et je me glissai dans le cabinet sans que personne m'aperçût. J'avais déjà levé le couvercle, et fourré mon bras dans la caisse, lorsque monseigneur, attiré par

un besoin pressant, vint dans la chambre où il couchait; et n'y rencontrant aucun page, il prit lui-même un pot de chambre qui était sous son lit. Je l'entendis, et, voulant aussitôt retirer mon bras, j'agis avec tant de trouble et de précipitation, que je fis sauter en l'air un de mes bâtons, et tomber le couvercle sur mon bras : de manière que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le cardinal ayant ouï le bruit de la chute du bâton trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet, et me trouvant dans l'état où j'étais : Ah, ah ! mon ami Guzman, s'écria-t-il, c'est donc vous qui volez mes fruits ! Les grimaces que je faisais, et le chagrin que j'avais de me voir surpris, lui donnèrent une si grande envie de rire, qu'il ne put s'empêcher d'éclater. Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confusion. Ils quittèrent le jeu, accoururent à sa voix ; et après qu'ils se furent bien épanoui la rate à mes dépens, ils le prièrent de me pardonner pour cette fois, en lui disant que je n'y retournerais plus. Mais mon maître fut inexorable ; il accorda seulement à leurs prières, qu'au lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui semblais bien mériter, je n'en recevrais que la moitié. Il en fallut passer par là ; et le domine[1] Nicolao, mon ennemi mortel, ayant été

[1] *Le domine*, le magister. C'est le nom latin dont les écoliers espagnols se servent en parlant à leur maître. On dit aussi,

chargé de me les donner dans son appartement, s'acquitta de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentais encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bientôt mon ressentiment. Voici de quelle manière. Nous étions alors dans le temps des cousins, et il y en avait cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le majordome, qui aimait ses aises, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il en était fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole : Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours : nous avons en Espagne un secret infaillible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-là ; je vous l'enseignerai si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez, repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinaigre : ils ne l'auront pas sitôt senti, qu'ils viendront se jeter dessus, et un moment après ils tomberont tous raides morts.

Il me crut, et dès la première nuit il voulut faire l'expérience de mon secret; mais il ne fit par là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à l'ordinaire. Ils pensèrent lui

en italien, *il domine*, pour le prêtre du village; *o domine Dio*, ô seigneur Dieu! du vocatif latin *domine*, ô seigneur.

E. J.

manger le nez et lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets en voulant tuer ces petites bêtes, à mesure qu'il les sentait sur son visage. Enfin il combattit contre elles jusqu'au jour, dont la clarté lui fit connaître qu'il n'était pas sorti victorieux de son combat, et que ses ennemis, qu'il croyait avoir écrasés, lui étaient presque tous échappés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans son appartement, et je jugeai bien à ses yeux bouffis que les cousins l'avaient tourmenté. Il me l'avoua d'abord, en me disant que mon secret ne valait rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'ayez pas laissé assez long-temps le persil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes servi n'ait point de force; car je vous assure qu'en portant tous les soirs dans ma chambre un bouquet de persil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chassé les cousins qui y venaient auparavant en très-grand nombre. Le majordome fut assez sot pour me croire encore. Il mit une botte de persil dans le vinaigre le plus fort qu'il put trouver. Il l'y laissa tremper pendant six heures entières; puis il en parsema non seulement son lit, mais toute sa chambre même; aussi Dieu sait ce qu'il en arriva : je crois que tous les cousins du voisinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurèrent tellement, qu'il avait l'air d'un lépreux. Il m'aurait volontiers assommé le jour

suivant s'il m'eût rencontré. Mais son éminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait appeler tous deux, lui défendit de me maltraiter, et me fit une légère remontrance, en homme qui avait plus d'envie de rire du tour que j'avais joué, que de m'en faire un crime. Pourquoi, me dit ce bon prélat, avez-vous fait cette pièce au domine Nicolao? Monseigneur, lui répondis-je; pourquoi, lorsqu'il avait ordre de me donner douze coups de fouet pour les confitures, m'en a-t-il appliqué plus de vingt pour son compte? J'ai vengé mes meurtrissures par les siennes.

Cela se passa de cette façon. Cependant depuis l'aventure de la caisse, je n'étais plus de la chambre des pages; on n'avait pas borné au fouet mon châtiment; on m'avait de plus fait passer au quartier du chambellan, pour y servir parmi les laquais, en attendant qu'on me rappelât à mon premier poste. Le chambellan pouvait passer pour un bon homme, plein d'honneur et de bonne foi; mais il était un peu trop scrupuleux, et même un peu visionnaire. Il avait aux environs de notre hôtel des parentes qui étaient de très-honnêtes filles, et si pauvres, qu'il leur envoyait tous les jours les deux tiers de sa portion pour les aider à subsister. Il allait aussi quelquefois dîner ou souper avec elles; ce qui donnait souvent occasion aux officiers du logis,

et particulièrement au majordome, de le railler devant son éminence pour la divertir.

Un soir le chambellan, étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son appartement, et se coucha. Le cardinal, ne le voyant point paraître au souper, demanda de ses nouvelles. Monseigneur, lui dit un de ses officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussitôt son éminence voulut savoir quel mal il pouvait avoir; et, pour en être instruite, elle ordonna à un de ses gentilshommes de l'aller voir sur-le-champ. L'officier s'acquitta de sa commission fort exactement, et vint dire que l'indisposition du malade était si légère, qu'il n'avait besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte; mais le secrétaire Nicolao, toujours prêt à faire quelque pièce au bon chambellan, ayant appris le lendemain matin qu'il se portait beaucoup mieux, et qu'il dormait, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministère d'un laquais qu'il gagna, un de nos pages déguisé en femme. Le page, à qui l'on avait bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit, où il se cacha derrière une tapisserie. Le secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du cardinal, qui lui demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a dit qu'il a passé la nuit assez mal, mais qu'il est mieux présentement. Son éminence, qui ai-

mait tous ses domestiques comme un père aime ses enfans, prit, sur ce rapport, la charitable résolution d'aller visiter notre chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son maître lui voulait faire.

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, et s'assit sur une chaise auprès de son lit; mais à peine fut-il assis, qu'on vit tout à coup sortir de la ruelle le page travesti, lequel, contrefaisant à merveille une femme embarrassée et qui cherchait à s'enfuir, se sauva en disant: Ah! bon Dieu, je suis perdue! que va penser de moi son éminence? Le cardinal qui n'avait point été préparé à cette scène, et qui croyait son chambellan un saint personnage, parut extrêmement surpris de cette vue; mais quelque fût son étonnement, il n'approchait point encore de celui du scrupuleux chambellan, qui, comme frappé d'une horrible vision, s'écria que c'était assurément le diable qui était venu pour le tenter. Cela lui causa une si grande agitation, que, dans le trouble où étaient ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne sortît de son lit tout en chemise devant monseigneur, et ne prît la fuite. Comme tous les domestiques qui étaient présens s'entendaient avec le secrétaire, ils ne purent s'empêcher de rire, ce qui fit juger au cardinal que c'était un tour qu'on jouait au chambellan. Son éminence eut pitié de ce pauvre homme, et se donna la peine elle-

même de le désabuser; après quoi elle se retira.

Tout cela venait de se passer lorsque j'arrivai. Je revenais de faire une commission dont j'avais été chargé dès le grand matin. Je trouvai le chambellan fort triste; je le priai de m'apprendre le sujet de sa tristesse. Il me conta l'aventure, en me disant qu'il ne doutait point que le domine Nicolao n'en fût l'auteur. Je voudrais, mon cher Guzman, ajouta-t-il, je voudrais pour un de mes yeux, en tirer vengeance, et faire quelque bon tour au secrétaire; mais j'ai besoin pour cela de tes conseils : un maître espiègle comme toi trouvera bientôt quelque malice qui vaudra bien la sienne. Effectivement, lui répondis-je, si j'étais à votre place, le secrétaire n'irait point au pape en demander l'absolution; je lui en ferais bien faire pénitence. Mais songez qu'il est mon supérieur, et qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des officiers qui sont au dessus de moi. Si l'on m'a pardonné la pièce que j'ai faite au domine Nicolao, c'est qu'on a considéré qu'il est naturel de se venger soi-même, et que d'ailleurs il m'avait traité trop rudement.

J'eus beau représenter au chambellan irrité que je n'osais épouser sa querelle, de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prières, l'amitié que j'avais pour lui, la haine que je sentais pour Nicolao, et enfin mon penchant à faire le mal, me déterminèrent à

servir son ressentiment. Hé bien, lui dis-je, reposez-vous sur moi; je me charge de vous rendre le petit service que vous attendez de mes talens. De mon côté, j'exige de vous que vous viviez avec le secrétaire comme si vous ne le soupçonniez nullement de l'espièglerie qu'il vous a faite. Le chambellan, tout simple qu'il était, joua si bien son rôle, que tous les domestiques y furent trompés. On crut qu'il ne se souvenait plus d'une scène qui avait été si désagréable pour lui.

Cependant je me préparais secrètement à lui tenir parole; j'achetai de la poix résine, du mastic et de l'encens. Je réduisis le tout en poudre, et le mis dans un papier que je serrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverais l'occasion. Elle s'offrit peu de temps après telle que je la pouvais désirer. Un jour que la poste partait pour l'Espagne, et que M. le secrétaire était fort occupé, je me rendis le matin à son quartier, et j'entrai dans sa garde-robe où était son valet. Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain et un morceau de jambon grillé, il ne faudrait avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner : si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon; autrement, j'en vais chercher un autre. Seigneur Guzman, me répondit aussitôt Jacques, vous avez trouvé votre homme; je sais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin; vous n'avez qu'a m'at-

tendre ici, je serai à vous dans un moment. A ces mots il disparut, et me laissa maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut-de-chausse de Nicolao, car je savais que ce secrétaire n'en mettait pas le matin, et n'avait sur sa chemise qu'une robe de chambre légère, pour écrire plus à son aise; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausse, je l'aperçus sur une chaise; je le pris, je le retournai; et après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de manière qu'il ne semblait pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guère à revenir avec du vin; mais dans le temps que nous nous disposions à déjeuner, son maître l'appela pour l'aider à s'habiller, et le retint dans sa chambre; de sorte que je fus obligé d'aller vider sa bouteille avec un autre que lui, en attendant j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

Elle fit son effet au dîner du cardinal, où il y avait un grand nombre de convives. Nous étions dans la canicule, et il faisait une chaleur très-favorable à mon dessein. Le domine Nicolao était dans la salle avec les autres officiers. Je remarquais bientôt à son action qu'il sentait dans son haut-de-chausse une démangeaison, où, par respect, il n'osait porter la main. Il ne savait quelle contenance tenir; et, par malheur pour lui, à mesure qu'il s'agitait, il augmentait son tourment. La poudre, s'attachant au poil et à la peau, l'in-

commodait à un point, qu'il lui semblait sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout : le cardinal, ayant quelque ordre à lui donner, l'appela, et pendant qu'il lui parlait à l'oreille, son éminence se boucha le nez tout à coup en disant : Qu'avez-vous donc sur vous, domine Nicolao? Vous puez l'encens et la poix résine. Le secrétaire rougit à ces paroles et s'éloigna de monseigneur, qui, s'apercevant que presque tout mes camarades, que le chambellan avait mis au fait, s'entretenaient tout bas les uns les autres en riant, me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étais assez près de lui et que je gardais mon sérieux : Guzman, me dit-il, quel sujet vos confrères ont-ils donc de rire? C'est, lui répondis-je, que M. le secrétaire s'est avisé aujourd'hui de se purger avec de la térébenthine. Le cardinal, à cette reponse, éclata de rire et toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par là qu'on lui avait fait quelque malice; et, ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissait à ses dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaisir de la compagnie. Quand il fut sorti, monseigneur, impatient de savoir quelle pièce avait été faite au secrétaire, s'adressa au chambellan, qui ne lui en cacha aucune circonstance. Cette dernière aventure acheva de me faire passer dans le palais pour un homme bien redoutable.

Enfin, après deux mois d'exil on me rappela. Je retournai à la chambre des pages, où l'on me rétablit dans mes premières fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne fût rien arrivé ; ce qui me fait souvenir de la fable de la Honte, de l'Air et de l'Eau, qui voyageaient de compagnie. En se séparant, ils se demandèrent où ils pourraient se voir. L'Air dit : On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. Moi, dit l'Eau, on me rencontre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! pour moi, dit à son tour la Honte, quand une fois on m'a perdue, on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étais plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentais honteux que d'être pris sur le fait. Enfin j'étais si enclin à la friponnerie, que je me serais, je crois, laissé tomber du haut du château Saint-Ange si j'eusse vu en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon cardinal aimait les confitures, et particulièrment celles qui venaient des Canaries dans des barils, il en faisait acheter assez souvent ; et lorsque les barils étaient vides, ils appartenaient au premier domestique qui s'en saisissait. J'en avais un qui m'était venu de cette manière, et dans lequel je serrais des mouchoirs, des cartes, des dés, et autres effets d'un pauvre page. On avertit un jour monseigneur qu'il était fraîchement arrivé à un marchand douze petits barils

de ces sortes de confitures. Son éminence chargea son majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre ; et je dis aussitôt en moi-même : Il y aura bien du malheur si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à bout, et je m'arrêtai à celui-ci. Je vidai promptement le baril où étaient mes guenilles ; puis l'ayant rempli de terre et de paille, j'y mis les fonds ainsi que les cerceaux, et le renfermai si promptement, que l'on eut dit qu'il était tout neuf ; après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devait apporter. Je ne tardai guère à les voir arriver avec le majordome qui les conduisait, et qui nous commanda de les porter dans le cabinet où son éminence avait coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril ; j'affectai d'être le dernier à prendre le mien, pour marcher après tous les autres : j'avais mes raisons pour cela. Il fallait passer devant ma chambre ; de sorte que, ne me voyant suivi de personne, j'entrai dedans, et, changeant de baril en un clin d'œil, je portai celui où il n'y avait que de la terre et de la paille, et le mis effrontément avec les autres en présence de monseigneur, que le plaisir de les voir avait attiré là. Quand ce prélat les eut regardés, il m'envisagea d'un air railleur, et me dit : Hé bien, Guzman,

que penses-tu de ces barils ? On ne peut y fourrer les bras, et les coins me paraissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut de coins, lui répondis-je froidement, on peut employer les ongles, et la main fait quelquefois l'office du bras. Oh ! je te défie, répliqua son éminence, de défaire ces barils ; cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je ; mais de grâce, monseigneur, ne me défiez de rien car le diable pourrait me suggérer l'envie de vous détromper. Ah ! volontiers, mon enfant, s'écria le cardinal, je te permets de voler, si tu le peux, de ces confitures, et je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es assez subtil pour y réussir, non seulement je te laisserai les fruits que tu m'auras dérobés, mais je t'en promets encore autant, à condition que de ton côté tu te soumettras à quelque chatiment, si ton génie est obligé de céder à la difficulté de l'entreprise.

Cela est juste, lui dis-je monseigneur, et je tôpe à l'alternative. Oui, si je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures, car je ne demande pas huit jours pour si peu de chose, je veux bien souffrir la peine qu'il plaira au domine Nicolao d'ordonner : vous jugez bien qu'après l'affaire des cousins et celle de la térébenthine, je ne puis avoir en lui un juge trop doux. Le cardinal sourit à ces derniers mots, et enfin il fut arrêté que le jour suivant je serais puni ou récompensé.

Quelles précautions son éminence ne prit-elle pas pour mettre ses barils à couvert de mes griffes ! Outre qu'elle avait la clef du cabinet où ils étaient, elle fit faire la garde à la porte par ceux de ses domestiques qui avaient le plus de part à sa confiance. Le lendemain, à son dîner, ce bon prélat attacha sa vue sur moi, et, me trouvant un peu rêveur, il me dit avec un souris : Guzman, je devine bien le sujet de ta rêverie ; tu songes tristement que tu recevras bientôt cent coup de fouet du bras vigoureux du seigneur Nicolao. C'est à quoi je ne pense nullement, lui répondis-je ; les confitures sont déjà entre mes mains.

Monseigneur, persuadé que personne n'était entré dans le cabinet ni ne pouvait avoir touché aux barils, admirait mon effronterie. Il me railla sur les étrivières qui m'étaient, disait-il, si justement dues. Je le laissai s'égayer tant qu'il voulut ; et quand je vis qu'on se disposait à servir les fruits, je me dérobai subtilement de la salle pour me rendre à ma chambre, où, étant arrivé, je tirai de mon baril des confitures dont je remplis un bassin que j'avais pris au buffet dans cette intention, et que je me hâtai de porter sur la table devant son éminence. Elle fut étrangement surprise de voir ces confitures ; à peine pouvait-elle croire ses yeux. Tenez, dit-elle au chambellan en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barils et les examinez bien ; il faut qu'il

y en ait quelqu'un de défait. Le chambellan, qui les avait rangés lui-même, les ayant trouvés bien fermés, revint et assura qu'ils étaient tous en bon état.

Ah! voici l'enclouure, dit alors le cardinal; mon pauvre Guzman, j'ai découvert ta finesse: tu auras sans doute été acheter ces fruits confits chez le même marchand qui m'a vendu mes barils, et tu prétends me faire accroire que tu me les as volés. Oh! non pas, s'il vous plaît, monsieur Guzman; il faut que vous ayez l'adresse d'ouvrir ou d'escamoter quelqu'un de mes barils, et d'en ôter des confitures : voilà notre gageure, qu'il vous en souvienne : vous serez châtié. Allons, domine Nicolao, poursivit-il, saisissez-vous de ce téméraire, et le punissez comme vous le jugerez à propos. Doucement, monseigneur, repris-je à ces dernières paroles; je conviens que je suis digne de punition si les confitures que je viens de servir sur votre table ne font pas partie de celles que votre éminence fit acheter hier; mais convenez aussi que j'ai gagné si je vous prouve le contraire, en vous faisant voir que j'ai dans ma chambre, actuellement, un des douze barils qui ont été apportés dans ce palais.

Prenez garde à ce que vous avancez, page, interrompit le chambellan : il y a douze barils dans le cabinet de monseigneur; je viens de les compter et recompter. Cela se peut, dis-je au

chambellan ; mais vous savez que le loup mange les brebis comptées. Le prélat, impatient d'apprendre la vérité du fait, acheva promptement de dîner pour aller au cabinet, où il se rendit avec tous ses convives de ce jour-là, lesquels, à mon air assuré, jugeaient que la chose pourrait bien ne pas tourner à ma confusion.

Son éminence elle-même compta les barils, et trouvant qu'il y en avait douze : Guzman, me dit-elle, tu vois qu'il n'en manque pas un, et qu'ils sont tous tels que je les ai fait acheter. Monseigneur, lui répondis-je, il y en a là douze assurément, mais ils ne sont pas tous pleins de confitures. Le cardinal, perdant patience, voulait les faire ouvrir. Non, non, m'écriai-je, il faut que je vous épargne cette peine. En disant ces mots, je montrai le baril que j'avais rempli de terre et de paille, et pendant qu'on le défonçait, je courus dans ma chambre, d'où je revins avec l'autre, qui était à demi-plein de confitures, et je racontai de quelle façon je l'avais escamoté.

Toutes les personnes qui étaient présentes louèrent fort ma subtilité, et rirent bien de l'aventure. Monseigneur, comme sa parole l'y obligeait, me fit donner un second baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faisais n'était que pour divertir mon maître. Dans le fond, son éminence, peu con-

tente de mes tours de main et du mauvais exemple que je donnais à toute sa maison, m'aurait indubitablement chassé si elle n'eût pas considéré que c'était m'exposer à faire quelque coup qui me perdrait entièrement. Ainsi ce charitable prélat, ayant pitié de moi, me gardait chez lui, malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occasions de commettre des actions plus criminelles.

CHAPITRE VIII.

Guzmân continue de faire des tours de mains chez le cardinal, qui lui donne enfin son congé.

On peut dire que ce cardinal était le meilleur de tous les maîtres passés, présens et à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien! Comme les menaces et les châtimens auraient pu m'épouvanter et m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en usage pour me corriger, outre que la douceur de son caracractère ne lui permettait pas de les employer. C'était par des remontrances sans aigreur et par des bienfaits même qu'il tâchait de m'inspirer un peu de goût pour la vertu. Si je faisais une action louable, ce qui m'arrivait très-rarement, il ne manquait jamais de m'en bien récompenser. Quand il était à table, et qu'il s'imaginait que

la peine que de les éveiller
s'endormir. Quand un pauvre
fois d'un ton élevé l'aumône à
ne lui répond rien, c'est une
personne au logis, ou qu'on n
et par conséquent il doit passer
s'arrêter à perdre là son temps.
imprudent pour ouvrir une porte
moins pour entrer dans la maiso
la rue, de peur des chiens du lo
bien nous distinguer des autres ho
nous regardant comme leurs rivau
sent naturellement.

Un des meilleurs avis que je pui
pousuivit-il, c'est de t'avertir que tu
ce qui suppose en toi une disposit
à brusquer ceux qui te refuseront la
quand tu t'adresseras à quelqu'un de
riches qui non seulement ne nous assi
mais qui nous reprochent même avec
tre fainéantise, songe qu'il ne faut r
discours durs que par des paroles ple
ceur et d'humilité. Autre conseil très
si, par hasard, ce qui m'est arrivé
ma vie, tu t'approches d'un cavalier
moment que tu lui demandes l'aum
gant et met sa main dans sa poche,
fends pas de sentir de la joie à cette
si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans

les placer pour qu'elles fussent mains. Chaque domestique dit n, et il n'y en eut pas un assez s'en charger et en répondre. minence en me voyant arriver, palais pendant cette consulta- qui va nous tirer d'embarras. nna-t-il, nous ne savons dans ons mettre ces confitures à sé- rriblement les rats. Monsei- dis-je, il est fort aisé d'empê- n'y touchent; vous n'avez pour donner à mes camarades et à reprit le prélat en souriant, que sûr de les préserver des rats; trouver un autre, et je suis donner en garde à toi-même. Je de les exposer au soleil tous les rendras compte. Tu vois dans nt; il faut que tu veilles sans rvation, et que tu me les re- je te les confie, sous peine de es graces.

neur! m'écriai-je à ces paroles, pas à quelle épreuve vous voulez de Guzman: je vous répondrai de mes camarades les plus fins; en conscience vous répondre de suis un malheureux fils d'Eve;

j'avais envie de quelque morceau friand, il était assez bon pour vouloir m'en faire part; mais il accompagnait ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour, entre autres, en me donnant lui-même un morceau de tourte : Guzman, me dit-il, reçois ceci de ma main comme un tribut que je te paie pour entretenir entre nous la paix : l'exemple du domine Nicolao me fait trembler pour mes confitures.

C'est de cette manière qu'il se familiarisait avec ses domestiques, qui, charmés d'avoir un pareil seigneur à servir, se seraient tous volontiers sacrifiés pour lui. Si les maîtres qui traitent rudement leurs valets en sont rarement aimés, en récompense les valets chérissent toujours les maîtres qui les aiment. Peu de temps après l'aventure des barils, on envoya de Gênes à son éminence une grande caisse de confitures bien dorées et artistement arrangées dans leurs boîtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir, qu'elles lui venaient d'une parente qui lui était très-chère, et qui avait coutume de lui faire chaque année un semblable présent. Les confitures étaient donc parfaitement belles; mais, ayant été mises dans des boîtes peu sèches, elles avaient pris en chemin un peu d'humidité; de sorte qu'elles avaient besoin d'être exposées au soleil.

Le cardinal parut en peine de savoir dans quel

endroit on pourrait les placer pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque domestique dit là-dessus sa pensée, et il n'y en eut pas un assez hardi pour vouloir s'en charger et en répondre. Hé bien! dit son éminence en me voyant arriver, car j'étais hors du palais pendant cette consultation, voici Guzman qui va nous tirer d'embarras. Mon ami, continua-t-il, nous ne savons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher; je crains terriblement les rats. Monseigneur, lui répondis-je, il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades et à moi. Il est vrai, reprit le prélat en souriant, que c'est un moyen sûr de les préserver des rats; mais j'en voudrais trouver un autre, et je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au soleil tous les jours, et tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont; il faut que tu veilles sans cesse à leur conservation, et que tu me les remettes telles que je te les confie, sous peine de perdre mes bonnes graces.

Ah, monseigneur! m'écriai-je à ces paroles, vous ne songez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guzman: je vous répondrai bien des rats et de mes camarades les plus fins; mais je ne puis en conscience vous répondre de moi. Hélas! je suis un malheureux fils d'Eve;

et, si je me vois dans un paradis de confitures, quelque maudit serpent de conserve de Gênes pourra me tenter. Encore passe si votre éminence me disait : Guzman, je veux bien que tu manges de mes confitures, pourvu qu'il ne paraisse nullement qu'on y ait touché. A cette condition je les prendrais sous ma garde, et nous serions satisfaits l'un et l'autre. J'y consens, répondit le cardinal : si tu es assez adroit pour cela, je te le pardonne ; mais je t'assure que tu seras châtié si l'on s'en aperçoit.

J'acceptai donc la commission à ce prix-là : j'ouvris et j'étalai les boîtes l'une après l'autre dans la galerie qui était exposée au soleil, et la beauté de ces confitures fit toute l'impression qu'elle devait faire sur un friand comme moi. Quelque envie que j'eusse d'en goûter, j'attendis qu'elles fussent un peu sèches ; ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, et voici comment s'y prit monsieur l'entrepreneur. Je recouvris d'abord les boîtes que je renversai doucement ; puis, ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits clous qui tenaient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boîtes seulement ; ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avais faits, et remis les boîtes dans leur premier état. Un soir, tandis que le prélat faisait collation, car

c'était un jour de jeûne, je lui dis que je croyais les confitures assez sèches pour être renfermées. Il ne faut pas demander, me repartit-il avec un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du moins, monseigneur, lui repartis-je, il n'y paraît pas. C'est ce que nous allons voir, répliqua-t-il. Que l'on m'apporte tout à l'heure quelques boîtes. Je menai aussitôt trois de mes camarades dans ma chambre, où elles étaient; je leur en donnai à chacun une à porter, et je me chargeai de la quatrième : ces quatre boîtes étaient justement celles qui m'avaient passé par les mains. Je les présentai à son éminence, en lui demandant s'il lui semblait que je les eusses bien conservées. Il les examina fort attentivement, et n'y remarquant rien qui me trahît : Je serai content de tes soins et de ta vigilance, me dit-il, si toutes les autres ont été respectées comme celle-ci. Je suis curieux de savoir cela. On satisfit sa curiosité; il considéra les boîtes auxquelles je n'avais pas touché, et, après un long examen, il avoua que, si je lui avais volé des confitures, il n'y paraissait point du tout. Là dessus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confits que j'avais dérobés, et revins les montrer au prélat, en l'assurant que je n'avais pas goûté de ses confitures, quelque envie que j'eusse eu d'en manger; ce qu'il était aisé de vérifier. Nouvelle surprise de la part du cardinal et de tous ses do-

mestiques, qui, ne me regardant plus que comme un faiseur de tours de passe-passe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faisait étudier quatre heures par jour; on nous enseignait la langue latine et même la grecque, et nous employions le reste du temps que nous avions à nous à lire des livres d'amusement, et à prendre des leçons de musique et de danse : mais mon divertissement favori était le jeu. Quand il nous arrivait de sortir, ce n'était que pour courir chez un marchand de beignets que nous volions comme à l'envi, ou chez un pâtissier qui avait l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions aussi quelquefois aux dames du voisinage des petits concerts accompagnés de rafraîchissemens; mais nous servions un maître dont le caractère nous obligeait à bien prendre notre temps pour faire ces galanteries. S'il en eût eu le moindre vent, il aurait pu faire maison nette.

Je passais ainsi ma jeunesse chez le cardinal, où l'on peut dire que je jouissais d'un sort très-agréable. Cependant, bien loin d'être satisfait, je m'imaginais être dans un dur esclavage; j'étais même assez misérable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avais menée parmi les gueux. J'avais encore un autre sujet de m'ennuyer d'être page; je me voyais venir de la barbe au menton, et je mourrais d'envie de porter l'épée. Il est

temps, disais-je, que je songe à faire fortune; mais, au lieu de penser que je ne pouvais être, dans une meilleure maison pour cela, et de tenir une conduite convenable à ce dessein, je m'attachai au jeu si fortement, que j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joueurs à mon gré, j'en allais chercher en ville, et je ne revenais point de toute la journée. Enfin, je poussai la fureur du jeu si loin, que monseigneur, ne me voyant plus, voulut absolument savoir pourquoi j'étais toujours dehors, et l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaisir; il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaise habitude: remontrances, promesses, prières même, il mit tout en œuvre pour cet effet; mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenait de moi avec ses principaux officiers, il leur dit: Puisque tous les moyens dont je me suis servi jusqu'ici pour le faire rentrer dans son devoir n'ont pas réussi, j'en veux essayer un nouveau qui me vient dans l'esprit; il faut, à la première faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à sa misère: on lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, et l'on aura soin de lui dire que je serai

toujours prêt à le reprendre à mon service, quand il aura changé de vie. O prélat dont la vertu singulière est digne d'être éternellement louée !

Je ne tardai guère à fournir à son éminence l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avait imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai si fort au jeu, que je perdis le reste de mes nippes ; et jusqu'à mon manteau de livrée ; de sorte que je n'avais plus sur le corps que mon haut-de-chausse de page avec un pourpoint qu'on avait refusé de me jouer. Je me retirai au palais dans cet état, et je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur, voyant une conduite si déréglée, exécuta sa résolution. Il ordonna au majordome de me faire faire un habit neuf, et de me mettre ensuite à la porte. Le majordome obéit, et me dit, en me donnant mon congé, que son éminence m'aimait toujours malgré mes défauts ; qu'elle avait commandé qu'on me nourrît au palais comme à l'ordinaire, et qu'enfin elle me recevrait encore parmi ses domestiques, quand elle serait persuadée que je me repentais véritablement de ma vie passée. Au lieu de me louer des bontés de ce saint cardinal, je fus assez glorieux, ou, pour mieux dire, assez sot pour les mépriser, et je sortis de chez lui en grondant comme si j'eusse eu un grand sujet de me plaindre, et en protestant que je n'y remettrais jamais le pied. Il semblait, en vérité, qu'il

eût tort d'en user ainsi avec moi, et je croyais me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE IX.

Il entre au service de l'ambassadeur d'Espagne. Caractère de ce ministre. Nouvelles espiégleries de Guzman.

Mon impertinente fierté m'empêcha long-temps de sentir la sottise que j'avais faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome et à manger chez les personnes de ma connaissance; mais on se lassa bientôt de me recevoir gracieusement; on me fit maigre chère, et enfin si mauvais visage, que je n'osai plus aller dîner dans aucun endroit; ce qui justifie bien le proverbe espagnol qui dit : « Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton oncle ou ton cousin, qu'un mois chez ton frère, qu'un an chez ton ami; mais demeure si tu veux toute ta vie dans la maison de ton père. »

Quoique je m'aperçusse que c'était un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je

[1] L'original dit de l'ambassadeur de France; mais j'ai suivi M. Bremont. J'ai cru, comme lui, qu'il valait mieux mettre Guzman chez l'ambasssadeur de son pays. (Note de l'auteur.)

— Gabriel de Bremont a traduit, en 1709, de l'espagnol le *Gusman d'Alfarache* de Matheo Aleman, Paris, 3 vol. in-12, et y a ajouté des aventures nouvelles. Il a aussi fait beaucoup de retranchemens à l'original. E. J.

commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des pages du cardinal ; mais la faute alors était irréparable, puisque dans ce temps-là son éminence tomba malade et mourut. Elle laissa, par un bon testament, à tous ses domestiques, de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours ; ce qui me mit au désespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé, par ma déplorable conduite, de la part que j'aurais eue à sa succession. Je ne me voyais plus qu'une ressource, qui était d'offrir mes services à l'ambassadeur d'Espagne.

Ce seigneur avait été un des meilleurs amis de feu mon maître, et me connaissait fort ; il m'avait même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre : si bien que je ne lui eus pas plus tôt dit que je souhaitais de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avait souvent pris plaisir à mes reparties et aux contes qu'il m'avait entendu faire en présence du cardinal ; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son bouffon et son Mercure. Il me destina dans son âme à ce dernier emploi, ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractère de ce ministre.

On l'avait choisi pour l'ambassade de Rome dans une conjoncture délicate, et dans laquelle on avait besoin d'un esprit insinuant et plein d'a-

dresse : aussi répondit-il parfaitement bien à la confiance que le roi son maître avait en lui. Mais il avait un faible assez ordinaire aux grands hommes ; il aimait un peu trop les femmes ; sans cela il se serait fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre ambassadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ses intrigues amoureuses, il commença par me déclarer ses honnêtes intentions ; ensuite, pour voir comment je m'y prendrais, il me fit faire quelques messages galans, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une manière dont il fut très-satisfait. Cet essai fut suivi de deux où trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, et le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour me gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié, que je devins son page favori. Dès ce moment on ne jura plus dans l'hôtel de son excellence que par le seigneur Guzman. Je me mis à tailler et à rogner à ma fantaisie, et tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques, et principalement des plus anciens, dont les uns m'appelaient le bouffon du maître et les autres son agent d'amour. Néanmoins, comme les bonnes grâces de l'ambassadeur ne me rendaient pas plus insolent, et que, bien loin de les desservir auprès de son excellence, je ne cherchais qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnaient aucune

marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'ambassadeur la réputation que je m'étais acquise dans le palais du cardinal, par mes espiègleries ; et ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occasions de faire des pièces que chez mon nouveau maître, je ne m'y épargnai point. Il venait là des parasites à l'heure du dîner. Nous savions bien, mes camarades et moi, les distinguer des honnêtes gens que son excellence était ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à servir ceux-ci ; mais pour les écornifleurs, dont la plupart étaient des aventuriers, nous leur en donnions de toutes les façons ; et cela divertissait infiniment l'ambassadeur. Nous laissions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas ; il avait beau nous faire des signes, nous feignions de ne les pas entendre : nous versions à l'autre de petits coups, encore était-ce dans des vers faits de façon que la moitié de la liqueur qu'il y avait dedans y restait ; ce qui ne faisait qu'irriter sa soif : nous faisions boire chaud à un autre, où bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivait qu'on servît à quelqu'un de ces messieurs un bon morceau, nous lui changions si promptement d'assiette, que nous ne lui donnions pas le temps de le manger. En un mot nous tâchions de les écarter,

de la table de son excellence, et nous étions quelquefois assez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces aventuriers que le fumet de notre cuisine attirait au logis, il en venait un que les bords de la Tamise avaient vu naître, et qui surpassait tous les autres en effronterie. Il se disait parent de l'ambassadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les manières d'un homme de qualité. Il s'était produit lui-même par sa hardiesse; et, malgré l'accueil glacé que son excellence lui faisait, il ne laissait pas de venir assidûment manger chez elle. Le fatigant mortel! il n'y avait que pour lui à parler, et tous les jours il ne faisait que vanter sa nation : tantôt il louait la politesse des Anglais, leur bonne foi dans leur commerce, et leur désintéressement dans les services qu'ils rendaient aux étrangers; tantôt il s'étendait sur leur sobriété et sur leur délicatesse en fait de religion; une autre fois, il les appelait les premiers peuples de la terre pour avoir de la constance et pour être fidèles, particulièrement à leurs rois. Les dames anglaises n'étaient pas oubliées dans ses éloges : il disait que toutes les femmes pouvaient passer pour des Lucrèces, et toutes les filles pour des vestales. Je ne finirais point si je voulais, répéter toutes les louanges qu'il prodiguait aux personnes de son pays. Enfin il fatiguait toute la compagnie de ses sots discours, et principalement mon maître, qui, n'y pouvant plus tenir, me

dit un soir en langue castillane, que l'Anglais n'entendait pas : *Ah ! que ce fou m'ennuie !*

Ces paroles de l'ambassadeur ne frappèrent pas en vain les oreilles d'un page qui n'était ni sot ni sourd. Je me tins pour dit qu'il fallait absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le servir à table. Dès qu'il demandait à boire, ce qui lui arrivait presque à chaque moment, je lui versais dans un grand verre, et jusqu'aux bords, d'un vin qui avait de la force, et qui ne tarda guère à l'étourdir. Sitôt que je m'en aperçus à ses discours, je liai avec un cordon de soie une de ses jambes à la chaise sur laquelle il était assis, sans qu'aucun des convives prît garde à mon action. A la fin du souper, l'ambassadeur se leva, et toute la compagnie suivit son exemple; mais quand mon Anglais voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez et les mâchoires. Je défis subtilement le cordon en faisant semblant de l'aider à se relever. Néanmoins, malgré tout le vin qu'il avait bu, il remarqua que tout le monde riait à ses dépens; et se doutant bien de la cause de sa chute, il sortit fort en colère, et ne revint plus au logis, ce qui fit un extrême plaisir à son excellence.

Nous étant ainsi défaits de cet écornifleur, nous entreprîmes, mes camarades et moi, de

chasser aussi tous les autres, mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnèrent bien de la peine; entre autres un certain spadassin espagnol qui se disait gentilhomme de Cordoue. Il vint un jour saluer son excellence, dans le temps qu'elle allait se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il était dans le besoin, et que la nécessité l'obligeait à lui découvrir sa situatiou. Mon maître, comprenant fort bien ce que cela signinifiait, tira de sa poche une bourse où il y avait quelques pistoles, qu'il lui donna sans l'ouvrir; après quoi il lui fit une inclination de tête, et lui tourna le dos; mais le Cordouan, bien loin de se retirer, le suivit pas à pas, en lui parlant des occasions périlleuses où il s'était trouvé, et fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends, dit-il à son excellence; quand je ne serais pas un bon gentilhomme, il suffit d'être bon soldat pour mériter l'honneur de manger avec des princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un seigneur de votre caractère doit être ouverte aux officiers dont les services n'ont point encore été récompensés.

En achevant ces paroles, il se jeta sur un plat avec avidité; il mangea comme un affamé qu'il était; ensuite me regardant, car c'était moi qui devait le servir, il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour

mon gentilhomme, au lieu d'obéir à ses signes, je feignis de ne m'en apercevoir nullement; et pendant ce temps-là il ne buvait point. S'il crut d'abord que je n'en usais de la sorte avec lui que par négligence ou par bétise, il ne fut pas long-temps dans cette erreur; et voyant bien qu'il y avait de la malice dans mon fait : Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laisser mourir de soif? Là dessus mon maître, qui n'avait pas peu d'envie de rire de la scène que je lui donnais, me fit signe de la tête de servir cet aventuirer; ce que je fis, Dieu sait de quelle façon. Je lui présentai un verre des plus petits, et je fus même assez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le temps que je venais de lui donner à boire, et que je reportais la soucoupe sur le buffet, il entra dans la salle deux autres parasites que je connaissais pour les avoir vus à la table de l'ambassadeur. Dès qu'ils remarquèrent que les places étaient prises, ils s'attachèrent à considérer les convives, et particulièrement notre prétendu noble de Cordoue; il me parut, à l'air dont ils le regardèrent, qu'ils avaient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curiosité, je m'approchai de ces nouveaux personnages, et je leur demandai si ce gentilhomme, qu'ils semblaient examiner avec attention, était de leur connaissance. Bon, me répondit l'un des deux,

vous nous faites rire avec votre gentilhomme. Apprenez que ce galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, et que vous croyez d'un sang noble, est le fils d'un père qui m'a souvent fait des bottines, et qui tient boutique auprès de l'église cathédrale de Cordoue. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à son tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En parlant de cette manière, ces fanfarons retroussèrent fièrement leurs moustaches, relevèrent des plumes de coq qu'ils avaient à leurs chapeaux, et gagnèrent la cour, où ils s'arrêtèrent pour se consulter sur le parti qu'ils prendraient. Je les y laissai quelque temps; puis courant les rejoindre : Messieurs, leur dis-je, ce gentilhomme que vous méprisez tant assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oser vous présenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra en dire davantage. Il n'a qu'à venir! s'écrièrent-ils tous deux ensemble, nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un et l'autre contre l'officier de Cordoue, je revins à celui-ci : Monsieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton si bas que tout le monde entendit, il y a dans la cour deux gentilshommes qui seraient bien aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience, répondit-il, je ne quitterai point son excellence pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent,

repris-je, que vous vous donnez faussement pour un cavalier de noble race, et que vous n'êtes que le fils d'un cordonnier. Vive Dieu! s'écria-t-il d'un air furieux, se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre pour oser tenir de semblables discours d'un homme tel que moi! Où sont ces faquins? poursivit-il en se levant, où sont-ils? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez, lui dis-je, qu'à me suivre, je vais vous mettre aux mains avec eux, A ces mots, je le pris par le bras et l'emmenai hors de la salle, quoiqu'il n'eût aucune envie de sortir.

Aussitôt l'ambassadeur et sa compagnie coururent aux fenêtres qui ouvraient sur la cour, pour voir de quelle façon se terminerait la querelle que je venais de faire naître entre ces trois faux braves. Messieurs, dis-je aux deux qui se promenaient dans la cour, voici ce gentilhomme dont le père, si l'on veut vous en croire, est un cordonnier cordouan. Qu'il rende grâces, s'écrièrent-ils, au respect que nous devons à cet hôtel, que nous regardons comme la maison du roi d'Espagne. Voyant que l'officier de Cordoue était si effrayé qu'il n'avait pas même la force de leur répondre, je portai pour lui la parole: Messieurs, leur dis-je, il va sortir tout à l'heure si vous le souhaitez, et vous viderez votre différent dans la rue. Non, non, repartirent-ils en

se retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. La retraite réveilla le courage de mon gentilhomme, qui les traita de poltrons. Il sortit un moment après eux, mais il prit un chemin opposé au leur.

Une si ridicule aventure divertit infiniment l'ambassadeur et ses convives, qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois aventuriers. Après le dîner, chacun prit son parti et se retira, pendant que son excellence entra dans son cabinet pour y faire la sieste.

CHAPITRE X.

De la pièce que fit Guzman à un capitaine et à un avocat qui vinrent un jour dîner chez l'ambassadeur, sans y avoir été invités.

Rien ne faisait plus de plaisir à mon maître que de voir d'honnêtes gens à sa table; il y souffrait même volontiers des parasites, pourvu qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimait pas que ces derniers vinssent manger chez lui lorsqu'il régalait des personnes de considération. Cela étant, tu t'imagines bien qu'un jour, qu'il donnait à dîner à l'ambassadeur de France et à plusieurs autres seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux écumeurs

de table : c'était un capitaine et un avocat, qui ne manquaient pas de mérite chacun dans sa profession; mais ils ne savaient parler que de leur métier, ce qui les rendait l'un et l'autre fort ennuyeux.

Notre ambassadeur n'était pas capable de leur faire un mauvais compliment. Il se contenta de prendre un air chagrin, ce qui me fit connaître qu'il ne voyait qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'aperçurent de la mauvaise humeur de son excellence, du moins ils n'en témoignèrent rien. Il est vrai qu'ils avaient trop bonne opinion d'eux-mêmes pour s'en croire la cause; aussi, bien loin de s'en aller après avoir salué l'ambassadeur, ils demeurèrent et se mêlèrent parmi les autres. Mon maître, dans l'âme de qui je lisais, me regarda, et je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeait de moi que je divertisse la compagnie aux dépens du capitaine et de l'avocat. J'en formai dans le moment la résolution, et le moyen en fut bientôt imaginé.

Il faut observer que l'avocat, homme grave et froid, avait une moustache dont il paraissait idolâtre. Il n'osait rire, de peur de lui faire perdre l'équilibre, et il la regardait souvent dans un petit miroir qu'il tirait de sa poche avec son mouchoir, dont il faisait semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque,

j'attendis que l'on fût au fruit, parce que c'est alors que la joie règne dans le repas; comme en effet, toute la compagnie se mit en train, et la conversation devint si enjouée, que je ne pouvais avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avais projeté. Je m'approchai du capitaine, et lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, et m'obligea de baisser la tête pour l'entendre. Je lui répliquai, il me repartit, et toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en était temps, j'élevai la voix en disant d'un air sérieux, et comme si c'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre valet, seigneur capitaine; je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Guzman, s'écria mon maître? Ma foi, monseigneur, lui répondis-je, c'est à M. le capitaine à vous le dire; cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer sur la barbe de monsieur l'avocat, et il me presse de divertir la compagnie, en adoptant les traits railleurs qui lui sont échappés. Mais encore, dit l'ambassadeur de France, apprends-nous quelles sont ces plaisanteries. Puisque vous me le commandez, mon maître et vous, repris-je, il faut que j'obéisse à vos excellences. Monsieur le capitaine en veut à la moustache de monsieur l'avocat, le-

m
en
pu
ca
êt
sio
ma
de
bi
ho
voi
ceu
par
nio
infi
ma
rep
feig
à l
des
que
fais
cha
tio
serv
cea
siet
le m

Comment, plus raisonnable! interrompit à son tour le docteur en se levant de table d'un air furieux, c'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le capitaine, qui commençait à perdre patience, n'aurait pas manqué de répliquer à l'avocat, en lui jetant peut-être une assiette au visage, si les deux excellences ne les eussent empêchés d'en venir aux voies de fait. On apaisa donc peu à peu ces deux ennemis, et depuis ce temps-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre hôtel ces deux parasites; ce qui fut très-agréable à mon maître.

CHAPITRE XI.

L'ambassadeur devient amoureux d'une dame romaine. Guzman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise.

Je t'ai déjà dit que le seul défaut de l'ambassadeur était d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire libertin. Il avait vu, je ne sais dans quelle occasion, la femme d'un chevalier romain, et il en était devenu passionnément amoureux. Il avait déjà mis à ses trousses une vieille des plus stylées à séduire les jeunes dames; mais cette agence, tout habile qu'elle était, n'avait encore fait que des démarches inutiles. Il

en était au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour et me dit qu'il s'étonnait de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette dame, à la fleur de son âge, se voyait pour mari un vieillard désagréable et plein d'infirmités.

Le but de cette confidence était de m'engager à me mêler de cette intrigue; ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon maître me donna, et je lui fis concevoir les plus flatteuses espérances, en lui apprenant que j'étais en liaison particulière avec la suivante de sa dame. Il m'embrassa de joie quand je lui eus dit cette circonstance, et il demeura persuadé que, nous ayant dans ses intérêts la soubrette et moi, il obtiendrait tôt ou tard, par notre secours, l'accomplissement de ses désirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoleta [1], c'était le nom de la suivante, je la disposai à rendre service à mon patron. Effectivement elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'esprit de sa maîtresse, saisissant toutes les occasions de le louer, et de parler au désavantage du mari. Néanmoins, après avoir perdu plusieurs

[1] *Nicoleta*. Je soupçonne que Le Sage donne à cette suivante le nom de *Nicoleta*, parce que *saint Nicolas* est invoqué pour marier les jeunes filles, comme autrefois Mercure. C'est encore un dicton rimé et usité parmi les gens du peuple, que *saint Nicolas marie les filles avec les gas*. E. J.

jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler, elle commençait à désespérer de la vaincre, lorsqu'un matin cette dame, prenant tout à coup un visage riant, lui dit : Ma chère Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon âme ; c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévouée que tu l'es à tous me sentimens. Apprends que l'ambassadeur d'Espagne me paraît l'homme du monde le plus digne d'être aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-temps le maltraiter. Mais tu me connais ; tu sais que je suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui ; et si tu m'en trouve un qui me satisfasse, je ne ferai plus difficulté de me rendre à la passion de cet aimable seigneur. Je te permets de ne rien celer à Guzman, et même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison, et je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta, transportée de joie de voir sa maîtresse dans la disposition où elle paraissait être, embrassa ses genoux, lui baisa les mains, et fit devant elle mille folies qui marquaient son ravissement. Ensuite, pour mieux l'affermir dans sa résolution, elle se mit à lui vanter les bonnes qualités de l'ambassadeur, et elle en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette in-

trigue, qu'aucune personne dans Rome n'en aurait le moindre soupçon. Sur cette assurance, Fabia dit à sa suivante qu'elle s'abandonnait entièrement à son zèle et à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver, et, comme une fille que l'excès de la joie rend presque folle, elle me jeta les bras au cou en s'écriant : Mon ami, mon cher ami, paie-moi l'agréable nouvelle que j'ai à t'annoncer : ma maîtresse ne résiste plus; elle veut rendre ton maître le plus heureux de tous les hommes. Je fus si charmé d'entendre ces paroles, auxquelles je ne m'attendais nullement, que, ne me possédant plus à mon tour, je pris Nicoleta par la main, et la menai comme en triomphe après une victoire dans le cabinet de mon maître, où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne, et en fit présent à la soubrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainsi que cela se pratique en pareil cas.

Cette officieuse agente s'étant ensuite retirée, non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il fallait que je me trouvasse cette nuit, et de l'heure à laquelle je m'y devais rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia, me laissa seul avec l'ambassadeur. Nous passâmes l'après-dînée, lui à me conter où il avait vu

cette dame, et moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connaissance. Dès que la nuit fut venue, je courus à l'endroit où l'on m'avait donné rendez-vous, et j'y attendis l'heure marquée; mais cette soubrette ne parut que pour me dire que sa maîtresse ne pouvait me parler cette nuit; et il en fut ainsi des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas, le patron et moi, un fort bon augure de cela; néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance, et une nuit enfin il arriva que la confidente me dit, par une petite fenêtre basse, que dans quelques momens elle m'introduirait dans la maison.

Il faut observer que j'étais dans une ruelle toute remplie de boue, et où j'aurais inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tombait, et qui perça bientôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurais pas eue, si je n'eusse été là que pour mon compte; mais j'avais pour mon maître un zèle à l'épreuve de tout. J'étais donc mouillé comme un renard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoleta; je la joignis promptement, et elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avait été ouverte. Guzman, me dit la suivante, je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien-aimée me valut un fagot pour me sécher. Je ne sentais plus que le plaisir de toucher à

l'heureux instant de voir la dame dont l'ambassadeur était épris, et je goûtais par avance la joie que j'aurais à rapporter à ce seigneur ce qui se serait passé entre elle et moi. Fabia vint en effet, peu de temps après, avec sa soubrette, à qui elle dit : Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le seigneur Guzman, remontez dans la chambre de mon mari ; observez-le bien ; et si par hasard il s'avise de me demander, revenez vite m'en donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avait jugé à propos de me recevoir sans lumière, de sorte que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettait pas seulement de nous discerner. Cette dame, baissant la voix, commença par s'informer de l'état de ma santé, comme si elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté je fis la même chose ; mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon maître, que je lui peignis brûlant d'amour pour elle. Cependant, quoique mon discours fût très-pathétique, elle y fit, à ce qu'il me sembla, fort peu d'attention, puisque, m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guzman, me dit-elle, pardonnez, je vous prie, si je ne vous écoute pas de la manière que vous le souhaiteriez ; mais je tremble ; et, dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon époux a ici des

espions qui nous écoutent. Marchez tout droit devant vous, poursuit-elle en parlant encore plus bas; vous allez entrer dans une salle où je vous conjure de m'attendre : je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer; je ne tarderai pas à venir vous joindre. Ne faites point de bruit.

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard; mais, au lieu de trouver une salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale et si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boue, d'où voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi, que je demeurai près d'un quart d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétendue salle dont on m'avait parlé, et je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous ma main; autre erreur : me voilà, s'il vous plaît, dans une arrière-cour fort étroite, et qui n'avait pas deux toises de longueur. Pour comble de misère, la pluie continuait toujours de la même force; et, tombant dans cette arrière-cour par deux gouttières, elle l'avait inondée, de façon que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussitôt pour me retirer de là en regagnant la porte; mais elle n'était plus ouverte, soit que le vent l'eût fermée, soit que

quelqu'un qui me suivait de près, ce qui est plus vraisemblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans le marais. Je fus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arrière-cour, où, quand je voulais m'éloigner d'une gouttière qui m'incommodait, je me trouvais sous l'autre : je ne faisais que fuir Charybe pour tomber dans Scylla. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve et du bernement!

Tout désagréable pourtant qu'il m'était de me voir dans l'eau, et de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en défendre, les réflexions que je faisais sur les suites fâcheuses qu'aurait peut-être cette aventure, ne m'affligeaient pas moins que ma situation présente. Misérable Guzman, disais-je, tu te vois donc pris au trébuchet! Le mari de Fabia ne manquera pas de te demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela ? Si tu dis la vérité, pour la première fois de ta vie qus tu l'auras dite, tu rendras ton maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc ? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, et que tu as promis de l'épouser : si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé ; il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourmens qu'on te ferait souffrir pour te faire parler. Mais qui sait si l'on se contentera de te donner la question ?

Peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, et qu'on m'enterrera dans ce vilain cimetière. Je dois tout craindre d'un mari italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour : alors je crus entendre que l'on ouvrait doucement la porte de l'arrière-cour; et je m'en réjouis d'abord, dans la pensée que c'était la soubrette ou sa maîtresse qui venait par pitié me tirer de ma prison; mais c'est à quoi l'une et l'autre songeaient le moins. Véritablement la porte n'était plus fermée; et de quelque côté que je tournasse la vue, je n'apercevais personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avais traversée la nuit; et, ayant ouvert une petite porte qui n'était que poussée, je me vis dans la rue, ou plutôt dans la même ruelle où la soubrette m'avait donné rendez-vous; je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avait parlé; et me représentant alors toute la supercherie qu'on m'avait faite, je remerciai le ciel de n'avoir pas été plus maltraité. Je retournai promptement vers notre hôtel, je gagnai mon appartement, où, m'étant mis nu comme la main, je me jetai sur mon lit, après m'être enveloppé de mes couvertures, pour rappeler la chaleur que l'humidité de mes habits m'avait ôtée.

CHAPITRE XII.

De l'aventure du cochon, et qu'elle en fut la suite.

J'étais dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos ; et, ne pouvant dormir, je me mis à rêver à l'aventure qui venait de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette dame avait de la vertu, et que, pour le faire connaître à l'ambassadeur, elle avait jugé à propos de recevoir ainsi son envoyé. Mais ce qui me mortifiait plus que tout le reste, c'est que je voyais dans cet événement de quoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étais aussi fort en peine de savoir de quelle façon je tournerais la chose à mon maître quand il faudrait la lui conter ; car je ne doutais pas que tôt ou tard elle ne vînt à sa connaissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui qui avait été si bien ajusté par la pluie, et je me mis en état de me présenter devant l'ambassadeur, comme s'il ne me fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât; ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet, où il me dit : Pourquoi donc, Guzman, ne vous ai-je

point vu ce matin ? Je croyais que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Monseigneur, lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sais ce que je dois penser de Fabia. J'ai passé la nuit dans la rue sans avoir entendu parler de cette dame, ni même de sa suivante. Plût au ciel que vous n'eussiez jamais conçu le dessein que vous avez formé. D'où vient ? me répliqua-t-il; vous vous découragez bien facilement; peut-être quelque contre-temps n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avait résolu, ni même à sa soubrette de vous en avertir : quoiqu'il en soit, ne vous rebutez point, et retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon maître de n'y pas manquer ; et je ne fus pas sitôt sorti de son cabinet, qu'un de nos valets d'écurie vint à moi, et me remit un billet de la part, me dit-il, d'une dame qui l'avait prié de me le faire tenir. C'était la soubrette. Elle me mandait qu'elle était fort surprise que j'eusse négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'était passé la nuit entre sa maîtresse et moi ; que, pour réparer ma faute, je n'avais qu'à l'aller trouver vers le soir dans la ruelle derrière la maison de Fabia, et que, par la fenêtre basse

que je connaissais, nous aurions ensemble une petite conversation. Ce billet ranima mon courage. Je me rendis sur les six heures du soir dans la ruelle, qui, comme on l'a déjà dit, était fort étroite, et où il y avait partout un pied de boue.

La suivante m'attendait à la fenêtre, et d'abord elle me fit de grands reproches, qui se changèrent ensuite en complimens de condoléance, quand je lui fis un fidèle récit de ce qui m'était arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa maîtresse m'avait joué ; et quoique je fusse en garde contre ses discours, elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avait aucune part.

Il faut observer que, pendant notre entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avais le cou allongé, les jambes ouvertes ; et c'était, comme tu vas l'entendre, me prêter un nouveau malheur que me préparait ma mauvaise fortune. Il y avait à un des bouts de la ruelle un écurie d'où il sortit tout à coup un cochon des plus gros, qu'on venait d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un taureau furieux à qui l'on à ouvert la barrière, enfila la venelle de mon côté, et, me passant entre les jambes, m'enleva de terre, et m'emporta sur son dos en grognant d'une manière épouvantable. J'embrassai le cou de la bête; et, me tenant à ses soies le mieux qu'il m'était possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber

dans la boue, j'espérais me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le cou, il secoua si rudement la tête pour se délivrer de ce qui l'incommodait, qu'il me jeta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux : c'était à l'entrée du côté de la place de Navonne. Il y a toujours là du monde, et il y en avait alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particulièrement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds! On entendit bientôt dans la place des cris et des huées; et dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencèrent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étais accablé de honte et de confusion. Je ne songeais uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher; et en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'asile que je cherchais, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans, et fermai brusquement la porte au nez des marauds qui me poursuivaient. Ceux-ci aussitôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir : et l'on eût dit, en les voyant si ardens à me persécuter, que j'avais commis quelque crime d'un châtiment exemplaire.

Pour comble d'infortune, le maître de la maison où je m'étais sauvé ne se trouva pas disposé

à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'était un vieux jaloux à qui tout faisait ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étais pouvait être une ruse dont je me servais pour m'introduire impunément chez lui, et faire un amoureux message. Cette ridicule vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses domestiques, qui me mirent dehors à grand coups de poing et de pied au cul. Me voilà donc une seconde fois livré à mes railleurs impitoyables, qui, courant après moi à mesure que je m'éloignais d'eux, renouvelèrent leurs railleries et leurs injures. Je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsque le ciel, pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir ses services et ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnaient. Avec ce secours, dont j'avais grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs; tandis que l'Espagnol et ses compagnons les écartaient à coups de plats d'épée, je m'avançais à toutes jambes vers notre hôtel, méprisant les coups de dents que je recevais dans les rues de tous les petits chiens qui se mettaient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain et sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheur de parvenir jusqu'à ma chambre sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau fouiller dans outes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je ju-

geai qu'en tirant mon mouchoir pour m'essuyer le visage, je l'avais laissé tomber dans la maudite maison où je m'étais réfugié si mal à propos. Ah! misérable, me dis-je alors à moi-même, que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connaissance aux domestiques de l'ambassadeur? Si quelqu'un t'aperçoit dans l'équipage où tu es, il ira le dire aux autres, et voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-temps pensé à ce que je devais faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes camarades dont la chambre était voisine de la mienne, et qui, s'il n'était pas de mes amis, faisait du moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte. Il ouvrit; et, me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je, quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours, me répondit-il; mais contente auparavant ma curiosité: conte-moi l'accident qui t'est arrivé; je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avait pas un mot de vrai. Après cela, je le pressai de me rendre le service que j'attendais de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa

chambre, tant il appréhendait que je ne gâtasse ses meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étais, que je ne m'en approcherais point, et que je demeurerais debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi il revint assez promptement avec un serrurier qui ouvrit ma chambre, où, sans perdre de temps, je changeai d'habit et de linge, après m'être bien lavé les mains et le visage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'ambassadeur voulait me parler. Il savait déjà l'histoire du cochon. Il y a toujours dans les grandes maisons des domestiques qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait. Mais il n'avait appris mon aventure que très-imparfaitement; aussi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la chose s'était passée; et si ce n'était point une insulte que m'eût fait faire le mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une fable. Je lui dis que deux grands laquais, m'ayant vu parler dans la ruelle à Nicoleta, s'étaient avisés de me vouloir railler là-dessus; que je leur avais répondu, et qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions; que, selon toutes les apparences, j'en aurais tué un, si, heureusement pour lui, un cochon, sortant de la ruelle avec furie, n'eût passé entre nous et ne

m'eût fait tomber dans la boue; et qu'enfin m'étant relevé sur-le-champ pour continuer le combat, j'avais vu mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monseigneur fut la dupe de mon récit fanfaron ; mais si je lui en donnai à garder ce soir-là, dès le lendemain matin, en récompense, il apprit la vérité. Je m'en aperçus bien au dîner; il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contres les deux grands laquais, et m'appela le paladin au cochon. J'aurais ri tout le premier de ses plaisanteries, s'il me les eût faites en particulier ; mais c'était en présence des autres domestiques, qui tous étaient charmés de m'entendre ainsi turlupiner par mon maître, et qui jugeaient bien par là que je ne serais pas longtemps son favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'est qu'un des amis de l'ambassadeur, et par conséquent un de mes ennemis, vint lui faire une visite peu de jours après, et dit à son excellence qu'il avait quelque chose de très-important à lui communiquer. Mon maître demanda de quoi il s'agissait, et alors son ami lui parla dans ces termes, ou du moins dans d'autres équivalens : « L'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ne me permet pas de vous laisser ignorer un bruit qui se répand dans Rome, et qui blesse votre réputation. Guzman, dont la con-

duite est fort mauvaise, passe pour le ministre de vos plaisirs : on ne s'entretient partout que de l'aventure du cochon ; et si l'on en veut croire la médisance, c'est en ménageant pour vous les bonnes grâces d'une dame que l'officieux Guzman a servi de jouet à la populace. »

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvaient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon maître, qui savait bien toutes les mesures qu'une personne de son caractère avait à garder tant pour son honneur que pour celui de son prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien ; mais quoiqu'il affectât de vivre avec moi comme à son ordinaire, je le connaissais trop pour ne pas m'apercevoir de sa dissimulation et de la face nouvelle que mes affaires prenaient auprès de lui.

Le carême qui arriva dans ce temps-là, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avait de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avait envie de se retirer du commerce des femmes, et de mener une vie plus réglée. Je t'avouerai même, ajouta-t-il, que je ne suis plus follement épris de Fabia. La raison m'est revenue ; je reconnais que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jeté les yeux sur cette dame. Son époux est un des premiers cavaliers de Rome, et je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu déshonorer sa maison.

Il me tint encore d'autres discours semblables que je feignis de croire pieusement. Je fis plus, j'applaudis à sa résolution ; et, contrefaisant à mon tour le pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendais suivre son exemple. Je changeai en effet de conduite ; je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux domestiques, et particulièrement à mon maître, que j'avais renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman prend la résolution de sortir de Rome, et de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

Je passais presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupais à lire de bons livres qu'on me prêtait, et à recevoir quelques amis qui me venaient visiter. Un jour le jeune Espagnol, qui avait si généreusement pris ma défense dans l'aventure du cochon, me vint voir pour s'informer, me dit-il, de l'état de ma santé. Tu peux bien croire mon cher lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui j'avais tant d'obligation. Je lui fis mille complimens sur le service qu'il m'avait rendu, et je l'assurai que j'étais très-mortifié de n'avoir pu aller chez lui pour l'en remercier, ignorant sa demeure et son nom. Il me répondit modestement qu'il n'avait rien fait qui méritât tant de reconnaissance; et qu'étant Espagnol et noble, il s'était fait un devoir de courir au secours d'un galant homme insulté par la canaille.

Je ne lui eus pas plutôt entendu dire qu'il était

de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avait pris naissance. Je suis, me dit-il, d'Andalousie, natif de Séville, et Sayavedra [1] est mon nom. Je redoublai mes civilités quand j'appris qu'il était d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de notre ville. Il avait en effet l'accent andalou, et connaissait aussi bien que moi Séville. Cependant il était originaire de Valence; mais il avait ses raisons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes services et le crédit de mon maître, s'il en avait besoin. Il me rendit grâce de ma bonne volonté, me dit que véritablement il avait une affaire à la chambre apostolique, et qu'il en espérait un heureux succès; mais que si les personnes qui s'intéressaient pour lui n'agissaient pas efficacement, il aurait recours à moi.

Comme il m'échappa de dire, dans la suite de notre conversation, que l'on me trouvait toujours au logis, et que je me promenais rarement, il en voulut savoir la cause. Je lui avouai de bonne foi que je n'osais me montrer dans les rues depuis l'aventure du cochon, et que j'étais bien aise du moins de donner le temps de l'oublier avant que de reparaître dans le monde; ce qui lui parut d'un homme prudent et judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis,

[1] *Sayavedra*, saie vieille, en espagnol. C'est de là aussi que vient par contraction le nom de *Saavedra*. E. J.

si quelque affaire indispensable m'obligeait à sortir. Pénétré de ses offres obligeantes, je lui jetai les bras au cou, et l'accablai de remercîmens. De son coté, il ne demeurera point en reste de politesse avec moi; et quoiqu'il approuvât la raison qui me faisait garder la chambre, il me dit qu'il me plaignait fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse; qu'il me conseillait plutôt de voyager, d'aller voir Venise, Bologne, Pise et Florence; que je trouverais dans ces villes de quoi m'amuser agréablement, et qu'enfin je reviendrais à Rome lorque je le jugerais à propos.

Je fis connaître à Sayavedra qu'il ne pouvait rien me conseiller qui fût plus de mon goût, et que je ne tarderais guère à suivre son conseil, pourvu que mon maître, sans la permission de qui je ne prétendais rien faire, y consentît. Alors mon Andalou, natif de Valence, et fourbe en diable et demi, me fit une description charmante de toutes ces villes, pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand désir, que dès le lendemain matin, en habillant l'ambassadeur, je lui dis: Je ne sais, monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir; je voudrais bien voyager par toute l'Italie: je m'imagine que je ne ferais point mal de m'éloigner de Rome pour quelque temps. Son excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'em-

pêcher de laisser paraître. Guzman, s'écria-t-elle, il ne pouvait te venir une meilleure pensée que celle-là : oui, mon ami, tu feras bien de disparaître, du moins pour quelques mois : cela ne saurait produire qu'un bon effet pour nous deux; car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon désavantage, surtout depuis ta dernière aventure. On nous accommode l'un et l'autre de toutes pièces; on m'en a donné charitablement avis. En un mot, nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire; mais je n'en ai pas eu la force, et je suis ravi que tu prennes de toi-même le parti de voyager. Au reste, Guzman, poursuivit ce bon maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller. Enfin j'en userai avec toi comme avec un serviteur que j'aime, et dont je ne me défait qu'à regret.

Ainsi me parla mon ambassadeur. Je lui rendis un million de grâces des sentimens favorables qu'il venait de me témoigner; et je ne fus pas sitôt hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le messager de Sienne; ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déjà je commençais à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servaient de garde-robe, lorsque je reçus une seconde vi-

[illegible] de Saavedra, que je mettais au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paraître quelque [illegible] à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, et des coffres ouverts devant moi. Comment donc, seigneur Guzman, s'écria-t-il, est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné? Vous l'avez deviné, lui [illegible], mon maître, à qui j'ai parlé de mon [illegible], m'a permis de l'exécuter. C'en est fait, [illegible] jours pour Sienne, où je me [illegible] quelque temps chez un marchand [illegible] appelé Pompée. Je ne le connais [illegible], mais c'est un homme [illegible], et qui m'en témoigne [illegible] de reconnaissance, que [illegible] qu'il sera bien aise de me [illegible] j'espère que j'aurai du [illegible] aujourd'hui en[illegible] adresse de ce Pompée, pour [illegible] sur la route.

[illegible] attentif à ce que je lui [illegible] me voir ranger [illegible] coffres. Il remarquait bien [illegible] plus pré[illegible] pas fâché [illegible]. Il ne manqua point pas d'observer [illegible] une chaîne d'or [illegible] plusieurs bonnes pis[illegible] chez mon

ambassadeur; car je ne m'étais point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avais conservé avec beaucoup de soin tous les présens que j'avais reçus; heureux si c'eût été pour moi et non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine! Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avais de plus commun, et après les avoir bien fermés, j'en laissai sur une table les clefs qui étaient liées ensemble; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vînt dire que l'on me demandait en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, et j'allai voir qui pouvait être la personne qui voulait me parler. C'était le messager de Sienne, que je ne me souvenais plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ; et pour convenir avec lui de ce que je lui donnerais pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce temps-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon, se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avait mis dans ses poches par précaution, prît les empreintes de mes clefs et se saisit d'une lettre qu'il trouva sur la même table, et qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrais mes coffres au messager, qui le souleva un peu pour pouvoir mieux juger

site de Sayavedra, que je mettais au nombre de mes meilleurs amis Il fit paraître quelque étonnement à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, et des coffres ouverts devant moi. Comment donc, seigneur Guzman, s'écria-t-il, est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné? Vous l'avez deviné, lui répondis-je; mon maître, à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait, je pa:s dans deux jours pour Sienne, où je me propose de m'arrêter quelque temps chez un marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connais point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, et qui m'en témoigne par ses lettres tant de reconnaissance, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien aise de me posséder chez lui : ainsi j'espère que j'aurai du plaisir à Sienne, où je vais dès aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavedra paraissait attentif à ce que je lui disais, il ne l'était pas moins à me voir ranger mes nippes dans les coffres. Il remarquait bien surtout où je plaçais ce que j'avais de plus précieux, et ce que, par vanité, je n'étais pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je serrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, et trois cents bonnes pistoles d'Espagne que j'avais amassées chez mon

ambassadeur ; car je ne m'étais point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avais conservé avec beaucoup de soin tous les présens que j'avais reçus; heureux si c'eût été pour moi et non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine! Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avais de plus commun, et après les avoir bien fermés, j'en laissai sur une table les clefs qui étaient liées ensemble; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vînt dire que l'on me demandait en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, et j'allai voir qui pouvait être la personne qui voulait me parler. C'était le messager de Sienne, que je ne me souvenais plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ; et pour convenir avec lui de ce que je lui donnerais pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce temps-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon, se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avait mis dans ses poches par précaution, prît les empreintes de mes clefs et se saisit d'une lettre qu'il trouva sur la même table, et qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrais mes coffres au messager, qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de

leur poids; je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le seigneur Pompée et il se retira en me disant qu'il allait chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, et qu'il partirait dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi, sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'assurer qu'il ne m'incommodait point, et lui offrir même à déjeuner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avait d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Du moins, lui dis-je, mon cher compatriote, enseignez-moi votre demeure. Il serait bien malhonnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une visite. Là dessus, après m'avoir répondu qu'il m'en dispensait, il me fit entendre d'un air mystérieux qu'il logeait chez une dame, où, pour des raisons qu'un galant homme ne pouvait dire, il fallait qu'il se prîvât du plaisir de recevoir ses amis.

N'ayant rien à répliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussitôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la manière dant ils s'y prendraient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étaient quatre fripons, dont trois reconnaissaient, comme lui, pour chef, un fameux voleur nommé Alexandre

Bentivoglio. Celui-ci conduisait les entreprises qu'ils formaient en commun : c'était lui qui distribuait les rôles aux autres, et qui jouait ordinairement le premier; mais il céda dans cette pièce le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillèrent donc tous quatre de la manière qu'il lui plut, ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens, et ils se mirent le jour suivant en chemin pour Sienne, où ils arrivèrent le lendemain. Sayavedra, suivi de deux autres qui portaient des casaques de livrée, alla loger dans la meilleure hôtellerie de la ville, se disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui était connu dans toute l'Italie pour ce qu'il était, il n'osa faire le troisième laquais ; il jugea plus à propos de chercher un gîte dans un endroit moins fréquenté, avec le quatrième cavalier de sa suite.

Sayavedra, parlant d'un ton de maître, se fit donner d'abord la plus belle chambre; puis s'étant un peu ajusté, il envoya un de ses gens dire au seigneur Pompée que don Guzman son ami venait d'arriver à Sienne par la poste, et qu'il se sentait si fatigué de sa traite, qu'il le priait de l'excuser s'il n'allait pas loger chez lui. Pompée, ravi d'apprendre l'arrivée de don Guzman, abandonna tout pour aller trouver un homme auquel

il était si redevable. Il vole à l'hôtellerie, et trouve dans une chambre bien éclairée un cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer se lève avec empressement, et court à lui les bras ouverts, en lui disant : Ah, seigneur Pompée! je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point là votre plus grande faute, lui répondit en souriant Pompée, et je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli, répliqua le faux don Guzman; mais je vous dirai pour me justifier, que je suis si las d'avoir si long-temps couru la poste, que je n'ai pu me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire, repartit le marchand, cela devait vous engager à préférer ma maison à une hôtellerie. Une autre raison encore, lui dit Sayavedra, a prévalu sur l'envie que j'avais d'aller loger chez vous. Je ne fais que passer par Sienne : dès demain je vais à Florence par ordre de l'ambassadeur, mon cher maître, m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé; je n'ai pas cru devoir vous embarrasser de moi pour si peu de temps : mais patience, ajouta-t-il avec un souris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, et je compte bien de faire quelque séjour dans votre maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir

souper et coucher chez lui, quoique ce ne fût que pour une nuit ; mais le faux don Guzman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté, que le marchand, craignant de l'importuner par trop d'instances, le laissa se délasser, en l'assurant qu'il ne manquerait pas de revenir le lendemain matin à l'hôtellerie, pour être présent à son départ et lui souhaiter un bon voyage. Là-dessus Sayavedra dit tout haut à un de ses valets : Tenez, Gradelin, voici les clefs de mes coffres ; le seigneur Pompée veut bien que j'envoie prendre quelques hardes et le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Apporte-moi, poursuivit-il, ma robe de chambre, que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut mieux faire transporter ici vos coffres, et vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison, lui dit le faux Guzman ; je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin ; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres ; je l'emporterai avec moi à Florence, et je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le marchand sortit ensuite de l'hôtellerie, et une demi-heure après on y vit arriver les trois coffres, portés par les compagnons de Sayavedra et par un valet d'écurie. Ils étaient accompagnés d'un homme qui présenta au faux Guzman, de

la part de son ami Pompée, une corbeille de fruits excellens avec six bouteilles d'un vin admirable. Ce présent fut reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnaissance par Sayavedra, qui, après avoir fait une petite libéralité au domestique du marchand, le chargea de mille complimens pour son maître.

A peine les coffres furent-ils dans l'hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui savait déjà l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avait les clefs, et l'on crocheta l'autre, qui renfermait mon argent et mes bijoux, qu'ils partagèrent, ou, pour mieux dire, qu'Alexandre s'appropria; car c'était un rodomont que les autres craignaient, et qui leur faisait telle part qu'il lui plaisait des dépouilles volées. Il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles, et les plus mauvaises nippes; après quoi il remplit le petit coffre de ce qu'il y avait de meilleur, et fit mettre dans les autres de la paille et des pierres; puis, sans perdre de temps, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste, pour partir à la pointe du jour, et prendre la route de Florence; ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payèrent l'hôte, en lui recommandant de faire reporter dans la matinée chez le marchand, les deux coffres qu'ils laissaient dans l'hôtellerie.

Pendant que tout cela se passait à Sienne, j'étais

occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, sans avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restait plus rien à faire qu'à prendre congé de mon maître. J'entrai dans sa chambre un matin d'un air triste; et, après lui avoir protesté que je n'oublierais jamais les bontés qu'il avait eues pour moi, je me jetai à ses genoux, et baisant une de ses mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, et me fit assez connaître qu'il me perdait à regret. Ce bon seigneur m'exhorta à la vertu d'une manière aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils; il m'embrassa même, et me passant au cou une chaîne d'or qu'il portait ordinairement, il me dit qu'il me la donnait pour me ressouvenir de lui toutes les fois que je la regarderais. Il ajouta à cette marque d'amitié une bourse de cinquante pistoles, avec un des meilleurs chevaux de ses écuries. Tous ses domestiques, à son exemple, se montrèrent sensibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais desservis auprès de mon maître, je leur avais souvent rendu de bons offices, et il n'y en avait pas un qui eût sujet de se plaindre de moi.

Je ne veux point passer sous silence un étrange événement qui arriva dans Rome la veille de mon départ, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec mes aventures. L'ambassadeur achevait de souper,

lorsque nous vîmes eutrer dans la salle un gentilhomme napolitain qui venait souvent à l'hôtel. Il avait l'air d'un homme qui a l'esprit un peu troublé. Monseigneur, dit-il à son excellence, je viens vous apprendre une nouvelle bien extraordinaire. On vient de me la dire, et vous m'en voyez encore tout ému. Je suis fort curieux de l'entendre, répondit mon maître. Alors, je présentai un siége au Napolitain, qui, s'étant assis, parla de cette sorte.

CHAPITRE II.

Des amours de Dorido et de Clorinia, ou Histoire des mains coupées.

Un cavalier de cette ville, nommé Dorido, jeune homme d'une illustre naissance, fort bien fait et plein de valeur, aimait Clorina, fille de seize à dix-sept ans, vertueuse, belle et de bonne famille. Les parens de cette charmante personne l'élevaient avec tant de sévérité, qu'ils ne lui permettaient pas d'avoir des entretiens où sa vertu pût courir le moindre péril. Elle n'avait même la liberté de se montrer que très-rarement à sa jalousie, tant on appréhendait que son extrême beauté, que les jeunes gens ne pouvaient voir impunément, ne causât quelque malheur. Son

père ou sa mère, ou bien son frère Valerio, attachés à ses pas, étaient témoins de toutes ses actions.

Il y avait déjà plusieurs mois que Dorido, l'ayant aperçue par hasard à sa jalousie, en était devenu éperdument amoureux; mais il ne lui avait encore été possible de le lui faire connaître que par des regards passionnés, qu'il ne manquait pas de lancer toutes les fois qu'il passait devant sa maison. Si ces œillades, le plus souvent, n'étaient point remarquées de l'objet aimé, du moins elles l'étaient quelquefois, et quand cela arrivait, elles faisaient un effet terrible. Clorina se contentait d'abord de considérer le cavalier sans en être vue; mais bientôt, sans savoir pourquoi, elle eut envie de se laisser voir; et, peu à peu répondant à ses mines, elle prit enfin de l'amour de la même façon qu'elle en avait donné, je veux dire en paraissant à sa jalousie.

Dorido jugea bien qu'il avait fait la conquête qu'il méditait, et s'accommoda quelque temps, faute de mieux, du plaisir de se croire aimé. Néanmoins, souhaitant de recueillir de sa victoire des fruits plus solides, il en chercha les moyens. Il fit connaissance avec Valerio, et sut si bien gagner son amitié, que Valerio ne pouvait plus vivre sans lui. Ils étaient tous les jours ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; ce qui donnait quelquefois à Dorido occasion de

contempler à son aise les charmes de sa dame, et même de lui parler, mais jamais en particulier. Les yeux de ces deux amans étaient les seuls interprètes de leurs mouvemens secrets.

Cependant les choses ne demeurèrent pas toujours dans cet état. Clorinia découvrit sa passion à sa suivante Scintila[1], qui était une vieille fille qui avait de l'esprit, et qui, voulant servir sa maîtresse, alla trouver Dorido, et lui dit : Beau cavalier, il serait inutile de vous déguiser avec moi ; je sais ce qui se passe dans votre cœur ; il brûle pour Clorinia, et je me suis aperçue que vous n'aimez pas tout seul. Vous languissez tous deux dans l'attente d'un tête-à-tête ; c'est ce que je ne puis voir sans compassion. Je ne serai pas contente que je n'aie imaginé quelque expédient pour vous procurer à l'un et à l'autre la satisfaction que vous désirez. Le galant, ravi d'entendre ces paroles, remercia la soubrette de sa bonne volonté, et l'assura que si elle pouvait en venir à bout, elle n'aurait pas affaire à un ingrat. Ensuite, profitant de l'occasion, il écrivit un billet très-passionné, qu'il la conjura de remettre à l'aimable sœur de Valère.

Scintila retourna vers sa maîtresse pour lui rendre compte de la démarche qu'elle avait faite.

[1] *Scintila*, ou plutôt *scintilla*, en italien et en latin, signifie étincelle ; ce qui convient bien à cette fille qui étincelait d'esprit. E. J.

Elle lui présenta le billet de Dorido. Clorina la gronda fort de s'en être chargée, et lui pardonna : il ne fut plus question que de savoir où les amans pourraient avoir une entrevue. La dame y trouvait tant de difficultés qu'elle y aurait renoncé, si la suivante, plus ingénieuse, ne se fût avisée d'un moyen qu'elles approuvèrent toutes deux. Scintila couchait dans une chambre basse, auprès de laquelle il y en avait une autre où l'on serrait des meubles inutiles, et qui ne recevait de jour que par une petite fenêtre grillée de deux barreaux de fer, entre lesquels on ne pouvait tout au plus passer que la main. Cette fenêtre, qui était à hauteur d'homme, donnait sur une ruelle, ou plutôt un cul-de-sac, où il ne demeurait personne; et cet endroit paraissait fait exprès pour des amans qui bornaient leur honheur à des conversations nocturnes.

Sitôt que la vieille vit sa jeune maîtresse disposée à s'entrenir avec Dorido par cette petite fenêtre, elle en avertit ce cavalier, qui se rendit dès la nuit prochaine sur les onze heures dans la ruelle. Il s'approcha des barreaux, où il trouva Scintila, qui l'attendait pour lui dire de prendre patience jusqu'à ce que tous les domestiques fussent couchés. On ne le fit pas languir long-temps. Bientôt le moment qu'il désirait arriva. Clorina vint toute tremblante à la fenêtre, et son amant s'y présenta tout interdit. Comme c'était pour

la première fois qu'ils aimaient l'un et l'autre, ils se troublèrent en se voyant, et l'excès de leur joie les empêcha d'abord de parler ; mais l'amour a plus d'un langage. La dame passa une de ses belles mains entre les barreaux ; le galant la saisit avidement, et lui donna mille ardens baisers. Enfin, ces deux amans rompirent peu à peu le silence, et se répandirent en discours passionnés. Ils s'abandonnèrent si bien au plaisir d'être ensemble, que le jour les aurait surpris si la vieille suivante n'eût interrompu leur entretien, pour les avertir qu'il était temps qu'ils se séparassent. Dorido, avant que de se retirer, pria sa maîtresse de lui permettre de revenir la nuit prochaine à la même heure à la petite fenêtre; ce que la dame n'eut pas la force de lui refuser.

Ils se quittèrent l'un et l'autre également satisfaits de leur conversation, et pleins d'impatience de se revoir. Dorido surtout était dans une agitation qui ne lui permit de goûter aucun repos, ou pour parler plus juste, il souffrit jusqu'au temps qu'il lui fallut retourner à la ruelle. Vous vous imaginez bien qu'il ne fut pas paresseux à s'y rendre. De son côté, la dame, ne trouvant point d'obstacle à son dessein, parut à la petite fenêtre. Ils furent ce soir-là moins timides et moins embarassés en se saluant. Le cavalier, qui avait de l'esprit, dit mille jolies choses à sa maîtresse, qui y répondit fort spirituellement. Ils

eurent un entretien de trois heures, entremêlé de caresses innocentes; de sorte que la seconde entrevue eut autant de charmes pour eux que la première. La prudente Scintila fut encore obligée de les séparer. Ils l'appelèrent cent fois cruelle, sans songer que si elle troublait leurs plaisirs, ce n'était que pour les rendre plus durables. Comme en effet, ils continuèrent ces passe-temps avec tant de bonheur et de secret, que personne, si vous en exceptez un seul homme et la vieille, ne savait leur intelligence.

Cet homme était un jeune gentilhomme romain, nommé Horace. Il aimait aussi Clorinia, pour l'avoir vue à sa jalousie. Il lui avait découvert ses sentimens par des démonstrations; mais, s'apercevant qu'elle recevait fort mal toutes les marques qu'il lui donnait de son amour, il jugea qu'il devait avoir un rival plus heureux que lui, et que sans doute c'était Dorido, puisqu'il le voyait dans une si étroite liaison avec Valère. Pour éclaircir des soupçons si bien fondés, il alla trouver Dorido, qui était de ses amis, et lui parla dans ces termes: « Mon cher Dorido, je viens vous demander une grâce que je vous conjure de ne me point refuser; le repos de ma vie en dépend. Vous êtes sans cesse avec Valère; vous allez fort souvent chez lui: j'ai dans l'esprit que vous êtes touché de la beauté de sa sœur. Si je ne me trompe point dans ma conjecture,

daignez me le déclarer; vous êtes trop digne de posséder le cœur de cette dame pour que j'entreprenne de vous le disputer. »

Vous êtes donc amoureux de Clorinia? lui dit Dorido un peu troublé. J'en suis charmé, répondit Horace; mais je me rends justice, et je conviens que vous méritez mieux que moi d'être son époux. Parlons sans flatterie, interrompit Dorido. Je me tiendrais assurément fort honoré d'être le mari de Clorinia; mais je vous avouerai de bonne foi que je n'ai pas dessein de le devenir. Est-il possible, s'écria brusquement Horace, que vous ne songiez point à épouser cette dame? Ah, mon ami! que mes intentions sont différentes des vôtres! Je n'aspire qu'à lier mon sort au sien. Vos vues doivent céder aux miennes. Sacrifiez-moi les folles espérances que vous avez conçues; j'attends cet effort de votre amitié et de votre vertu. Vous pourriez ajouter, dit Dorido, que je le dois à la famille de Clorinia. Oui, continua-t-il, je vous laisse le champ libre, si la sœur de Valère, flattée de votre recherche, consent qu'on vous donne sa main. Je vous débarrasserai d'un rival. Je ferai plus; je veux parler en votre faveur, et je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi que vos souhaits ne soient remplis.

Horace fut si content de ce discours, qu'il en témoigna de la reconnaissance à Dorido, sans penser que sa promesse n'était que conditionnelle,

et qu'il devait s'en défier. Il ne fit là dessus aucune réflexion ; il demanda même à Dorido ses bons offices auprès de Clorinia. Celui-ci ne laissa pas d'être touché de la franchise d'Horace; et se sentant assez généreux pour préférer à ses plaisirs le bonheur d'un ami qui n'avait que des vues pures, il résolut de faire tout son possible pour se détacher de cette dame. Véritablement, dès la première fois qu'il la revit, il lui tint ce discours : Vous n'ignorez pas, madame, que vous avez mis Horace au rang de vos conquêtes; mais je doute que vous sachiez jusqu'à quel point il vous aime. Apprenez qu'il vous adore, et que l'honneur de vous épouser fait le plus cher de ses désirs. J'en suis ravie, répondit Clorinia. Vous verrez, par le peu d'attention que je ferai à son amour, si je prends plaisir à me voir d'autres amans que Dorido. Je connais, répliqua le cavalier, tout le prix d'un sentiment si glorieux pour moi; mais je croirais abuser de vos bontés si je ne m'y opposais en quelque façon moi-même. Horace a du mérite; et, quand vous le connaîtrez bien, vous ne serez peut-être pas fâchée que vos parens vous accordent à ses vœux.

Comment donc, s'écria la dame, on dirait, à vous entendre, que vous souhaitez de me perdre! Seriez-vous en effet bien aise que je répondisse à la tendresse d'Horace? Non, vraiment, dit Dorido. Ce n'est point là ma pensée; j'ai

voulu seulement vous faire entendre que si vous vous sentiez quelque penchant pour Horace, et que vos parens approuvassent sa recherche, mon cœur aurait beau murmurer, je m'immolerais au bonheur de mon rival, pour vous prouver que je suis dévoué à toutes vos volontés. Je doute fort, reprit-elle, que la victime fût aussi soumise que vous le dites, ou bien vos feux n'ont pas toute la violence que je crois bonnement qu'ils ont. Mais, continua-t-elle, je ne prétends pas vous mettre à cette épreuve. Dorido sera le premier et le dernier de mes amans ; c'est sur quoi vous pouvez compter. Qu'Horace persiste tant qu'il lui plaira dans les sentimens qu'il a pour moi, il n'en sera jamais plus avancé. Je veux bien vous l'avouer. Je me suis bien aperçue de sa passion ; il l'a fait assez éclater devant ma jalousie, et je vous jure que j'ai été si mal affectée des marques qu'il m'en a données, que j'ai conçu pour sa personne une aversion qui va jusqu'à l'horreur.

Après ces dernières paroles, Dorido n'osa plus parler d'Horace, dont il jugea bien qu'il serait inutile de s'entretenir d'avantage avec Clorinia ; il changea de discours tout le reste du temps qu'ils furent ensemble. Cette nuit se consuma en protestations mutuelles de s'aimer toujours. Le lendemain, Dorido reçut une visite d'Horace. Eh bien, mon ami, lui dit d'abord ce dernier, avez vous vu Clorinia ? vous est-il

échappé quelque mot en ma faveur? comment l'a-t-elle reçu? Fort mal, répondit l'autre; vous ne devez vous flatter d'aucune espérance. Je lui ai vanté votre mérite et votre alliance; je vous ai peint plus amoureux que vous ne l'êtes peut-être : l'inhumaine m'a fermé la bouche, en me disant que vous brûlez en vain pour elle, et que jamais l'hymen ne vous unira tous deux.

A ce discours, Horace pâlit et tomba dans une profonde rêverie, pendant laquelle Dorido, entrant dans sa peine en véritable ami, lui représenta qu'il devait plutôt se désister de sa poursuite, que de vouloir contraindre une dame à l'aimer; qu'il y en avait dans Rome d'autres aussi aimables que Clorinia, et qui lui rendraient plus de justice. Au reste, mon cher Horace, ajouta-t-il, je ne pense pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi; je vous aurais cédé la sœur de Valère, si j'eusse entrevu en elle le moindre goût pour vous. Mon amitié vous aurait fait ce sacrifice; la vôtre refusera-t-elle d'abandonner une conquête que vous n'êtes pas sûr de m'enlever? Horace alors rompit le silence, et dit à son ami : Bien loin d'avoir des reproches à vous faire, je dois vous tenir compte du service malheureux que vous m'avez rendu en parlant pour moi. Je conviens avec vous qu'il est plus juste que je renonce à une main que je ne puis obtenir, que vous à un cœur que vous possédez.

Adieu, je n'épargnerai rien pour profiter du conseil que vous me donnez de m'attacher ailleurs.

En achevant ces paroles, il quitta Dorido d'un air à lui persuader que, frappé de la force de ses raisons, il allait tout mettre en usage pour secouer le joug d'une ingrate dont il était trop épris. Mais il avait bien d'autres pensées. Dorido lui paraissait un traître : C'est un ami faux, disait-il en lui-même; il n'a point fait mon éloge devant Clorinia. Il aura plutôt fait un portrait désavantageux de moi, ou dans son entretien avec elle il n'aura pas été question de mon amour. Quoi qu'il en soit, poussons notre pointe; faisons demander la dame en mariage par mon père; il me servira mieux qu'un rival. Horace prit donc la résolution de découvrir ses sentimens à son père, qui, les ayant approuvés, lui promit son entremise, et se chargea du soin de parler au père de Clorinia; ce qui ne manqua pas d'arriver bientôt. Les deux vieillards eurent une longue conversation sur cette affaire, et le résultat fut qu'elle se ferait, pourvu que la dame, dont on ne voulait pas contraindre les inclinations, n'eût aucune répugnance pour ce mariage; mais, à la première proposition qu'on lui fit d'épouser Horace, elle témoigna tant d'aversion pour ce cavalier, qu'on désespéra de la voir jamais dans la disposition que l'on désirait, et sur cela tout se rompit.

C'est ici qu'il faut déplorer le malheur des hommes qui se laissent dominer par l'amour. Horace, voyant sa passion méprisée, son rival triomphant, sentit tout à coup changer son amour en haine : il ne regarda plus Clorinia que comme un objet d'horreur ; et, cessant d'écouter la raison, il ne songea qu'à trouver un moyen de se venger en même temps et de la dame et de son amant. Il les fit observer tous deux par un fidèle valet, et ayant découvert à quelle heure et dans quel endroit ils avaient presque toutes les nuits des entretiens, il ne lui en fallut pas davantage pour concevoir le dessein le plus cruel et le plus horrible que puisse former un homme possédé d'une fureur infernale. Une nuit, prévenant Dorido, il se rendit dans la ruelle et s'approcha de la petite fenêtre, où la sœur de Valère était déjà. Elle le prit dans l'obscurité pour le galant qu'elle attendait, et lui adressa quelques tendres paroles, qui ne servirent qu'à irriter le ressentiment d'Horace. Le traître garda le silence de peur de se trahir lui-même ; et de sa main gauche ayant saisi une de celles de Clorinia, que cette dame, dans son erreur, lui tendit entre les barreaux, il la coupa brusquement avec un couteau bien aiguisé qu'il tenait dans sa main droite ; après quoi il sortit promptement de la ruelle et se retira chez lui, charmé d'avoir fait une si belle opération.

Représentez-vous le pitoyable spectacle dont furent frappés les proches de Clorinia, lorsque, attirés par les cris dont Scintila remplissait toute la maison, ils vinrent avec un flambeau et presque nus dans la chambre où était l'amante infortunée de Dorido, étendue par terre, évanouie et noyée dans son sang. Mais quand ils s'aperçurent qu'elle avait une main coupée, le père et la mère tombèrent tous deux comme morts sur le plancher, et ce ne fut pas sans peine qu'ils reprirent leurs esprits, à l'aide de Valère et de deux domestiques, qui arrivèrent au bruit qu'ils avaient entendu. Le père et la mère étant revenus à eux se doutaient bien, de même que leur fils, qu'il y avait là dedans de la faute de Clorinia; et c'est ce qu'ils auraient pu savoir de Scintila, s'ils n'eussent pas jugé à propos de remettre cet éclaircissement à une autre fois. Ils crurent qu'ils ne devaient alors penser qu'à sauver Clorinia, s'il était possible. Valère remonta dans son appartement, où il s'habilla à la hâte pour aller chercher lui-même un habile chirurgien de ses amis, pendant que le vieillard, après avoir exhorté ses domestiques à garder le secret sur cette aventure, pour l'honneur de sa maison, s'efforçait avec eux d'arrêter le sang de sa fille, en enveloppant de linge le bras dont la main avait été si cruellement séparée.

Valère fut bientôt habillé. Il sortit, entra

d'abord dans la ruelle, pour voir si, à la faveur d'une lanterne qu'il faisait porter devant lui par un valet, il ne trouverait point la main coupée; mais Horace l'avait emportée avec lui, et l'on ne remarquait rien au bas de la petite fenêtre qu'une raie que le sang avait faite en coulant le long du mur. Le triste frère de Clorinia en ressentit une nouvelle peine. En continuant son chemin, il rencontra et reconnut Dorido, qui marchait vers la ruelle en amant content. Il l'appelle d'une voix faible, et lui dit : Ah! cher ami, où allez-vous? On voit bien que vous ne savez pas la tragique scène qui vient de se passer. O malheureuse Clorinia! Juste ciel! s'écria Dorido; quel sujet de douleur la fortune vous a-t-elle donné? Quel malheur est-il arrivé chez vous? Un malheur, répondit Valère, que notre famille doit cacher à tout le genre humain; mais je ne vous en ferai point un mystère : je dois même vous l'apprendre, comme à un ami qui ne refusera point de se joindre à moi pour découvrir l'assassin de ma sœur.

Ces derniers mots troublèrent étrangement Dorido, ou plutôt lui percèrent le cœur. Il demanda d'une voix basse et tremblante de quoi il s'agissait. Valère le lui dit en peu de paroles, et le pria ensuite de l'accompagner jusque chez le chirurgien; mais Dorido s'en défendit, en lui disant d'un air qui marquait bien la fureur qui

commençait à l'agiter : Non, non, Valère, employons mieux notre temps. Il ne faut pas nous occuper tous deux d'une même chose, quand nous en avons plusieurs à faire. Chargez-vous tout seul du soin de conduire chez vous le chirurgien, tandis que je vais chercher le barbare qui a pu commettre un crime qu'on ne peut entendre sans frémir. Si je puis déterrer ce perfide, il doit s'attendre à un châtiment digne de sa trahison ; en un mot, ajouta-t-il, laissez-moi vous venger : je sens aussi vivement que vous-même l'infortune de Clorinia.

Là-dessus les deux amis se séparèrent. Dorido reprit le chemin de sa maison, en jurant qu'il ne consulterait que sa colère dans la vengeance qu'il prétendait tirer d'Horace ; car il ne pouvait soupçonner un autre d'avoir fait le coup. Aussitôt qu'il fut chez lui, il s'enferma dans son appartement pour y pleurer en liberté la perte de sa maîtresse. Ma chère Clorinia, s'écria-t-il, mon rival jaloux de vos bontés pour moi vous a trompée dans les ténèbres de cette nuit funeste. Vous l'avez pris pour Dorido ! Je suis donc la cause du malheur qui vous est arrivé ! C'est moi qui ai troublé votre repos : sans moi vous vivriez encore chez votre père dans une parfaite tranquillité ; c'est moi qui vous assassine. Mais votre mort sera bientôt suivie de la mienne : dès le moment que j'aurai immolé Horace à vos cen-

dres, je vous rejoindrai dans l'éternelle nuit. La seule espérance de vous faire ce sacrifice soutient ma vie. Que ne vous est-il permis dans le sein de la mort de jouir de la juste vengeance que je vous prépare! Que ne pouvez-vous voir tomber les deux mains sacriléges de l'impie qui a coupé une main innocente.

Enfin Dorido était encore dans les larmes et les gémissemens quand le jour parut. Il sortit et se rendit en diligence chez Clorinia, où il trouva tout le monde dans la consternation. Valère et son père sentirent à sa vue redoubler leur affliction. Les voilà qui s'embrassent les uns les autres en fondant tous en pleurs. O Dorido, mon fils! dit le vieillard; ma fille est entre la vie et la mort. Elle a perdu une si grande quantité de sang, que cela seul suffit pour terminer ses jours. Fut-il jamais un père plus malheureux que moi! Que pensez-vous de l'horrible action qui a été commise? Quel homme peut en avoir été capable? et quelle punition pourra soulager notre douleur? Seigneur, lui répondit Dorido, suspendons pour quelque temps nos regrets, et ne nous occupons que d'une chose qui nous importe à tous. Il faut que l'auteur du forfait périsse. Je me suis chargé de son châtiment: mais, avant que je le punisse d'une manière qui puisse étonner la postérité, il faut que je sois ce que je ne suis point. Recevez-moi pour gendre; il vaut mieux, pour votre

bonneur et pour le mieu, qu'on dise que Clorinia a été vengée par son époux, que par un ami de son père. Accordez-moi donc votre fille, ajouta-t-il, pendant qu'elle respire encore. Par là vous sauverez sa réputation, et vous ne devrez point à un étranger la consolation que je vous aurai procurée.

Le père et le fils acceptèrent fort volontiers la proposition de Dorido. Elle leur parut très-honorable pour eux, et très-nécessaire pour prévenir tous les bruits désavantageux qui pourraient se répandre dans le monde sur cette aventure. Le bon homme alla lui-même annoncer cette nouvelle à Clorinia, qui, tout accablée qu'elle était de son mal, répandit des larmes de joie; et tirant des forces de sa faiblesse, elle dit avec transport que, si elle se voyait femme de Dorido, elle mourrait satisfaite; puis elle demanda si ce cavalier était chez elle, et si l'on voulait bien permettre qu'elle lui parlât un instant. Comme elle n'avait alors presque point de fièvre, on crut que l'on pouvait sans péril lui donner ce consentement; néanmoins, dès qu'il se présenta devant son lit, elle fut saisie d'une si grande joie, qu'elle tomba en faiblesse. Cependant cela n'eut pas de suite, on la fit revenir de son évanouissement. Le chirurgien, pour prévenir une seconde défaillance, défendit aux amans de se parler. Ils se contentèrent de s'exprimer par leurs

regards tout ce qui se passait dans leurs âmes. Dorido, remarquant que sa présence semblait soulager la malade, ne la quitta point de toute la journée. Le soir on fit venir un prêtre et un notaire, et le mariage se fit devant trois parens qu'on avait envoyé chercher pour en être témoins.

On eût dit les deux jours suivans que Clorinia se portait beaucoup mieux, et le chirurgien même se flattait de l'espérance de l'arracher à la mort; mais il se trompa dans ses observations. Le lendemain, il prit une fièvre si violente à la malade, qu'on désespéra de sa vie. Alors Dorido, la comptant pour morte, ne différa plus à la venger de la façon qu'il avait projeté. Il alla chercher Horace partout où il jugea qu'il pourrait le trouver; et l'ayant rencontré, il lui fit mille caresses; et, comme s'il n'eût rien su de ce qui s'était passé, il l'invita à venir souper chez lui. Horace, qui avait fait secrètement son action barbare, et qui d'ailleurs n'en entendait parler ni dans la ville ni dans le voisinage de Clorinia, s'imagina que Dorido pouvait l'ignorer encore. Ainsi, ne le soupçonnant d'aucun mauvais dessein, il eut l'imprudence de se rendre chez lui à l'heure du souper; ce qui lui était souvent arrivé. Il s'assirent tous deux à table, et commencèrent à boire et à manger. Dorido avait fait mettre des drogues assoupissantes dans le vin qu'on servait à Horace; de

sorte que ce cavalier tomba bientôt dans une espèce de léthargie, pendant laquelle Dorido et deux valets qui lui étaient tout dévoués, lui lièrent les pieds et les mains : ensuite ils lui passèrent une corde au cou, puis l'attachèrent par le milieu du corps à un pilier qui était dans la salle, après avoir bien fermé toutes les portes de la maison. Lorsqu'il fut dans cet état, ils lui frottèrent le nez avec une pomme de senteur, et dissipèrent son assoupissement.

Quand le malheureux Horace se vit si bien garrotté qu'il ne pouvait se remuer, il ne lui fut pas difficile de juger du péril qui le menaçait. Il confessa son crime, et croyant pouvoir fléchir son rival, il implora sa pitié et sa miséricorde dans les termes les plus forts que l'amour de la vie lui put inspirer. Prières inutiles! Il avait affaire à un ennemi inexorable, à un époux qui avait sans cesse devant les yeux son épouse mourante. Dorido, bien loin de se laisser attendrir, coupa les deux mains de ce misérable, et le fit étrangler par ses valets, auxquels il ordonna de porter à minuit le cadavre à l'entrée de la ruelle avec ses deux mains pendues à son cou. Pour lui, ne pouvant se consoler de la perte de sa femme, il est sorti ce matin de Rome. On ne sait quelle route il a prise, et l'on vient de m'assurer que Clorinia est morte quelques heures après son départ.

Le gentilhomme napolitain acheva de parler en cet endroit. Une histoire si tragique toucha l'ambassadeur et sa compagnie, qui déplorèrent le sort infortuné de cette dame. Ils plaignirent aussi Dorido; mais ils conclurent, après avoir fait bien des réflexions sur cette aventure, qu'il y avait dans la conduite de ces deux cavaliers un esprit de vengeance qui ne convenait guère à des chrétiens.

CHAPITRE III.

Guzman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, et va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

Le lendemain de cette triste catastrophe, qui faisait l'entretien de tout Rome, je sortis de cette ville monté comme un prince, moins riche que je ne pensais, affectant un air galant, et la tête remplie d'idées qui me promettaient beaucoup de plaisir. Je m'avançai vers Sienne, où je m'imaginais mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En arrivant, je demandai où il demeurait, et je me rendis tout droit chez lui.

Il était au logis. Il me reçut assez civilement, et toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien

que Guzman votre ami vous témoigne l'extrême joie qu'il a de vous voir, et vous connaître enfin personnellement. Mon homme ne put sans pâlir entendre prononcer mon nom. Qui ! vous ! me répondit-il avec surprise, vous seriez ce même Guzman à qui j'ai mille et mille obligations ? Je frémis à ces mots, sans savoir pourquoi, et j'en tirai un mauvais augure. D'où vient, repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paraître à ma vue ? C'est ce que vous saurez bientôt, repartit le marchand. Je vois bien qne j'ai été dupe, et que vous êtes véritablement ce Gusman d'Alfarache que j'attendais.

Je fus frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, et je pressentis dans ce moment qu'il était arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous saurez qu'il a passé par Sienne un cavalier, soi-disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne, venant de Rome avec deux valets, et allant à Florence par ordre de son maître. Ce cavalier se donnait pour ce Guzman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai eue à Rome, et il avait les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion quand je l'entendis parler de cette sorte ; et un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'aventure acheva de me mettre au désespoir. Je témoignai au marchand que je souhai-

tais de voir mes coffres. Aussitôt il me conduisit à l'appartement qu'il m'avait fait préparer ; et là, me montrant mes deux grands coffres : Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportés ; mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi bien que le troisième. Je soupirai amèrement, en me souvenant que mon or et mes bijoux étaient justement dans celui qui me manquait. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres ; et c'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs, satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits : je les aurais, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée, il ne fut pas moins affligé que moi quand je lui appris qu'on m'avait volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvait être l'effet de la crainte qu'il avait que je ne l'obligeasse à répondre des effets volés, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant c'est ce qu'il ne devait nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectais de lui cacher le chagrin qui me dévorait : il me semblait qu'un homme qui voulait trancher du petit seigneur ne devait pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étais infiniment, et j'avais d'autant plus sujet de l'être, que je n'avais point d'autre habit que celui dont j'étais revêtu, ni d'autre

linge que deux chemises qui étaient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentais vivement l'esprit pour deviner qui pouvait avoir pris des empreintes ou des modèles de mes clefs ; je ne savais sur qui je devais faire tomber mes soupçons ; car, pour Sayavedra, je l'estimais trop pour me défier de lui. Ce n'était pourtant pas la faute de Pompée si j'avais tant de peine à découvrir l'auteur du larcin, puisqu'en me contant toute l'histoire, lorsqu'il me fit le portrait du faux Guzman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, sa taille, ses cheveux, son air et sa voix. J'étais si prévenu en sa faveur, que je me serais fait un crime de le soupçonner sur ces ressemblances. Je dirais plus : quoiqu'il me souvînt que je l'avais laissé seul dans ma chambre, le jour que le messager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions, mon hôte et moi, des réflexions très-inutiles sur ce vol, il arriva un domestique qui nous dit que le souper était prêt. Nous descendîmes un instant dans une salle où l'on avait servi, et nous nous mîmes à table sans appétit et d'un air assez triste. Pompée s'apercevant que les morceaux me demeuraient dans la bouche, me dit : Seigneur Guzman, vos effets ne sont pas si bien perdus qu'ils ne puissent se

retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le *bargello*[1] qui est de mes amis, et je vous avoue que je compte fort sur lui; il reviendra ce soir ou demain; j'espère qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je; mais, entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens, surtout lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fut couverte de mets délicats, et que nous eussions d'excellent vin, nous étions si peu en humeur de boire et de manger, que nous eûmes bientôt soupé; ensuite, comme je fis semblant d'être fatigué, mon hôte me fit conduire à mon appartement, où un instant après il me laissa seul; ce qui me fit plaisir, car sa conversation m'ennuyait. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, et je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avais l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agitaient successivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour long-temps. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'escalier me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui criaient à la fois : *Voici le voleur! voici le voleur!*

1 Le *bargello* ou *barigello*, est en italien le prévôt des archers, et le capitaine du guet, le conducteur de la patrouille ou des gardes qui vont de nuit par la ville. E. J.

marchand qui, par son imprudence, m'avait mis dans l'embarras où je me trouvais. J'enrageais de bon cœur. Le *bargello*, s'apercevant du peu de satisfaction que j'avais de sa course, au lieu qu'il attendait de moi quelque récompense, sortit très-mécontent de ma seigneurie, en disant à mon hôte, s'il eût cru que je savais si mal reconnaître ce que l'on faisait pour moi, il ne se serait pas donné tant de peine.

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, et me dit qu'il allait solliciter ses juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui était en prison, je m'y transportai; et ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Sitôt qu'il me vit, il vint se jeter à mes pieds. Il me demanda pardon. Mon cher seigneur don Guzman, me dit-il tout en pleurs, ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il allait continuer, car il avait préparé une longue harangue pour m'attendrir; mais je ne lui laissai pas le temps d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches; et toutefois en les lui faisant je sentais que ma colère s'affaiblissait peu à peu. Tous les mouvemens d'indignation qui m'agitent firent place insensiblement à des sentimens de compassion, dont j'aurais eu la faiblesse de donner des marques, si je n'eusse pris le parti ne m'éloigner brusquement

d'un traître qui aurait été tout au moins envoyé aux galères, si la justice à Sienne eût eu alors des ministres un peu sévères.

Les juges de ce temps-là, tu vas le voir, ami lecteur, firent ce que mille autres avaient fait avant eux, et ce que dix mille autres ont fait après : ils me députèrent le jour suivant un greffier, pour me proposer de me rendre partie du voleur emprisonné. Je fis réponse que je le voulais bien, pourvu qu'il me fît restituer tout ce qui m'avait été dérobé, autrement non; que je ne demandais point la mort du pécheur; que ma bourse, quand on le pendrait, n'en serait pas en meilleur état; en un mot, que je ne souhaitais rien autre chose que mon argent et mes hardes, et que j'y renonçais, puisque le tout était en trop bonnes mains pour que je pusse le rattrapper. Le greffier n'eut pas plus tôt fait rapport aux juges de ce que je lui avais dit, que, considérant qu'il n'y avait point d'autres espèces à prétendre dans ce procès que celles dont on avait trouvé le voleur nanti, ils se contentèrent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, et à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces magistrats équitables disaient, pour qu'on excusât un châtiment si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'était une preuve qu'il n'avait jamais été trouvé en faute que cette fois-là, et qu'il méritait par

conséquent quelque indulgence. La bonne raison pour faire grâce à un voleur de profession ! Et n'est-ce pas un jugement bien judicieux que de le bannir d'un pays où il a volé ? C'est comme si on lui disait : Va-t'en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne savais point encore à quoi les juges avaient condamné Sayavedra, et je dînais chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avait ouï prononcer la sentence, entra dans la salle tout essoufflé, et d'un air aussi content que s'il m'eût apporté mes effets : De la joie, seigneur don Guzman, s'écria-t-il, de la joie ! Votre larron est condamné au carcan, et l'on doit bientôt l'y attacher : il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment, j'aurais voulu que ce sot eût été mon valet, et être dans un endroit où j'eusse pu librement lui casser les dents à coup de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme que je le fus dans cette occasion ; cependant il me fallut dévorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon hôte. Il passa tout à coup d'une extrémité à une autre ; il ne me regarda plus que comme un étranger qui l'incommodait, et dont il aurait souhaité d'être défait.

Est-il possible ? me diras-tu. Quoi ! ce Pompée à qui tu avais rendu service, et qui, dans toutes ses lettres, t'avait paru si pénétré de reconnais-

sance, ce même Pompée te paya d'ingratitude? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi, et me fit assez voir qu'il m'aurait voulu déjà bien loin. J'y contribuai peut-être, en lui disant indiscrètement que je ne retournais point à Rome, ou du moins de long-temps; ce qui lui faisant juger que j'allais lui devenir inutile, et que, selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guère que je fusse content ou mécontent de lui. Il me demanda même sans façon quand je me proposais de partir, je lui répondis que ce serait dès le lendemain. Il me répliqua froidement qu'il était fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin je crevais de dépit d'avoir obligé de bonne grâce un homme qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnaissance, ou pour compenser ce qu'il m'avait fait perdre, était assez ingrat pour compter tous les momens que je passais dans sa maison : aussi la première chose que je fis le jour suivant fut de prendre congé de lui d'une manière qui lui marqua bien ce que je pensais de lui.

CHAPITRE IV.

Guzman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, et l'emmène avec lui à Florence.

J'avais tant envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval, si bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'aperçus de loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'était lui qui, pour obéir à la sentence qui le condamnait à un bannissement, se hâtait de sortir de l'état de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talens.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce misérable; et, me ressouvenant moins de la trahison qu'il m'avait faite que du service qu'il m'avait rendu le jour de l'aventure du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir point lui parler. Il m'avait aussi reconnu, et, lorsque je passai près de lui, il vint tout à coup, le visage baigné de larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude et de sa perfidie. Il ajouta qu'il souhaiterait de toute son âme, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie, et que, si je voulais le prendre pour mon valet, je pou-

vais compter sur le serment qu'il me faisait d'être le serviteur du monde le plus fidèle. Après avoir fait mes réflexions sur ce qu'il me proposait, il me sembla que je ne ferais point si mal d'accepter sa proposition.

Ne vas-tu pas encore me blâmer de m'être chargé d'un domestique dont je connaissais le caractère, et qui, m'ayant déjà dévalisé, ne pouvait manquer de récidiver à la première occasion? Je sais, par ma propre expérience, qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais, outre que dans la disette d'espèces où j'étais alors, j'avais peu de chose à perdre, que diable aurais-je fait d'un valet plein de probité? Dans le métier que je pressentais bien qu'il me faudrait bientôt faire, j'avais besoin d'un *virtuoso*, et je le voyais tout trouvé dans ce garçon-là : un habile homme doit savoir se servir de tout.

Je pris donc à mon service Sayavedra; et je me louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avais eu auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée, que je n'avais pas fait une mauvaise affaire en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirais son attention à pourvoir à mes besoins, et à prévenir

tous mes désirs. En vérité, l'ardeur de son zèle et son esprit, dont il me donnait à tout moment des preuves, me consolèrent de la perte de mes hardes. Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche, l'un à cheval et l'autre à pied, et nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avait peinte avec de si belles couleurs. Cependant, quelque éloge qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices.

Sayavedra, qui m'observait, me dit en souriant : Il me semble que la vue de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je ; elle me paraît admirable. Je ne croyais pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors et la situation, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux ; mais c'est le dedans qu'il faut considérer. Les maisons des particuliers, qui pourraient passer pour autant de palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'architecture. C'est avec raison qu'on appelle Florence la huitième merveille du monde, puisque c'est la fleur des fleurs, et la fleur [1] de toute l'Italie. Là dessus Sayavedra s'étant mis en train

[1] *La fleur*. Il joue ici sur le nom de *Florence*, en latin *Florentia*, dérive de *florens*, florissant ou fleurissant, de *flos*, *floris*, fleur ; et en effet cette ville a une fleur de lis sur ses monnaies. E. J.

de parler, me conta l'histoire de Florence, depuis les guerres civiles de Catilina jusqu'à l'état présent où elle se trouvait.

Mon écuyer, qui connaissait parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque temps, me conduisit à une des plus fameuses hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un gentilhomme espagnol, nommé don Gusman, neveu de l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'hôte de ma qualité. Comme nous étions sans bagage, et que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchait un peu contre la vraisemblance; mais mon valet, pour ramener la chose au vraisemblable, dit, qu'ayant été obligés de partir à la hâte, nous avions chargé une personne de nous envoyer nos ballots par le messager, qui devait arriver incessamment. Quoique l'hôtellerie fût pleine de cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres : il fit accroire à l'hôte que je venais à Florence de la part de l'ambassadeur pour une affaire de conséquence, et que probablement j'y ferais un assez long séjour; ce qui réjouit fort monsieur le maître, et fut cause qu'il eut avec moi des manières très-repectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetassions le lendemain un grand coffre que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, et que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairait à la fortune de nous

envoyer. J'approuvai sa pensée, et je le chargeai du soin de cette emplette.

CHAPITRE V.

Guzman paraît à la cour du grand-duc. Une dame devient amoureuse de lui [1].

La grande-duchesse, dans ce temps-là, venait d'accoucher d'un prince, ou plutôt de relever de ses couches ; et il y avait tous les jours au palais quelque fête, où toutes les personnes de distinction de l'un et de l'autre sexe ne manquaient pas de se trouver; et chacun y était bien reçu. Les cavaliers qui logeaient dans mon hôtellerie, et qui tous étaient de la meilleure noblesse du pays, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissemens, s'y montraient d'autant plus assidus, qu'ils faisaient par là leur cour à leur prince, Mon hôte me demanda le premier soir si je voulais être servi en particulier, ou manger avec ces gentilshommes. Je répondis

[1] Les aventures de Guzman à la cour du grand-duc sont de l'invention de M. Bremont, qui les a mises dans ce chapitre et dans le suivant, à la place de la description et de l'histoire ennuyeuse que l'auteur espagnol y fait de la ville de Florence. J'ai cru devoir, en cet endroit, préférer le copiste à l'original.
(Note de l'auteur.)

que j'aurais l'honneur de souper avec eux; et l'heure en étant venue, j'entrai dans la salle où ils se disposaient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faisant l'homme de condition, ce que je n'entendais pas mal; et, après les avoir salués cavalièrement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y fut présentée par Sayavedra, qui savait merveilleusement se prêter aux *lazzis*.

Ce début m'attira les regards de tous ces messieurs, qui, souhaitant d'apprendre qui j'étais, se le demandaient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avaient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent, de quelle nation je pouvais être. J'avais la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avaient beau, par de petites honnêtetés, vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondais moins par des paroles que par des airs de tête et des mines pleines de politesse. Néanmoins, comme je ne pouvais me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces gentilshommes, plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'hôte sur mon chapitre. Quelques instans après étant venu reprendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins, ceux-ci à d'autres,

et me voilà reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini, tous ces nobles, me regardant comme un jeune seigneur, firent un cercle autour de moi, et l'un des principaux m'adressant la parole, me dit que je ne savais peut-être pas encore qu'il y avait presque tous les jours bal à la cour pour la naissance du prince; qu'il y en aurait un ce soir-là, et que, si j'avais la moindre envie d'y aller, ces messieurs et lui se feraient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce gentilhomme qu'une offre si obligeante n'était point à rejeter; qu'à la vérité mon habit de voyageur s'opposait un peu à ma curiosité; que néanmoins, comme je n'étais pas connu à Florence, j'aurais l'honneur d'accompagner ces cavaliers, pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimais à la fureur. Ils étaient tous habillés magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étaient dans mon porte-manteau, et me redresser un peu. Cependant, tout mal vêtu que j'étais en comparaison des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la salle du bal, où le grand-duc était déjà, et où il y avait assez grosse compagnie, ce prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imamaginai qu'il trouvait mon habillement trop mo-

deste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un seigneur de sa cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnait ordre de s'informer qui j'étais. Je ne me trompais point. Le courtisan, que je ne perdais point de vue, perça la foule pour venir joindre un des gentilshommes avec qui j'étais venu, lui dit quelque chose à l'oreille; et, après qu'on lui eut répondu de la même manière, retourna près du grand-duc, à qui je m'aperçus qu'il rendait compte de sa commission. Tous ces mouvemens me paraissaient assez équivoques, et je ne savais encore ce que je devais en juger, lorsque le même gentilhomme à qui le courtisan avait parlé s'approcha de moi, et me dit: On vous connaît bien, seigneur cavalier; le grand-duc sait que vous êtes parent de monsieur l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès à présent saluer ce prince. Il vous regarde sans cesse et désire apparemment que vous preniez cette liberté.

Je suivis le conseil du gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en dispenser. Je m'avançai vers le grand-duc, qui pénétrant mon dessein, eut la bonté de me faire place lui-même. Je commençai par une profonde révérence; ensuite je dis en italien à S. A., d'un air libre et respectueux tout ensemble, que je ne faisais que d'arriver à Flo-

rence, et que je lui demandais mille pardons si j'osais, dans un bal, lui rendre mes très-humbles respects; mais que, venant d'apprendre qu'elle avait eu la curiosité de vouloir savoir mon nom, je venais moi-même le lui dire. Je le sais déjà, me répondit ce prince, et je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien l'italien qu'un Romain naturel. Je répliquai à cela, en espagnol, que j'avais fait un assez long séjour à Rome. Il me repartit en langue castillane, qu'il aimait et ne parlait point mal, que rarement les personnes de mon pays apprenaient à prononcer l'italien si parfaitement. Puis, faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'ambassadeur, il me dit qu'il le connaissait pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui; qu'il l'estimait et souhaitait d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa cour, et de me dire mille choses obligeantes, auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout la grande-duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi, et de lui être présenté par le prince son époux, qui lui dit qui j'étais. En vérité, je me tirai de ce mauvais pas plus galamment peut-être que ne l'aurait fait à ma place un véritable neveu de l'ambasseur d'Espagne.

Le bal alors commença. Je me retirai aussitôt à l'écart, de peur d'embarasser les danseurs. Après

trois ou quatre danses, une dame qui allait danser à son tour, et à qui le duc avait fait signe de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse, quoique j'en eusse grande envie; je la priai de considérer que je venais de descendre de cheval, ainsi qu'elle le pouvait voir à mon affreux négligé. Le prince, qui m'observait, me cria, pour finir la contestation, que, quand même j'aurai des bottes, il ne faudrait pas que je refusasse de danser avec une dame si aimable. A cet ordre si précis, je cessai de faire des façons : j'obéis; et je dansai avec tant de grâce et de noblesse, que je m'attirai les applaudissemens de toute l'assemblée. La grande-duchesse surtout, qui préférait Terpsichore à toutes les autres Muses, fut si contente de moi, qu'elle m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquitter également bien, ce qui m'agita terriblement, et me rendit si gai, si badin, que j'en contai à toutes les dames. Je te dirai plus, ami lecteur, dussé-je passer pour un fat dans ton esprit, que les Florentines, qui sont les femmes de l'Italie qui se connaissent le mieux aux bons airs, me trouvèrent très-agréable.

Il y avait, entre autres, trois jeunes personnes qui faisaient le plus bel ornement du bal; je n'ai jamais vu de beautés plus piquantes. Elles auraient fort embarrassé un honnête homme qui eût eu à choisir entre elles. Je me serais toute-

fois déterminé en faveur d'une brune, qui me faisait pencher de son côté par un certain je ne sais quoi que les autres n'avaient pas. Aussi je m'attachai particulièrement à danser avec celle-là. Un des gentilhommes qui m'avaient amené au palais s'aperçut que j'en voulais à cette brune; et s'approchant de moi : Seigneur don Gusman, me dit-il avec un souris, vous ferez bien des jaloux si vous continuez; la dame est une riche veuve qui a un grand nombre d'amans. Ce discours ffatta ma vanité, et m'inspira le dessein de tenter la conquête d'un cœur disputé par tant de rivaux. Je hasardai quelques douceurs, qui ne furent point mal reçues; mais dans le temps que de favorables apparences m'excitaient à pousser ma pointe, il prit fantaisie à la grande-duchesse, qui n'avait point encore dansé depuis qu'elle était relevée, de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup, prévoyant les conséquences, je fis tout mon possible pour m'en défendre : il fallut pourtant en passsr par là. Le grand-duc, quoiqu'il approuva le respect que je faisais paraître en cela pour la princesse, me témoigna par une inclination de tête, qu'il désirait que je fisse ce qu'elle souhaitait; il n'y eut plus moyen de reculer. Je dansai donc, et encore mieux que je n'avais fait; ce qui donna tant de plaisir à la duchesse, qu'elle ne se lassait point de danser avec moi. Le prince fut obligé de la prier de

se ménager, de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât; de sorte que le bal finit là.

Leurs altesses se retirèrent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les seigneurs de leur cour, et je revins ensuite d'un air empressé dans la salle du bal, où je trouvai ma belle brune qui était prête à sortir. Je savais si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittait point sans regret. Sitôt que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'hôtellerie avec nos gentilshommes, qui me rejoignirent. J'étais si occupé des honneurs que j'avais reçus ce soir-là, que je répondis assez mal aux complimens que ces messieurs me firent sur le talent que j'avais pour la danse. Étant tous arrivés à l'hôtellerie, nous prîmes congés fort poliment les uns des autres, et chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami, lui dis-je, la joie me suffoque. J'étoufferais si je ne déchargeais mon cœur. En même temps je lui détaillai tout ce qui m'était arrivé au bal, dont j'avais fait tout le plaisir; les louanges infinies qui m'avaient été données par la duchesse, et l'accueil obligeant que le duc m'avait fait. Mon confident n'aimait que le solide : il regardait les applaudissemens comme de la fumée; mais l'article de la veuve le frappa. Je vis

briller dans ses yeux la joie que lui causa cet endroi de mon récit. Passe pour celui-là, me dit-il; cela vous peut mener à quelque chose, si vous savez bien profiter de l'heureuse disposition où vos manières ont mis cette dame à votre égard. Nous employâmes, Sayavedra et moi, plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-dessus, et à délibérer sur ce qu'il fallait faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous achèterions, dès le jour suivant, le grand coffre dont nous avions déjà parlé, et que je ferais la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourrait permettre, pour soutenir à la cour le personnage que j'avais commencé d'y jouer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter; après quoi je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit, et il était déjà grand jour, lorsque, à force de me bercer de chimères, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-temps. Sayavedra, qui revenait de faire ses commissions, entra dans ma chambre et me réveilla. Il était suivi d'un tailleur, chez lequel il avait trouvé un habit tout fait, et qui n'avait jamais été porté. Le tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune seigneur qui avait tout à coup disparu de la cour après y avoir perdu au jeu une

grosse somme, lui était demeuré, et qu'il ne demandait pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'essayer, et, par le plus grand bonheur du monde, quand on l'aurait fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de savoir combien on le voulait vendre. Nous nous accordâmes là-dessus, après une dispute qui aurait été plus longue, si le tailleur n'avait pas eu besoin d'argent, et moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajouter quelques passemens d'or à ma fantaisie; ce qui acheva de le rendre magnifique et à la mode de Rome.

Je n'eus pas plus tôt payé et renvoyé le tailleur, que mon hôte monta dans ma chambre pour me dire qu'on m'avait apporté de la part du grand-duc, pendant que je dormais, un régal de vin, de fruits et de confitures, présent que ce prince avait coutume de faire aux illustres étrangers qui passaient par sa cour; mais qu'il n'avait osé troubler mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vu le gentilhomme que le duc avait chargé de conduire ce présent; il m'aurait fallu en payer le port; et, dans le besoin que j'avais de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la cour, je ne pouvais trop le ménager. Je croyais donc qu'il ne m'en coûterait rien pour cela; c'est en quoi je me trompais. A peine l'hôte eût-il fait apporter dans

ma chambre le vin et les fruits du prince, qu'on vint m'annoncer le même gentilhomme que son altesse m'avait envoyé. Il fallut essuyer sa harangue banale, qu'il finit en me disant que la duchesse souhaitait de me voir l'après-dinée. Je fis sur cela de grands complimens au gentilhomme, que Sayavedra, en écuyer bien instruit attendait à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes, comme bas de soie, chapeau fin, rubans, souliers propres, linge, gants, et toutes les autres choses nécessaires pour assortir l'habit. Voyant que rien ne me manquait, je commençai par me raser, peigner, décrasser et poudrer; puis m'étant habillé en me regardant sans cesse dans un miroir, je me tournai vers mon confident pour lui demander ce qu'il jugeait qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvait si bien comme j'étais, qu'il serait fort trompé si ce jour-là je ne faisais mourir de jalousie tous les galans, et toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaîne d'or, et d'attacher au bas, avec un beau ruban, un portrait en miniature de mon cher maître, qu'il m'avait donné aussi la veille de mon départ.

J'étais, comme un autre Narcisse, enchanté de moi-même. J'aurais déja voulu être au palais, tant j'avais d'impatience d'y montrer ma figure.

Je crois que j'y aurais été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devait pas négliger le dedans ; que le dehors en dépendait, et qu'un estomac bien bourré était plus propre qu'un vide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse point d'appétit, car j'étais rassasié de ma parure, et l'on aurait dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête, je me laissai persuader. Je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre ; encore eus-je si grand'peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du duc, et bus quelques coups d'un verdet dont ce prince les avait accompagnés. Je trouvai ce vin exquis, et je jugeai qu'il devait donner un brillant dans la conversation, quand on n'en avait pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me carrant dans ma chambre. Je consultai encore mon écuyer sur ma personne, et il m'assura de nouveau que j'étais un cavalier à peindre. Sur son témoignage, confirmé par mon amour-propre, je sortis pour me rendre au palais avec Sayavedra, qui, pour me faire plus d'honneur, avait fait aussi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentait furieusement des saignées qu'on venait de lui faire.

Je fus reçu chez le grand-duc avec tous les

honneurs qu'aurait pu prétendre mon oncle même l'ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le prince me fit d'abord des honnêtetés que je ne dus qu'à ma bonne mine et qu'à ma gentillesse; et ensuite il mit notre ambassadeur sur le tapis, et me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterais à son excellence. C'était le prince du monde le plus politique. Il ne parlait le plus souvent que pour faire parler. Tantôt par des paroles flatteuses, et tantôt par de petites contradictions, il tâchait de m'engager à raisonner sur des matières délicates. Il se flattait qu'il pourrait m'échapper des choses dont il tirerait quelques lumières; ce qui sans doute serait arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon maître, qui, par complaisance ou par facilité, m'avait plus d'une fois entretenu des affaires les plus secrètes. Mais je me tenais si bien sur mes gardes avec le grand-duc, qu'il eut beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indiscrètement. Il cessa enfin de me tâter; et changeant de discours, de peur de m'inspirer quelque défiance, il me dit d'aller voir la duchesse, qui m'attendait impatiemment.

Je fus bien aise qu'il me congédiât, pour rompre un entretien qui me fatiguait, et je volai chez cette princesse, qui commençait effectivement à s'impatienter de ce que je tardais tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit son altesse,

avez-vous été si long-temps avec le grand-duc? Madame, lui répondis-je en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les cours de Rome et d'Espagne; cela nous a menés loin, et m'a empêché de venir plus tôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir, répliqua la duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, surtout vos deux dernières danses; j'ai envie de les apprendre, et je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que ne demandais pas mieux que de lui rendre mes très-humbles services. Elle avait tant de dispositions à la danse, qu'en moins d'une heure je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au bal le lendemain au soir, et je lui promis, pour qu'elle fût plus sûre de ses pas, que je viendrais l'après-dînée lui donner encore une leçon. Elle se faisait par avance un plaisir extrême de la surprise générale qu'elle causerait en dansant ces nouvelles danses, et elle me défendit d'en parler à personne.

C'était un fort beau concert qui devait faire ce jour-là le divertissement de la cour; et je ne manquai pas d'y paraître avec tout mon mérite, après avoir légèrement soupé dans l'hôtellerie. Il n'est pas, je crois, nécessaire de te dire qu'en entrant dans la salle, où tout le monde était déjà rassemblé, je cherchai des yeux ma charmante veuve. J'eus peu de peine à la démêler. Sa parure riche et brillante, et plus encore ses divins

appas, la faisaient aisément distinguer. Je jurerais bien que j'avais un peu de part aux peines qu'elle s'était données pour s'ajuster, comme je ne doute pas que, de son côté, en me voyant, elle ne se fît honneur du soin que j'avais pris de m'adoniser. Je m'approchai d'elle avec un empressement qui ne lui déplut point. Nous voilà tous deux à nous regarder, à nous contempler, à nous admirer l'un l'autre, et à nous lancer sans quartier des traits de feu ; c'était à qui en décocherait davantage. Tout cela allait fort bien. Mais avec toutes ces tendres œillades, je demeurais incertain de mon sort; et n'ayant pas beaucoup de temps à perdre, je crus devoir m'expliquer plus clairement. J'en avais une belle occasion ce soir-là, puisque j'étais si près d'elle que je pouvais lui parler sans être entendu de personne.

Madame, lui dis-je tout bas d'une voix tremblante et passionnée, à quel châtiment condamneriez vous un téméraire qui oserait vous aimer et vous le dire? La dame rougit un peu de cette question, et me répondit que ce téméraire pourrait être tel qu'on n'aurait pas la force de se résoudre à le punir. Je sentis à cette réponse un transport de joie si vif, que je lui repartis d'un ton animé: Quelle contrainte, madame, après ce que je viens d'entendre, de ne pouvoir me jeter à vos pieds! Plaignez-moi d'être obligé de sacrifier le plaisir de vous marquer ma reconnaissance au

respect que je dois à leurs altesses. Ma veuve jeta sur moi un regard languissant, et ne me dit rien ; il est vrai que c'était m'en dire plus que si elle m'eût tenu les discours les plus touchans. Aussi j'en fus si pénétré, si transporté de plaisir, que, ne pouvant plus parler moi-même, je gardai le silence pendant quelques momens, laissant à mes soupirs faire l'office de ma langue.

Je n'étais pas encore bien revenu de ce ravissement qui m'ôtait l'usage de la parole, quand ma veuve, me poussant du coude, me dit d'un air effrayé : On nous observe. La grande-duchesse nous regarde avec une attention qui m'embarasse; éloignez vous un peu de moi, je vous prie. Je me retirai aussitôt, en disant que la princesse était bien cruelle de venir troubler les plus doux instans de ma vie. Je m'écartai donc de ma belle veuve, et m'avançai vers la duchesse, pour employer du moins à lui faire ma cour le temps qu'il m'était défendu d'être auprès de mon adorable brune. Je me glissai derrière la chaise de son altesse, d'où, comme si j'eusse été jusque là fort attentif au concert, je m'écriai : Il faut avouer qu'on ne peut rien entendre de plus agréable. Dans le fond cela était vrai : le grand-duc se piquait d'avoir les plus habiles joueurs d'instrumens, et les plus belles voix d'Italie ; il n'épargnait rien pour se contenter là-dessus. Mais c'est de quoi je ne pouvais encore juger ; et

la duchesse, qui le savait bien, me dit en me regardant d'un air malicieux : Vous avez vraiment été fort occupé du concert, et vous en pouvez hardiment décider. On vous le pardonne, ajouta-t-elle en souriant; la dame mérite bien qu'on préfère ses charmes à ceux de la musique. Son altesse, remarquant qu'elle m'embarrassait, changea de ton, et me demanda sérieusement ce que je pensais des voix et de la symphonie. Alors je pris la liberté de dire mon sentiment; et si je ne parlai pas en maître de l'art, du moins je fis connaître que je n'étais pas tout-à fait ignorant en musique.

Le concert, au bout d'une heure, fut interrompu par une magnifique collation qui servit d'intermède. Je pris ce temps-là pour retourner auprès de ma divinité, que je m'empressai de servir. Je lui donnais de tout ce qu'il y avait de plus délicat, de préférence aux autres dames, à qui je faisais peu d'attention. J'achevai par là de mettre mes rivaux au désespoir; ils ne doutèrent plus que je ne fusse l'amant favorisé. Néanmoins quelque dépit qu'ils en eussent tous, il n'y en avait point d'assez hardis pour oser méditer une vengeance, dont ils étaient persuadés que le duc les ferait repentir. Pour moi, je m'inquiétais si peu de tous leurs chagrins, que je ne songeais uniquement qu'à faire de nouveaux progrès dans le cœur de ma nymphe; et il semblait

que l'amour prît plaisir à m'en fournir des occasions.

Pendant que je faisais le galant auprès d'elle, j'appelai un musicien à voix claire, lequel passait près de nous : Savez-vous, lui dis-je, les derniers airs qu'on a faits à Rome, et dont il y en a deux ou trois surtout qui sont à la mode? Je les ai reçus aujourd'hui, me répondit-il, mais je n'ai pas eu le loisir de les étudier. Alors les dames me demandèrent si je les savais. Je leur dis qu'oui; et elles ne m'eurent pas plus tôt témoigné qu'elles souhaitaient de les entendre, que, sans me faire prier comme un musicien de profession, je me mis à les chanter à demi-voix, feignant de ne vouloir pas être ouï de toutes les personnes qui étaient dans la salle. Dès que j'eus commencé; je fus entouré de dames et de cavaliers qui s'approchèrent de moi. Mes sons frappèrent même l'oreille de la duchesse, qui s'étant informée de ce que c'était, me fit appeler, et m'ordonna de chanter en donnant à ma voix toute l'étendue qu'elle avait.

Je ne dois point oublier une circonstance assez plaisante : cette princesse fit signe à ma veuve et à quelques autres femmes du même rang de venir auprès d'elle, pour avoir part au plaisir que je me préparais à leur faire. Elles accoururent dans le moment; et son altesse, par malice ou par bonté, les plaça de façon que j'avais ma maîtresse

en face, après quoi, elle me dit tout bas en riant : Vous voyez que je paie d'avance la complaisance que vous avez pour moi. A ces mots, je lui fis une profonde inclination de tête, et de crainte qu'elle n'en dit davantage, je me hâtai de chanter.

Ami Guzman, me diras-tu, si vous n'y prenez garde, vous allez encore vous louer. Oh ! pour cela oui. Puisque je te découvre franchement mes mauvaises qualités, tu dois me pardonner si je ne te cache pas mes bonnes. On trouva ma voix si belle, que tous mes auditeurs, depuis le premier jusqu'au dernier, firent retentir la salle de leurs applaudissemens ; ce qui ne me surprît en aucune manière. Un homme qui passait à Rome pour un beau chanteur pouvait-il déplaire à Florence ? Enfin j'amusai l'assemblée jusqu'à la fin du temps prescrit à chaque fête par un règlement qu'il y avait là-dessus au palais. Nous accompagnâmes, comme à l'ordinaire, le duc et la duchesse jusqu'à leur appartement ; ensuite chacun prit son parti. Je retournai dans la salle joindre ma veuve, qui, n'ayant pas voulu se retirer sans me voir encore un moment, m'y attendait de pied ferme. J'eus le temps de lui tenir quelques discours flatteurs, qui furent payés de sa part avec usure par des reparties qui redoublèrent mon ardeur. Je lui demandai la permission d'aller lui rendre mes devoirs chez elle ; ce qui se fait à

Florence, et ce qui me fut accordé de la meilleure grâce du monde ; on me marqua même un heure pour cela : c'était me témoigner qu'elle agréait ma recherche. Je ne pouvais recevoir de cette dame une plus grande faveur.

CHAPITRE VI.

Suite et dénouement de cette belle intrigue.

A mon retour chez moi, je fus obligé de faire confidence à mon conseiller Sayavedra de tout ce qui m'était arrivé ce jour-là ; ce que je fis jusqu'aux moindres particularités. Après m'avoir écouté de toutes ses oreilles, il me dit : Cela va de mieux en mieux ; je ne crois pas que notre proie nous échappe. Il faut douter de tout, lui répondis-je, mon ami. Quand je songe à ma bonne fortune, quand j'en considère tous les avantages, et que je me représente qu'en deux jours je suis presque parvenu au comble de mes vœux, je crains que la fortune ne flatte ma témérité que pour s'en jouer et la confondre par quelque sinistre événement. Il est vrai, reprit mon confident, que les promesses de l'espérance sont fort souvent trompeuses ; mais elles s'accomplissent aussi quelquefois.

Je passai plus tranquillement cette nuit que la

précédente ; et le lendemain, d'abord que je fus levé, j'envoyai à ma belle brune tout le régal que j'avais reçu du grand-duc, à quelques fruits et une bouteille de vin près, m'imaginant que je n'en pouvais faire un meilleur usage ; j'ajoutai à cela des gants et toutes sortes de rubans que Sayavedra choisit et acheta. Mon présent fut agréable à la veuve, aussi bien que le billet dont il était accompagné, et auquel on me rapporta qu'on ferait réponse de vive voix sur le soir chez la dame, où l'on comptait de me voir. Malheureusement l'heure qu'on m'avait donnée pour faire cette visite était à peu près la même où j'avais promis d'aller faire répéter à la duchesse les deux danses que je lui avais montrés. Pour concilier ces deux choses, je me rendis chez la princesse plus tôt qu'on ne m'y attendait, espérant que j'en sortirais assez à temps pour pouvoir me trouver à mon rendez-vous ; je me trompai dans mon calcul. Son altesse, qui avait à cœur d'apprendre parfaitement ces danses, me les fit tant de fois danser avec elle, qu'il ne me fut pas possible de la quitter avant l'heure du berger, laquelle, se passant à mon grand regret, excitait en moi les plus vifs mouvemens d'impatienee.

La duchesse s'en aperçut, malgré tous les efforts que je faisais pour les lui cacher. Qu'avez-vous, me dit-elle? Vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous inquiète. Je vois bien ce que

c'est ; votre veuve vous fais paraître notre répétition un peu longue, n'est-il pas vrai ? J'avouai franchement que cela était véritable ; je dis de quoi il s'agissait, croyant l'engager par cet aveu à m'accorder la liberté de me retirer, ce qu'elle ne fit point ; au contraire, elle m'ordonna de demeurer ; mais elle envoya chercher ma veuve, se chargeant de lui faire mes excuses, et de prendre toute la faute sur elle. Je rendis grâce à son altesse dans les termes les plus forts ; et reprenant ma belle humeur, je payai la bonté de cette princesse de mille plaisantes saillies qui la réjouirent. Enfin mon aimable brune arriva, charmée de l'honneur que lui faisait la grande-duchesse, qui lui dit qu'elle l'avait fait venir pour compenser le plaisir dont elle l'avait privée en me retenant ; puis employant pour moi ses bons offices, elle se répandit en discours si flatteurs sur mon compte, que j'en étais tout confus. Nous commençâmes tous trois un petit bal, en attendant l'heure du grand, laquelle ne fut pas sitôt arrivée, que nous nous rendîmes dans la salle où il se donnait, et, tant qu'il dura, nous ne fîmes que nous trémousser, ma maîtresse et moi, pour faire notre cour à son altesse, qui se plaisait infiniment à nous voir danser ensemble. Dès ce soir-là nos amours furent connus de tout le monde, qui nous regarda comme deux amans bien assortis. Mes rivaux seuls en jugèrent autrement.

J'allai rendre le lendemain la visite que je n'avais pu faire la veille à ma veuve. Je trouvai cette dame avec deux autres de ses amies, qu'elle avait par bienséance assemblées chez elle, et qui, connaissant bien nos sentimens, nous laissèrent la liberté de nous entretenir tout bas l'un et l'autre. J'appris de la belle bouche de mon incomparable brune, que du premier moment qu'elle m'avait vu elle avait senti pour moi ce que ses autres amans tâchaient en vain de lui inspirer. En un mot, il me fut permis de compter que j'étais tendrement aimé. Il n'y avait point ce jour-là de fête au palais, leurs altesses devant honorer de leur présence un mariage important qui se faisait en ville. Ma visite en fut plus longue. Qu'il m'échappa de discours passionnés! Qu'on m'adressa de paroles obligeantes! Que nous fûmes contens l'un de l'autre, ma veuve et moi!

Je revins à mon hôtellerie assez tard. J'étais tout confit en amour, et si plein de belles idées, qu'à peine pouvais-je parler. Sayavedra me laisse quelque temps plongé dans une si charmante ivresse; mais voyant qu'il était de mon intérêt de la dissiper, il me dit: Mon cher maître, vous vous endormez un peu dans la prospérité de vos affaires amoureuses. Vous ne faites pas reflexion que nous sommes ici dans une ville de passage. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui reviendra

de Rome, et qui vous reconnaîtra ; mais vous courez risque à chaque instant d'être découvert. Croyez-moi, brusquez l'aventure. Sachez promptement de votre maîtresse jusqu'où votre fortune peut aller, et ne perdez plus de temps à filer l'amour.

La prudence de mon confident me fit rentrer en moi-même, et m'obligea de retourner le jour suivant chez ma veuve, dans la résolution de lui proposer de l'épouser. J'avais peur de gâter tout par trop de précipitation ; et ce ne fut qu'en tremblant que je la pressai de hâter mon bonheur. Cependant, bien loin de se révolter contre le désir impatient que je lui témoignais d'être son époux, elle me dit franchement que ses intentions étant conformes aux miennes, elle n'avait pas dessein de tirer les choses en longueur. Voyez au plus tôt mes parens, poursuivit-elle; demandez leur agrément ; et quand vous vous serez acquitté de ce devoir, je ferai le reste. Transporté d'amour et de joie d'avoir son aveu, qui était le principal, je me jetai à ses genoux ; et lui prenant une main qui ne se refusa point à mon transport, je la baisai avec ardeur ; ensuite je conjurai la dame d'agréer, comme pour sceller la promesse, une petite bague que j'avais au doigt : c'était un assez joli diamant fort bien monté. Elle l'accepta en me laissant mettre dans un de ses doigts, à condition que j'en recevrais d'elle un autre qu'elle alla

prendre dans son cabinet, et qui était d'un plus grand prix que le mien. On eût dit, après cela, que nous étions déjà mariés, tant nous devînmes familiers. Je ne sais pas même si dès ce jour-là je ne me fusse pas rendu maître du logis, si j'eusse été plus hardi; mais, outre que je craignais de lui déplaire en faisant paraître de coupables désirs, j'avais trop d'amour et trop de respect pour être capable d'une pareille témérité.

Lorsqu'à mon retour de chez ma veuve j'appris à Sayavedra le résultat de mon dernier entretien avec elle, et que je lui montrai le gage qu'elle m'avait donné de sa parole, il en pleura de joie. Courage, s'écria-t-il; vous avez le vent en poupe; vous allez à toutes voiles; vous entrerez bientôt dans le port. Ne manquez pas dès demain de visiter les parens de cette bonne dame; je suis persuadé qu'ils vous accorderont leur consentement. C'est à quoi il n'était pas nécessaire de m'exhorter. Ma maîtresse m'avait nommé les plus considérables et bien instruit de leurs caractères, afin que je pusse me régler là-dessus. Il y en avait deux avec qui j'avais déjà fait connaissance; ils étaient à peu près de mon âge. J'aurais bien répondu de l'agrément de ceux-là. Je craignais seulement certains barbons graves et flegmatiques, gens qui, ne faisant rien que par compas et par mesure, voudraient me mener par un chemin fort long; ce qui ne vaudrait pas le

diable pour moi, qui avais tant d'intérêt à finir promptement cette affaire. Je vis donc dès le matin les parens en question. Les deux jeunes me dirent sans façon qu'ils approuvaient fort ma recherche, si elle était agréable à leur cousine. Il n'en fut pas ainsi des oncles, qui me répondirent que la chose regardait toute la famille; qu'ils s'assembleraient au premier jour, et que je ne tarderais guère à savoir ce qu'ils auraient résolu. Rien n'était plus prudent, et je ne pouvais trouver ce procédé mauvais, quelque chagrin qu'il me causât.

Je rendis compte l'après-dînée à ma veuve de toutes ces visites. Elle me dit qu'elle s'était bien attendue à la réponse qui m'avait été faite; et que nous pouvions toujours, par provision, régler toutes les cérémonies de notre mariage, nous promettant de le célébrer avec toute la pompe convenable à des personnes de notre naissance, et ne doutant nullement que leurs altesses ne nous fissent l'honneur d'assister à nos noces. Au bout de trois jours, il vint chez moi deux des principaux parens de ma future, pour m'apprendre le résultat de leur délibération touchant ma recherche. Ils me dirent qu'ils envisageaient le dessein que j'avais sur leur parente comme une chose très-honorable pour leur famille; qu'ils me priaient toutefois de trouver bon qu'ils exigeassent de moi, seulement pour agir avec

plus de bienséance, que je fisse intervenir là dedans M. l'ambassadeur mon oncle ; que son excellence n'avait qu'à en écrire un mot au grand-duc, et une petite lettre de politesse à toute la famille, pour lui demander son aveu. Je me sentis terriblement ému à ce discours ; et faisant tous mes efforts pour leur cacher le trouble qui m'agitait, je leur répondis, avec une effronterie sans pareille, que, s'il ne fallait que cela pour les contenter, ils seraient bientôt satisfaits ; que je leur promettais des lettres de l'ambassadeur pour tous les parens, tant en général qu'en particulier ; qu'à l'égard du grand-duc, son altesse recevrait par la première poste un paquet par lequel mon oncle, à qui j'avais déjà mandé mes intentions, la supplierait de les favoriser en m'accordant là-dessus sa protection. Ces messieurs, très-contens de mes promesses, prirent congé de moi en attendant qu'il en vissent l'effet.

Me voilà bien avec ces lettres et cette entremise de l'ambassadeur ! Je n'aurais eu qu'à le prier par une lettre de vouloir bien faire ma fortune en m'avouant pour son neveu ; Dieu sait de quelle manière son excellence m'eût fait traiter à Florence par le grand-duc, et dans quels beaux termes il m'eût recommandé à son altesse ! Aussi je ne fus nullement tenté de prendre ce parti. J'aimai beaucoup mieux, et c'était la seule ressource qui me restait, faire une dernière tenta-

tive auprès de ma maîtresse pour l'engager à m'épouser brusquement. Je courus donc chez elle aussitôt que ses vieux parens m'eurent quitté. Je l'abordai d'un air triste; et, après lui avoir conté ce qui s'était passé entre eux et moi, je lui dis que par là je me voyais condamné à mourir d'impatience et d'ennui. Ce retardement, me dit ma veuve, ne sera pas si considérable que vous vous l'imaginez. Pardonnez-moi, madame, m'écriai-je avec émotion. Je disposerai facilement l'ambassadeur à écrire en ma faveur au grand-duc et à vos parens : j'ose vous assurer qu'il aura cette complaisance pour son neveu; mais, vous le dirai-je, son caractère me fait trembler : c'est un homme trop prudent et trop délicat pour ne vouloir pas auparavant s'informer de votre famille et de vous-même, madame, permettez-moi de vous le dire. Il aura peur que ce ne soit quelque fol amour de jeune homme. Ces sortes d'informations demandent un temps qui me paraît infini; et cela me met au désespoir. Là-dessus, pour l'attendrir, je lui exprimai ma douleur dans des termes dont je ne puis à présent me souvenir; car lorsque le cœur parle, et qu'un amant dit ce qu'il sent, il parle bien mieux que quand il ne fait qu'un récit de ce qu'il a senti.

Je me souviens seulement que ma tendre veuve fut touchée de la peinture que je lui fis des tour-

mens que me faisait souffrir par avance la longue attente qui me menaçait. La dame, qui peut-être n'avait pas moins d'impatience que moi de se voir attachée au joug d'un hymen qui la flattait, me dit, pour me consoler, qu'elle ne dépendait point absolument de ses parens; que tout ce qu'elle en avait fait n'était que par pure bienséance. Donnez-moi trois jours, ajouta-t-elle, pour gagner les parens qui se sont montrés favorables; et si par malheur je les trouve tous contraires à mon dessein, nous ne laisserons pas de nous marier, en attendant qu'eux et M. l'ambassadeur aient fait à loisir leurs enquêtes. Pouvais-je entendre des paroles plus douces et plus positives? Tous mes sens en furent enchantés. Enfin, ma sensibilité parut telle, que la dame, se sentant elle-même dans un grand désordre, m'aurait volontiers fait grâce des trois jours dont elle différait ma félicité.

Qui croirait qu'un jour si agréable pour moi fut suivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain, m'étant levé pour aller à la messe à l'Annonciade, qui est la plus belle église de la ville et le rendez-vous du plus beau monde, je rencontrai un jeune parent de ma veuve. C'était un de ceux qui n'étaient pas difficultueux. Je le saluai, et nous commençâmes insensiblement à nous entretenir de mon mariage futur avec sa cousine. Au milieu de la conversation, un pauvre que

j'avais renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisième me demander l'aumône. Préoccupé comme je l'étais d'un entretien qui m'intéressait, je m'impatientai, et donnant assez rudement de mon gant sur le visage de ce mendiant importun : Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos ? Ce pauvre, qui s'attendait à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : « Monsieur Guzman, si tout le monde vous avait reçu de même lorsque vous étiez mon camarade, vous ne trancheriez pas tant du grand seigneur aujourd'hui. » A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jetai la vue sur lui, et je le reconnus pour un pauvre qui avait été un de mes plus chers confrères dans le temps que j'étais à Rome dans la confrérie des gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, et lançai sur lui des regards où ma rage était peinte. Bien loin de craindre ma colère, il me rit au nez, me fit la grimace, et se retira en me disant des injures entre ses dents. Quelques cavaliers qui étaient autour de nous, parmi lesquels il y avait un de mes rivaux, ayant ouï de quelle façon le pauvre m'avait apostrophé, et remarquant que j'en étais tout déconcerté, en furent extrêmement surpris. Mon rival, qui avait plus d'intérêt que les autres à approfondir cet incident, suivit le gueux sans faire semblant de rien, et le joignit à la porte

de l'église, où il s'était arrêté. Il le prit en particulier; et après lui avoir coulé dans la main quelque monnaie, il lui demanda s'il me connaissait bien, pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avait dit. Le pauvre, encore indigné contre moi, lui raconta l'histoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'ambassadeur d'Espagne.

Quel plaisir pour le cavalier qui l'écoutait! C'était celui de mes rivaux qui étaient le plus en droit de prétendre à la main de ma veuve. Charmé d'avoir appris de si belles choses contre moi, il fit encore quelque libéralité au pauvre, lui dit de le venir trouver l'après-midi pour prendre un habit qu'il lui voulait donner, et lui conseilla ensuite de se retirer, de crainte que je ne le maltraitasse, pour me venger de l'affront qu'il m'avait fait en pleine église. Pour lui, il revint auprès du parent de la veuve; et le voyant seul, parce que dans le trouble où étaient mes esprits j'avais jugé à propos de le quitter, il l'aborda, et brûlant d'impatience de lui parler de moi, il ne put s'empêcher de lui faire part du détail dont le mendiant venait de le régaler. Le parent, fort étourdi de cette nouvelle, se contenta de lui dire qu'il ne pouvait ajouter foi au récit du pauvre, qui, selon toutes les apparences, me prenait pour un autre.

Les deux cavaliers sur cela se séparèrent, le

parent avec quelque soupçon que je n'étais pas ce que je semblais être, et mon rival triomphant d'avoir fait une découverte qui devait le débarrasser du plus dangereux de ses compétiteurs. Il était alors onze heures et demie, et par conséquent il y avait beaucoup de monde chez son altesse, qui était près de se mettre à table. On y vit bientôt arriver mon rival, qui, se mêlant parmi les courtisans qu'il jugea les plus jaloux de la faveur où j'étais auprès de leurs altesses, leur conta toute l'aventure d'un air mystérieux, les priant de la tenir secrète. Mais ce n'était que pour mieux les engager à la répandre; ce qu'ils eurent en effet si grand soin de faire, qu'en moins d'un quart d'heure le grand-duc en fut informé. Ce prince n'en fit que rire d'abord; et ayant appris que c'était un de mes rivaux qui faisait courir ce bruit, il le regarda comme une fable inventée par un amant jaloux et troublé par son désespoir. Néanmoins, suivant sa prudence ordinaire, il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontés que la princesse et lui avaient eues pour moi, il n'avait garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrètement le gueux qui disait me connaître, afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le mendiant, que le duc, caché derrière un paravent, ouït sans être vu. Quand ce prince eut attentivement écouté la belle

narration que le pauvre fit de mes aventures, il donna ordre qu'on le mît en prison, et qu'on l'y traitât bien, avec défense de le laisser parler à personne, jusqu'à ce qu'il eut approfondi cette affaire.

Si pendant ce temps-là je n'étais pas tout-à-fait tranquille, du moins je n'avais aucun soupçon de la nouvelle face que prenait ma fortune. Il est vrai que le cruel événement du matin m'avait très-mortifié; mais je comptais qu'en donnant quelque argent au gueux, je l'obligerais à sortir de ville ou bien à se taire. J'étais même retourné à l'église après la messe, dans l'espérance de le rencontrer; et ne l'ayant plus retrouvé là, j'avais remis au lendemain à l'apaiser. Pour les paroles qui lui étaient échappées contre moi, j'avais résolu de les tourner en railleries, si quelqu'un s'avisait de m'en parler, et de les faire passer pour une insolence qui m'avait été dite par un misérable que j'avais un peu maltraité; enfin je n'y songeais déjà presque plus, et je me rendis l'après-dînée au palais à mon heure ordinaire. Je me présente pour voir le duc; on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la duchesse; j'apprends qu'elle est un peu indisposée, qu'elle ne verra personne ce jour-là, et que le soir il n'y aura aucune fête. Tout cela me parut si naturel, que je n'y fis aucune réflexion; et, consolé d'avoir perdu mes

pas du côté de leurs altesses, par l'espérance de passer le reste du jour avec ma veuve, je vole chez elle. Je trouve à sa porte les laquais de ses vieux parens. Je juge qu'il y a grande assemblée dans sa maison, et que c'est au sujet de notre mariage. Je n'y veux point entrer de peur de troubler leur conférence. Je passe outre; en ne sachant que devenir, je retourne à mon hôtellerie. J'attendis là deux heures la fin de ce conseil de famille; après quoi j'envoyai mon confident chez ma maîtresse pour lui en demander le résultat. On dit à Sayavedra qu'elle était sortie. Il y retourna une heure après, et on lui dit qu'elle ne pouvait parler à personne.

Pour le coup, je tirai de là un fort mauvais augure. Je devins la proie du chagrin et de l'inquiétude. Mon écuyer s'efforçait en vain de me consoler; toutes les raisons dont il se servait pour me rassurer l'esprit cédaient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspirait. Je me couchai ce soir-là sans souper, et je me levai le jour suivant sans avoir pris un moment de repos. J'allais envoyer chez ma veuve pour savoir à quelle heure je pourrais l'entretenir, lorsque mon hôte vint m'annoncer deux cavaliers que je connaissais, et qui souhaitaient, dit-il, de me parler d'une affaire de la dernière conséquence. Je répondis qu'ils pouvaient entrer. Ces messieurs se présentèrent devant moi d'un air

très-sérieux ; et l'un des deux, m'adressant la parole, me dit : « Nous venons ici, comme vos amis, vous avertir qu'il s'est répandu, tant à la cour que dans la ville, d'étranges bruits de votre seigneurie. Vous n'êtes, dit-on, rien moins qu'un homme de qualité. On vous accuse d'avoir joué à Rome de très-vilains personnages. En un mot, vous avez été domestique de l'ambassadeur dont vous voulez passer pour parent. Nous ignorons, poursuivit-il, si le grand-duc est informé de tout ce qu'on dit de vous ; mais nous vous conseillons de ne point paraître au palais que vous n'ayez fait vos diligences pour avoir des attestations qui prouvent la fausseté de ces bruits qui vous déshonorent. »

Tandis que ce cavalier me tenait ce discours mortifiant, j'étais dans un état pitoyable ; je pensai m'évanouir, et la voix me manqua lorsque j'entrepris de faire mon apologie. Je répondis pourtant que je n'aurais jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie ; que je prendrais la poste avant la fin de la journée, et que j'irais moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en fallait pour confondre la malice de mes envieux. Les deux cavaliers applaudirent à ma résolution, et se retirèrent, pour aller rapporter cet entretien au duc ; car c'était par ordre de ce prince qu'ils m'étaient venu voir, quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'était

par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra : il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avais à lui apprendre, et il fut dans la dernière désolation quand je lui contai mon malheur. Cependant, loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune, il se roidit contre elle, et s'armant d'une fermeté qui m'étonna : Mon maître, me dit-il, c'est à présent qu'il faut montrer du courage : devez-vous être surpris qu'en jouant un rôle si délicat aux yeux de tout le monde, il arrive un contre-temps qui rende triste le dénoûment de la comédie? Pour moi, je m'y suis bien attendu. Mais après tout, notre chute n'est pas si grande que nous ne puissions nous relever : on nous laisse la campagne libre, cela est heureux. Profitons du temps; sortons promptement de l'état de Florence, et allons faire ailleurs à loisir, sur ce revers de fortune, des réflexions qu'on pourrait nous faire faire ici plus désagréablement.

Ces raisonnemens sensés retirèrent mon esprit de l'accablement où il était : je pensai qu'en effet j'étais moins malheureux que je ne devais l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étaient trop prudens pour ne pas les suivre; et que si nous pouvions partir dans une heure par la poste, nous ferions un coup de partie. La chose est très-possible, me répondit-il; nous avons vendu vo-

tre cheval; nous ne sommes point sans argent; il n'y a qu'à louer des chevaux et nous mettre en chemin : reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ. Hé bien, repris-je, mon ami, fais donc tout ce que tu jugeras à propos de faire. Hélas! ajoutais-je avec un profond soupir, je partirais content, si je voyais encore une fois ma belle veuve. Je m'attendais à trouver Sayavedra s'opposer fortement à mon envie; tout au contraire, il eut la complaisance de me dire qu'il me procurerait cette satisfaction, lorsque nous serions prêts à monter à cheval.

Dans le temps que je témoignais à mon confident que j'étais charmé d'avoir en lui un homme tout dévoué à mes volontés, l'hôte monta pour me dire qu'une demoiselle me demandait. Je fus d'abord effrayé, car tout me faisait peur dans la situation où j'étais; cependant je me rassurai en reconnaissant dans cette demoiselle une suivante de ma veuve. Cette fille me remit un billet de sa maîtresse où il n'y avait que ces mots : *Je vous attends chez ma cousine pour vous communiquer des choses de la dernière importance. Adieu.* Je dis à la soubrette que je serais dans un moment chez la parente en question; et quand elle fut sortie, me tournant vers Sayavedra : Voilà, m'écriai-je, tout ce que je désirais! Je sais bien qu'il m'en coûtera cher pour soutenir la conversation d'une dame que j'adore et que

je vais quitter pour jamais : il n'importe; je veux la voir, dussé-je en mourir de douleur. Je chargeai donc de tout mon fidèle écuyer, qui me dit : Soyez tranquille sur les opérations que je dois faire, et soyez assuré que dans une heure et demie, tout au plus tard, je serai avec des chevaux de poste aux environs de la maison où vous allez.

Les choses ainsi réglées entre Sayavedra et moi, je me rendis à l'endroit où ma veuve m'attendait. Dans quel état s'offrit-elle à ma vue? Dans un déshabillé où il y avait plus de désordre que de négligence : elle était pâle, défaite, et ses yeux paraissaient encore humides des pleurs qu'elle avait versés; enfin il semblait que ce fût une autre personne. De mon côté, je n'étais pas moins changé qu'elle. Aussitôt que sa parente m'aperçut, elle sortit d'un cabinet où ces deux dames s'entretenaient, et se retira dans sa chambre, pour me laisser en liberté avec ma veuve, qui commença par répandre des larmes en me regardant : Savez-vous, me dit-elle, toutes les infamies qu'on fait courir de vous dans Florence? Oui, madame, lui répondis-je d'un air fort mortifié : les noires calomnies que mes ennemis veulent employer pour me perdre sont venues jusqu'à moi; et dans une heure je pars pour Rome, d'où je serai de retour dans cinq ou six jours avec des certificats qui confondront ces calomniateurs. Ces paroles la consolèrent un peu.

Elle me conta tout ce que ses parens lui avaient dit de ce gueux, les horribles discours qu'il avait tenus à toutes les personnes qui s'étaient avisées de l'interroger; et elle finit par la curiosité que le grand-duc avait eue d'entendre ce malheureux.

Je laissai parler la dame tant qu'il lui plut, sans l'interrompre; car j'étais si troublé de cette aventure, que je ne pouvais rien dire que de fort mal à propos. Je levais les épaules, je poussais de longs soupirs en regardant le ciel, et je faisais mille démonstrations qui lui persuadaient mieux la fausseté de ces bruits que toute l'éloquence humaine n'aurait pu faire. Ne vous affligez point ainsi sans modération, me dit-elle tendrement; je vous ai aimé sans vous connaître; et quand vous ne seriez pas ce que je crois que vous êtes, je sens que je ne laisserais pas de vous aimer encore. Je n'aurais peut-être pas remarqué dans un homme du commun les agrémens qui m'ont frappée en vous; l'orgueil de ma naissance ne m'aurait pas du moins permis d'y attacher mes regards; mais puisqu'ils m'ont une fois su toucher, ils ne peuvent plus perdre leur privilége. Enchanté d'un sentiment si généreux, je tombai dans une défaillance qui fit craindre pour ma vie; et peu s'en fallut que ma tendre veuve ne s'évanouît aussi. A peine eut-elle la force d'appeler sa cousine, qui, se trouvant embarrassée entre nous deux, fut obligée d'emprunter le

secours de la suivante de ma maîtresse. Un instant après que ces deux filles m'eurent fait reprendre mes esprits, on m'avertit que mon valet de chambre m'attendait à la porte, et que les chevaux étaient prêts. Je compris alors ce que c'est que d'aimer, et de quelle douleur on est pénétré quand il faut se détacher de l'objet de son amour. Jamais adieux n'ont été plus touchans.

Je sortis de chez la cousine de ma veuve si occupé de mon affliction, que, sans voir Sayavedra, que je rencontrai à la porte, je passai devant lui sans rien dire. Il me suivit; et, s'apercevant que je ne savais ce que je faisais dans l'état où ma passion me réduisait, il me parla, me fit un peu rentrer en moi-même, et me conduisit où nos chevaux nous attendaient. Je sautai légèrement en selle, et, sans desserrer les dents, je courus la première poste. A la seconde, mon écuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, et si j'avais envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étais bien aise, et pour cause, qu'on me crût sur le chemin de cette ville, et qu'à la troisième poste nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.

FIN DU TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET Cie,
rue de la Harpe, n. 90.

